140

LE DIVAN

Volume 4

No. 27-34

4e Année

1912

KRAUS REPRINT

Nendeln, Liechtenstein

1968

LE DIVAN

Volume 4

No. 27-34

4e Année

1912

KRAUS REPRINT

Nendeln, Liechtenstein

1968

Reprinted with the permission of Editions Le Divan, Paris

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

Printed in Germany

Lessingdruckerei in Wiesbaden

Turqueries

(Sur des vignettes romantiques)

A Henri Maigrot.

I. Le Marché

Sur la place publique, entre deux minarets
Dont la coupole ronde et la blanche façade
Eclatent au soleil, le sultan Baralzade
Suivi du noir Sélim, entremetteur discret,

Examine à loisir dans leurs charmes secrets
Deux esclaves qu'un juif obséquieux et fade
Lui propose, et de qui sa voix qui persuade
Célèbre la douceur et vante les attraits.

— Zobéide est de Tyr, Fatma vient d'Arménie,
Seigneur. Tâtez ce sein et cette gorge unie,
Le marbre n'est plus dur, ni plus frais le jasmin.

— Ton prix? — Je vends les deux, dix sequins. — Vierges? — Certes
Mais nubiles déjà et non point inexpertes.
— Je les prends toutes deux. Voici tes dix sequins.

II. La Conversation

Sur un lit de repos Zobéide alanguie,
Fatma sur un coussin accoudée en rêvant,
Jusqu'à la fin du jour, jusqu'à l'heure où le vent
Parfumé de la mer et du ciel de Turquie

Viendra rafraîchir l'air d'une effluve attiédie,
Demeurent. L'heure est douce. Et Fatma bien souvent
Parle de son pays où la pleure un amant
Qu'elle aime encor malgré de tendres perfidies.

Zobéide à son tour se donne au souvenir
Des jours qu'elle a passés aux rivages de Tyr
Et songe à son enfance heureuse et dégourdie.

Maintenant toutes deux, captives du Sultan,
Rêvent... Le jour décroit et d'instant en instant
Monte du muezzin la voix qui psalmodie.

III. Le bain de la Sultane

Plaisir-des-Yeux se baigne. Elle est nue. Et son pied
D'un orteil très prudent tâte l'onde qui jase.
Dans le bassin carré le jet d'eau en extase
Se tait. Elle y pénètre et s'y plonge en entier.

Nacre, perle, rubis, albâtre, volontiers
Elle accepte en jouant vos défis qu'elle écrase
Et souriant à soi sous sa liquide gaze
Vous compare à son corps et vous prend en pitié.

Mais son oreille ouït un bruit qui l'inquiète.
Elle lève les yeux, elle tourne la tête
Et cache de ses mains son ventre et son sein nus.

Puis sourit de la peur qu'elle n'a pas su feindre
Dont l'objet trois fois vain et qu'elle a reconnu
N'est que l'eunuque dont elle n'a rien à craindre.

IV. Vive le Vin !

Qu'il vienne de Chiraz, d'Aï ou de Zara,
Qu'il soit âpre ou sucré, vive le vin, Sultanes.
Mahomet le défend — le prophète est un âne —
Baralzade s'en moque et chacun le saura.

Buvons ! Le goût du vin (qu'en somme Allah créa
Comme l'eau de la source et l'ombre du platane)
Accompagne fort bien la figue et la banane :
Tant qu'on fera du vin Baralzade boira !

Ni le rahat-loukoum, ni la rose confite,
Ni l'œillet véhément que célébra Saadi
Ne donnent aussi doux le rêve où il invite.

Mais qu'il soit de Zara, de Chiraz ou d'Aï,
Sultanes, aucun vin n'enchante ni ne grise
Mieux que celui qu'on boit de vos bouches exquises !

V. La Volupté

— Venez, mon bel amant. Ma gorge est tiède et ronde,
J'ai parfumé ma peau de sachets odorants,
Peint ma bouche, et le kohl noircit mes yeux plus grands
Et je suis belle ainsi plus que Sultane au monde.

Venez. Qu'à mon amour ta passion réponde,
Ma chair est toute prête à tes désirs errants.
La volupté qui donne un spasme déchirant
Déjà répand en moi sa caresse profonde.

Viens. Qu'une ardeur jumelle unisse nos deux corps.
Ma bouche qui s'entrouvre ainsi qu'une blesssure
A des baisers plus longs que la nuit de la mort.

Viens. Et tu goûteras l'extase lente et sûre
De conquérir à deux, par les plus doux transports
Un plaisir patient, ineffable et qui dure...

VI. La Jalousie

Zobéide et Fatma qu'un même amant bafoue
Excitent à plaisir leur mutuel tourment,
Car Baralzade est homme et se rit des serments
Que l'amour a noués et que l'amour dénoue.

— Il nous trompe, Fatma ! — Zobéide, il nous joue !
— L'ingrat ! — Le débauché ! — Le fourbe ! — L'inconstant
— Souffrirons-nous, ma sœur, qu'une autre ait notre amant,
Peigne et teigne sa barbe et caresse sa joue ?

— Elle mourra ! — Du moins qu'il périsse avec elle !
— Le poignard ? — Le poison ? — Ou, comme Bajazet,
S'il tombait étranglé d'un funeste lacet ?...

Ainsi pour châtier justement l'infidèle
Elles forment dans l'ombre un ténébreux projet
Et savourent déjà la vengeance cruelle.

EMILE HENRIOT.

Les Pins

A Francis de Miomandre.

Dans la plaine étendue sous le sommeil nocturne, les voici, noir massif, ouvrant leurs bouquets d'ombre aux haleines du ciel qui entrent y frémir en large mélodie. Le paysage, en se brouillant aux lueurs confuses de la lune, leur compose un décor enchanté. Je viens à eux ce soir, comme souvent, aux soirs d'abattement, d'inquiétude. Leur vue me rassure et m'apaise, refait l'harmonie dans mon cœur. Paraissant initiés au secret de mes angoisses, ils m'en expliquent la misère en face des choses éternelles. Ils me consolent. Un repos ineffable m'arrive d'eux au plus profond de l'âme. Je les écoute et je les contemple. Et je grave en moi leur image. Ils sont austères, hautains, sybillins, solennels, pareils à des augures en dialogue magique avec l'occulte, parlant de l'au-delà, de l'infini, des régions inconnues, donnant des oracles en confidence aux esprits de l'air qui les visitent. De hautes influences ont dû les envahir, ils ont dû recueillir la confession du sort et recevoir le mot des grandes énigmes. Au dessus d'eux, l'immense défilé des astres semble implorer leurs messages, transmis par des effluves de musique.

Pierre Hepp.

Notes sur Alger

Des notes sur Alger !

Pardieu ! la chose est aisée. C'est de la copie facile à commencer dans le « Calais-Nice » quand on ne peut dormir. N'ai-je point toujours soupçonné les misses d'anticiper sur leur Block Bloge de la Ville Blanche, dès l'heure où le grand vaisseau, prenant le large du Frioul, commence à vous bercer de sa rude caresse, et où je les vois, charmantes voisines de chaise-longue, ramener frileusement sur elles le plaid, déjà tout humide d'embruns, et tirer du réticule l'inévitable stylographe.

El Djezaïr !...

« *Alger-la-Jolie* » dit Maupassant, — « *Alger-la-Gueuse* » de J. Lorrain, — comme on la connaît déjà avant de l'avoir vue ! Pourquoi faut-il que cette perle d'Orient dont s'enorgueillit la terre africaine n'ait plus d'imprévu pour notre œil lassé ? Pourquoi faut-il que le jour où les jambes molles et le cœur ivre, on débarque sur les quais d'Alger, cette mer de cobalt, ce ciel d'indigo, l'éblouissement de la Kasbah n'éveillent en nous

que le souvenir des catalogues de Salon ? Pourquoi faut-il que nous reconnaissions la première mauresque rencontrée, pour l'avoir vu venir à nous, ainsi parée, ainsi voilée à quelque Cimaise du Grand-Palais ?

Alger, Naples, Venise, ô les parures glorieuses, les cités lourdes de leur réputation, épuisées de publicité (Agences Cook et Lubin — circulaires et prix réduits)... accablées sous le poids des toiles outrancières, des poèmes orientalistes et des romans quelconques, qui, aux quatre coins du monde, ont banalisé leur charme et prostitué leur splendeur.

Ce n'est point de leur faute — sans doute — ce n'est point de la nôtre, désenchantés du siècle, si le frisson d'art qu'elles nous devaient, s'évanouit dès la première entrevue. Les coupables, ce sont les geôliers de ces captives qui s'acharnèrent patiemment à déformer leurs lignes et surent provincialiser leur grâce sauvage, ceux qui ne s'avouèrent satisfaits de leur infâme besogne que lorsqu'elles apparurent suffisamment mutilées mais modernisées à souhait, pourvues de « gratte-ciel », de cars électriques et d'orphéons.

L'Inde sans les Anglais.

Oh Alger sans les Algérois !

Alger toute blanche, toute pure d'Islam, comme elle serait jolie, sans la défroque judéo-hispano-provençale dont les intrus l'affublent et la défigurent.

Que de fois je l'ai ressentie l'exaspération de ce pauvre Lorrain pour l'Algérois épris de sa ville natale ou de sa cité d'adoption. Marseillais infatués de votre Cannebière, Toulousains énamourés de votre Capitole, Bordelais des Quinconces et de l'Intendance, vous n'existez plus auprès de l'Algérien d'Alger. Ce n'est plus de l'amour c'est un hosannah si jaloux et si passionné qu'il provoque le fou rire lorsqu'il éclate et vous poursuit, au sein des conversations les plus banales, aux colonnes de la presse locale, dans les harangues officielles, sur les affiches et les prospectus.

Et lorsque je vois s'agiter, parmi les cris et les gestes d'usage, ceux qui vantent « *leur belle Algérie* » et « *leur cher Alger* », je cherche en vain à m'expliquer la frénésie de ces métèques, installés en vainqueurs dans la Babel africaine : Espagnols de Bab-el-Oued, Italiens et Maltais du quartier de la Marine, Provençaux-Tartarins qui se croient chez les « *Teurs* », et tous ceux, loqueteux et pansus, dont on ne saura jamais — Dieu merci — d'où ils viennent, et qui sont là chez eux, émules modernes, sinon les fils, de ces pirates qui toujours connurent la hantise de la « Ville Blanche » et qui, l'ayant violée comme une captive, s'arrogèrent à travers les siècles, le droit de Cité.

Ce qui leur revient, ce sont ces maisons en carton-pâte dont les balcons s'écroulent, ces voitures démodées qui puent la province, ces chemins de fer misérables que renierait l'Espagne,

tout ce qu'il y a de hideux en cette ville où, petit à petit, la lèpre civilisatrice gagne sur l'exotisme et refoule la vie arabe, désormais assiégée dans sa Kasbah.

Je m'en vais donc chercher, par les ruelles grimpantes — il faut monter bien haut déjà — Alger la vraie, la cité musulmane, méprisée de l'Algérois, où les hôtes séculaires d'El Djézaïr, accroupis sur une natte, fumant le narghilé, serrant en leurs doigts la tasse menue de cahoua, rêvent à l'âge heureux où les cafés maures, les logis à terrasses et les saintes mosquées, venaient baigner dans la mer bleue les murs immaculés, égayés de faïences, et mirer la blancheur de leurs minarets.

. . . .

Pauvre kasbah ! Kasbah de féerie, avec ses maisons roses et bleues, le clair-obscur de ses voûtes, le dédale de ses ruelles en escalier, l'éblouissement de ses terrasses où sèchent des foutas aux tons chauds. Comme il faut prendre de détours pour accéder au cœur de la ville musulmane sans emprunter les voies trop éclairées de becs Auer où jase, au seuil des « lavatorys » crapuleux, la pègre espagnole et maltaise, parmi l'infâme senteur des lotions bon marché remplaçant l'arôme que j'aime tant, venu des foyers où se consument les souches d'eucalyptus et de genèvriers. La furie des aligneurs de façades n'est

pas encore parvenue là-haut, dans ces impasses de silence et de mystère où, par l'entrebaillement des portes aux massives ferrures, qui s'ouvrent et se ferment en un bruit musical de poulies, arrive l'écho de « derboukas » lointaines et s'entrevoit là-bas, après l'ombre, le patio lumineux à colonnettes dont l'éblouissement s'attiédit du reflet harmonieux des murs bleutés.

Ils n'ont pas percé le mystère des maisons profondes comme des tombeaux, des boutiques obscures où s'allument les yeux étranges d'un joueur de flûte, plus soucieux de la mélodie qui monte de son bambou que des sucreries polychromes amoncelées à l'estal parmi les feuilles de lauriers : cavernes étranges que ces réduits où travaillent dans une demi-nuit des troglodytes, artisans au métier indécis, scribes aux faces de sorciers dont les yeux — toujours ces yeux de lumière et d'émail — vous fixent et vous suivent.

Et sur le seuil de la maison teinte d'outremer, accroupie sur une natte, les doigts ensanglantés de henné, un collier de jasmin ceignant le cou fragile, c'est une courtisane, figée dans une pose hiératique — si peu solliciteuse — dont l'œil alangui de Khol semble mépriser mon errance et qui ne se retourne point sur mes pas.

. . . .

***

Il est un café maure — tout en haut de la Kasbah — sur une petite place inconnue, une place minuscule, grande comme un de nos salons, toute tendue de vert, depuis les maisons vert-tendre qui la ceignent, jusqu'aux murs voisins tapissés de vigne-vierge, jusqu'au pampre aux lourdes grappes qui la plafonne.

Des volubilis géants courent à l'aventure, escaladent la voûte où mûrissent les raisins et laissent tomber leurs coupes violettes sur les nattes de bambou qui couvrent le pavé.

C'est la place du silence.

Tout y est calme et fraîcheur. Des stalles dallées de faïences polychromes creusent leurs sièges dans le feuillage. Des merles sifflent dans leurs cages d'osier parmi les pampres. Des gargoulettes alignent sur une fenêtre leurs ventres ruisselants. Suspendue à un cep, une outre en peau de chèvre gonfle ses flancs velus.

Et tout autour de ce nid de verdure, c'est la blancheur des gandourahs étendues immobiles, c'est la blancheur des burnous encadrant les mêmes visages profonds et recueillis où s'allume l'éclair admirable des yeux noirs.

Un seul bruit : le glou-glou incessant et monotone des narghilés, un seul geste : la main nerveuse qui monte lentement aux lèvres la cigarette de « Chelbi ». Mais toute une gamme

de parfums : arôme du café maure qui tiédit dans chaque tasse, et aussi de verveine infusée ; senteurs composites venues des logis voisins, santal, encens et jujube. Traînée de jasmin laissée par le vendeur de colliers fleuris, et l'effluve, qui m'est si chère, des flambées de genèvrier.

C'est la place du silence.

Comme on est bien là. Qu'il y fait bon s'étendre !

« Cahouadji ! Donne-moi mon café ! »

Oh ! non, pas cette tasse... Je le sais, ta pensée fut bonne en choisissant la plus neuve, la plus dorée, achetée hier au bazar. Mais je préfère une vieille, tu sais ? l'une de celles, un peu ébréchées peut-être, qui dorment là-haut sur les étagères de faïence et dont les couleurs passées et les arabesques fanées me plaisent tant.

C'est la place du silence.

Ce bruit, c'est le glou-glou des narghilés, les hommes ne causent qu'à voix basse et leurs gestes sont discrets.

Si-Abdallah ! apporte près de moi ta tasse de cahoua, et, tout en roulant ton éternelle cigarette, reprends où tu l'avais laissé ce conte étrange qui m'avait charmé, le conte du vieux marabout tenté par une djinnia.

. . . .

André Monéry

(A suivre).

Stances

Mon cœur, que j'ai contraint à se taire, soupire,
Et cette solitaire nuit
Dont les parfums secrets affermissent l'empire
Vers votre image m'a conduit.

Je résistais en vain ; la mémoire m'assiège ;
Voici : je suis votre vainqueur.
Heureux et frémissant, je retourne à mon piège :
Vous blesserez encor mon cœur.

Je réveille l'écho, je réchauffe la cendre ;
Je regarde, écoute et surprends
Le regard où le mien ne voulait pas descendre,
La voix dont j'étouffais l'accent.

La main que j'écartais naguère, je la touche,
Je défaille sous sa chaleur ;
Et, dans le fruit vermeil d'une trop chère bouche,
Je mords, plus pressé qu'un voleur !

Le souvenir, brillant comme un rayon dans l'ombre,
Ranime mon espoir dormant ;
Je revois un front pur, un col blanc, un œil sombre :
De nouveau, je suis un amant !

La nuit n'est plus pour moi le royaume terrible.
Je ne crains pas d'y demeurer.
Et mon cœur bienheureux voudrait être la cible
De ce firmament étoilé.

Je fus lâche, débile et méritais ma peine.
Puisque l'Amour est un guerrier
Je vais à lui vêtu de l'armure sereine,
Du resplendissant bouclier.

Je vais à lui, portant le glaive, et sous le casque,
Amour ! à tes bras asservis
J'attacherai la chaîne, et délierai le masque
Qui dérobe tes yeux ennemis.

Tu me suivras, prince déchu, docile esclave,
Et tu répéteras ton chant
Aux pieds de la beauté tyrannique et suave
Dont tu m'écartais en riant.

— Et, vainqueur de l'Amour, je resterai près d'elle
Comme le jour près d'un rosier,
L'ornant de mes rayons, la protégeant sous l'aile
De mon plus gémissant ramier.

Février 1909.

Jean-Louis VAUDOYER.

Les Itinéraires de Stendhal

Rien de ce qui touche à Stendhal ne nous est indifférent.

Aussi devons-nous bien de la reconnaissance à M. Paul Léautaud pour avoir déjà dressé « une liste des villes par lesquelles passa Stendhal au cours de son existence ». On la trouvera dans l'appendice (p. 522, § 7) qu'il ajouta à son choix judicieux des plus belles pages de l'auteur de *la Chartreuse*.

Malheureusement cette liste n'a point la *fidélité* qu'espérait M. Léautaud : elle est incomplète et pas assez contrôlée.

A l'époque où elle fut rédigée, il n'existait encore qu'une édition tronquée de la *Correspondance de Stendhal.* Nous n'avions pas celle que nous devons à MM. Paupe et Chéramy, ni ce *Journal d'Italie* où M. Paul Arbelet a réuni bien des fragments omis dans le *Journal* précédemment publié par M. Casimir Stryienski.

Et M. Léautaud donne plutôt la liste des villes par lesquelles Beyle *dit avoir passé* que l'indication de celles *où il passa réellement.* Il suit en effet les itinéraires fournis par Beyle lui-même, et est ainsi obligé de reconnaître deux ou trois fois leur fantaisie.

Il convient donc d'en faire une critique sérieuse et de contrôler Stendhal tout le premier (contrôle que lui-même du reste nous facilite le plus souvent).

Sur la foi de Colomb, sur celle de Mérimée, tous ceux qui ont parlé de Henri Beyle (Sainte-Beuve, Bourget, Rod) racontent les mêmes anecdotes et s'appuient sur les mêmes faits. Tous les livres presque, tous les manuels, et M. Léautaud comme les autres, répètent ainsi qu'il était présent sur le champ de bataille de Marengo, le 14 juin 1800. Alors qu'il est bien prouvé aujourd'hui qu'il n'y était pas.

La *Vie de Henri Brulard*, les *Souvenirs d'égotisme*, les *Articles nécrologiques* renferment également des inexactitudes fréquentes. Ces écrits rapportent des évènements déjà un peu loin de Beyle au moment où il tenait la plume, et il a pu commettre ainsi et de la meilleure foi du monde, des erreurs de fait ; et parfois aussi il désire manifestement arranger un peu l'histoire de sa vie. Il ne faut suivre les indications de ces livres qu'avec prudence.

Les autres œuvres sont encore plus suspectes, tout au moins en ce qui concerne les dates, car en composant ses *Promenades dans Rome*, ses *Mémoires d'un Touriste*, *de* l'*Amour*, etc., Beyle n'a qu'un souci, celui de soutenir l'attention du lecteur, et il ne s'y fait pas faute d'imaginer des voyages fictif et des aventures supposées.

A qui veut suivre scrupuleusement Beyle, pas à pas, dans sa vie réelle, les meilleures références sont, avec certaines œuvres critiques dont le *Stendhal-Beyle* de M. Chuquet demeure encore le guide le plus sûr, le *Journal* et *la Correspondance*.

Le *Journal* surtout mérite crédit : là Stendhal

donne vraiment l'impression de n'écrire que pour lui, et sans fard. Il peut lui arriver, et bien rarement encore, de se tromper sur l'interprétation des évènements, mais il ne l'a point fait sur l'évènement lui-même et sur sa date. Il écrivait au jour le jour, relatant le soir ses impressions de la journée ou tout au moins ne remontant guère plus d'une semaine en arrière ; nous pouvons croire ce miroir fidèle.

La *Correspondance* aussi nous le montre généralement à nu et peut être suivie avec confiance. Cependant il faut remarquer que certaines lettres sont datées de lieux où Beyle ne pouvait alors se trouver : il avait donc intérêt à tromper ses correspondants, et le contexte nous le prouve aisément. Nous n'oublions pas non plus son goût pour l'intrigue et les mystifications.

Beyle qui passa sa vie à se raconter est revenu un grand nombre de fois sur certains évènements capitaux, et toujours avec la même précision. Il ne peut donc subsister aucun doute, et ces repères indiscutables sont définitivement acquis. Il en est de même pour certains autres points qu'ont fixés des documents officiels ou des témoignages d'une véracité hors de cause.

Mais aussi une date ou une indication de résidence nous arrête parfois et nous semble étrange, surtout si elle est en contradiction avec une autre date ou une autre indication de lieu : il convient d'enquêter soigneusement. Mais quels que soient les motifs de vraisemblance ou d'autorité qui font pencher en faveur de telle ou telle hypothèse, il n'en demeure pas moins que des corrections devront être apportées à bien des points de ce travail, surtout à mesure que

de nouveaux inédits de Stendhal seront publiés. Telle quelle cette chronologie ne sera sans doute point inutile non seulement pour faciliter des recherches, mais encore pour établir, avec la vérité de certains traits, leur profondeur dans l'âme de Henri Beyle.

H. M.

INDICATION
DES SOURCES ET DES ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES
pour marquer les références

JOURNAL : *Journal de Stendhal*. 3e mille. Paris, Fasquelle, 1908.

BRULARD : Stendhal : *Vie de Henri Brulard*, Paris, Charpentier, 1890.

SOUV. D'EGOT. : Stendhal : *Souvenirs d'égotisme*. Paris, Charpentier, 1893.

ART. NÉCR. : *Articles nécrologiques* écrits par Stendhal sur lui-même et publiés en appendice du *Journal*.

ARBELET. : Stendhal : *Journal d'Italie*, publié par P. Arbelet. Paris, Calmann-Lévy.

COLOMB : R. Colomb : *Notice sur la vie et les ouvrages de Henri Beyle*, publié en tête de l'*Armance* de Stendhal. Paris, Calmann-Lévy.

CORR. : *Correspondance de Stendhal* publiée par Paupe et Chéramy, 3 volumes, Paris, Bosse, 1908.

NOT. BIOG. : *Notes biographiques*, placées au début de chacune des divisions de cette édition de la Correspondance, par MM. Paupe et Chéramy.

CHUQUET : Arthur Chuquet : *Stendhal-Beyle*, 2e édition. Paris, Plon, 1902.

LÉAUTAUD : *Les Itinéraires de Stendhal*, dressés et publiés par M. Paul Léautaud, en appendice de *Stendhal* (collection des plus belles pages), Paris, *Mercure de France*, 1908.

SÉCHÉ : Alphonse Séché : *Stendhal*, (La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains). Paris, Louis Michaud.

AMOUR : Stendhal : *De l'Amour*. Paris, Calmann-Lévy.

1783

23 janvier — Henri Beyle naît à Grenoble.

1783-1799

Enfance et adolescence à Grenoble. — Promenades aux Granges. — Fréquents séjours à Claix (propriété de M. Beyle père, à deux lieues de Grenoble, au midi). — *Brulard* 87-89.

1790-1791

Séjour chez son oncle Romain Gagnon aux Echelles (« bourg de Savoie à huit lieues de Grenoble, c'est là que Henri a passé quelques délicieuses semaines... » R. Colomb : Notice, p. VIII). — *Brulard* 137-143.

1799

30 octobre (8 brumaire an VIII) — Beyle quitte Grenoble pour Paris. — *Journal* 17 ; *Brulard* 68.

9 novembre (18 brumaire) — Arrivée à Nemours. — *Brulard* 68.

10 novembre (19 brumaire) — Départ de Nemours et arrivée à Paris (1). — *Journal* 17 ; *Brulard* 231 ; *Colomb* XIX ; 2e *art. nécr.* 471.

---

(1) Tous les commentateurs s'accordent pour faire arriver Beyle à Paris le 10 novembre 1799, « juste le lendemain du 18 brumaire an VIII » comme l'écrit Colomb, d'après le deuxième

1800	
Janvier-mai	Paris. *Corr.* 1-5.
7 mai (17 floréal an VIII)	Départ de Paris (1). — *Journal* 17 : *Chuquet* 44 ; *Not. biog.*
Mai	Passage à Dijon. — *Brulard* 277.
18 mai (28 floréal)	Arrivée à Genève. — *Journal* 17.
23 mai (3 prairial)	Départ de Genève. — *Journal* 17 ; *Chuquet* 44 ; *Not. biog.*
Mai	Rolle (2). — *Brulard* 281 ; *Colomb* XXIV.
—	Lausanne. — *Brulard* 281 ; *Chuquet* 46.
—	Mont-Saint-Bernard (3). — *Brulard* 283-287.

---

article nécrologique. Il dit en effet expressément être arrivé le 19 brumaire (Arbelet).

C'est à Nemours que Beyle apprit les évènements du 18 brumaire « qui avaient eu lieu la veille » (Brulard 231) : donc il était à Nemours le 10 novembre. Ailleurs (Brulard 68), il dit que le 9 novembre il était à Nemours. Ces deux déclarations nous ont donc autorisé à conclure comme ci-dessus.

Il persiste néanmoins un certain flottement, car Beyle précise (également p. 231) que c'est dans *la soirée* du lendemain qu'il a appris à Nemours les faits du 18. Comment alors fit-il pour arriver le même jour à Paris ?

Il est vrai que trente-trois ans ont passé depuis les évènements qu'il rapporte.

(1) Léautaud s'appuie sur la *Notice* de Colomb pour fixer en avril le départ de Paris. La *Correspondance* et le *Journal* suffisent à prouver cette erreur de Colomb.

(2) La *Vie de Henri Brulard*, Colomb et les *Notes biographiques* s'accordent pour faire passer Beyle à Rolle le 10 mai. Léautaud donne cette même date. L'arrivée à Genève le 18 en prouve l'impossibilité.

(3) La *Vie de Henri Brulard* (138) parle du 16 au 18 mai pour le passage du Saint-Bernard : or Beyle n'était pas encore à Genève ou y arrivait à peine. Pour la même raison, la date du 20 mai, qui est celle donnée par Beyle dans la *Préface* de la Vie

Mai	Etroubles, Aoste. — *Brulard* 290.
—	Bard (1). — *Brulard* 288 ; *Colomb* XXV ; *Corr.* 6.
26-27 mai	Ivrée. — *Colomb* XXV ; *Brulard* 158 et 295 ; *Arbelet* 149.
Mai	Novare (2). — *Chuquet* 47.
Juin	Arrivée à Milan (3). — *Colomb* XXV ; *Chuquet* 47 ; *Brulard* 296-298.
—	Séjour à Milan (4). — Excursion aux îles Borromées, Côme, Varèse, Laveno. — *Colomb* XXV.
Juin-septembre	Milan (5). *Corr.* 6-7; *Colomb* XXVI ; *Chuquet* 52.

de Napoléon, est indiquée par Léautaud mais n'est pas davantage plausible. On ne saurait croire davantage Colomb, suivi par les *Notes biographiques*, quand il fixe le 22 mai, (ou bien Beyle se serait tout à fait trompé sur son séjour à Genève).

(1) Léautaud marque au 25 mai l'engagement de Bard, et les *Notes Biographiques* au 24. Tous les deux renvoient à Brulard qui nulle part ne donne là-dessus de précisions. Il est vrai que Léautaud cite la *Préface* de la *Vie de Napoléon* et là Beyle indique le 22 mai 1800, mais il écrivait en 1837.

(2) Chuquet seul parle de Novare : ce séjour est possible étant sur la route d'Ivrée à Milan. Mais en outre il place à Novare cette première audition du *Matrimonio segreto* de Cimarosa qui révéla à Beyle la musique italienne, tandis que *Brulard*, Colomb, Arbelet et tous les biographes rapportent que cette audition eut lieu à Ivrée.

(3) On lit dans les *Souvenirs d'égotisme* (62) : « Je suis arrivé à Milan en mai 1800 », ce qui doit être une faute de mémoire.

(4) Stendhal ayant écrit dans son 2ᵉ *article nécrologique* : « on fit l'expédition de Marengo, Beyle y fut », Colomb et après lui Sainte-Beuve, commirent naturellement l'erreur de le faire figurer à Marengo le 14 juin. Léautaud a suivi cette version ; le *Journal* (15) et Chuquet (47-48) la réfutent nettement.

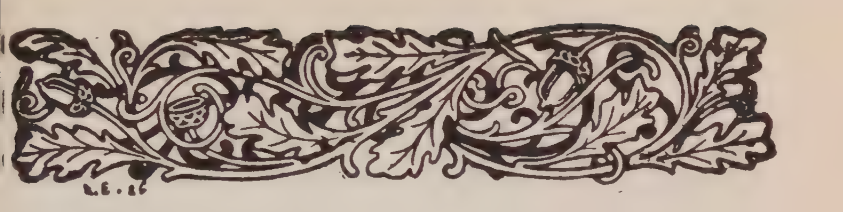
(5) Beyle était alors employé dans les bureaux de M. Pétiet, gouverneur de la Lombardie, quand des démarches furent faites

23 octobre (1er brumaire an IX)	Romanego (« entre Brescia et Cremone »). — *Colomb* XXVII.
7 décembre (16 frimaire)	Bagnolo (« village cisalpin à trois lieues de Brescia »). — *Corr.* 9.
Fin décembre	Milan (1). — *Corr.* 10-17.

---

pour le faire entrer dans l'armée. Son brevet provisoire de sous-lieutenant est daté du 1er vendémiaire, an IX (23 septembre 1800). (Une lettre prouve qu'il était encore à Milan le 28 septembre). Le 1er brumaire il était nommé au 6e régiment de dragons ; d'après Colomb, il se trouvait à Romanego. (V. Chuquet 481-484).

(1) Les *Notes biographiques* et Chuquet (54) portent, d'après Colomb, que Beyle fit en décembre la campagne du Mincio. Colomb écrit que le général Michaud était à Mozembano le 24 décembre, et Léautaud donne pour ce même jour cette indication de lieu, comme si Beyle y eût été réellement. Or, trois lettres de la *Correspondance* sont datées des 23, 27 et 31 décembre et nous apprennent que leur auteur était en mission à Milan. Il dut sans doute rejoindre la division Michaud dans les premiers jours de 1801.



Les Chroniques

LES ROMANS

Alphonse de Châteaubriant : *Monsieur des Lourdines.* Paris, Grasset, 1911.

Voici un livre à qui vont tous les éloges, qui a partout une excellente presse et qui vient par surcroît de remporter le prix Goncourt : eh! bien, malgré ces fâcheuses apparences, c'est un très noble et très beau roman.

Notons que le prix Goncourt, que ce livre honore, faillit échapper à M. de Châteaubriant, une néerlandaise de la dernière heure (Mme Neel Doff) ayant présenté un ouvrage dont les chapitres familiers : *J'entends les puces marcher*, *Je fais pipi dans ma jupe*, avaient affolé M. Octave Mirbeau.

A notre joyeux étonnement le goût français triompha.

Le récit de M. de Châteaubriant, d'une construction sobre, claire et harmonieuse, porte en sous-titre : *Histoire d'un gentilhomme campagnard.* Et il faut bien entendre que si M. des Lourdines ne représente pas le type courant du hobereau poitevin, s'il est un gentilhomme un peu exceptionnel, il n'en est pas moins

le fils indéniable de son terroir : l'histoire serait moins vraisemblable en Normandie, impossible sans doute en Provence. Les mouvements mesurés de nos collines moyennes, la lumière discrète de notre ciel, le calme de nos sous-bois ont formé logiquement l'âme musicale du châtelain. Mais il ne chasse que les champignons au chien d'arrêt, et le violon souverain exprime sa vie.

Gentilhomme exceptionnel qui vivait vers 1840, M. des Lourdines est cependant le héros d'un drame humain. « C'est un grand signe en faveur d'un écrivain, note M. Pierre Lasserre, quand son instinct le porte à des sujets où il entre quelque chose d'éternel et d'universel. » Oui : M. de Châteaubriant choisit et développe un thème qui contient une haute leçon morale.

L'affection paisible de parents honnêtes ne suffit pas à diriger le fils prodigue, ne le défend plus, et leur aveugle bonté se résout lamentablement dans la mort de la mère et la ruine de la Maison.

Pour écrire cette œuvre remarquable, d'une mesure qui semblera de la sécheresse aux amateurs de clinquant. M. de Châteaubriant a conduit avec simplicité une intrigue toute familière. Deux ou trois traits lui suffisent toujours pour camper un personnage, mais ces traits sont si justes et si aigus que nous ne les oublierons plus. Cette histoire volontiers en grisaille n'impose que peu à peu son intime beauté, et est une œuvre réaliste de grande lignée (réaliste oui, naturaliste que non point!)

Mais avant tout ce roman est un hymne en faveur du racinement et qui répète inlassablement la vertu de la terre natale. Et quand sous les doigts de M. des

Lourdines chante le violon docile : « Elle était, cette musique : les complaintes paysannes, la chanson des oiseaux, la vibration d'une cloche, les tintements de la maréchalerie, le vent, le silence, tous les chants qu'entendait de la nature ce solitaire passionné de l'âme de son cher pays. »

Et le charme bienfaisant de ce cher pays est tel que tous ses habitants se ressentent de sa bonté, qu'éprouve enfin Anthime des Lourdines sauvé par lui, et qui s'éloigne, près de son père, là-bas, dans la forêt.

Ainsi M. Alphonse de Châteaubriant conduit jusqu'à la plus saine exaltation son poème frémissant et toujours équilibré.

FRANCIS EON et HENRI MARTINEAU.

Binet-Valmer : *Notre Pauvre Amour*. Paris, Ollendorff, 1911.

De nombreux écrivains, à leurs débuts, composent des contes, « comme (disait Mallarmé) on essaie les becs de sa plume avant de se mettre à l'œuvre ». Ils ont tort. On n'apprend pas à écrire en composant des contes; c'est le jour seulement où l'on est capable d'édifier une œuvre de longue haleine que l'on peut s'essayer à la nouvelle. De tous les genres littéraires aucun ne me paraît plus difficile.

M. Binet-Valmer y réussit justement parce que déjà il a su donner toute l'étendue de son talent dans des ouvrages importants (*Le Sphinx de plâtre*, *Le Gamin tendre*, *Les Métèques* et *Lucien*). Grâce à l'expérience qu'il possède aujourd'hui, il lui est possible de nous donner vingt-neuf contes très différents les uns des autres et qui tous cependant se meuvent bien dans la

même atmosphère. Le titre général du volume : *Notre Pauvre Amour,* convient encore à chaque récit en particulier. Toute la tendre mélancolie des amours malheureuses ou médiocres attriste les pages de ce livre. La réalité des évènements se pare, dans les œuvres de M. Binet-Valmer, d'un nimbe de poésie discrète. Nous nous sentons touchés profondément par l'impalpable émotion dont il entoure ses aventures les plus humbles. Avec des moyens bien plus simples que Mæterlinck il nous fait voir le « tragique quotidien ». Pour cela il n'a besoin ni de grottes, ni de forêts, ni de jets d'eau ! Les balbutiements et l'inconsistance de la syntaxe, il les laisse à qui ne peut parler. Pour nous émouvoir, il lui suffit de son âme.

JEAN-MARC BERNARD.

Sylvain Bonmariage : *Le Cœur et la Vie.* Paris. Eugène Figuière, 1912.

Dans ce livre souvent agréable, bien qu'inégal et confus, M. Bonmariage, avec une impertinente négligence et (parfois) quelque émotion, nous restitue Sabine, Odette, Bobette. Toutes sont gracieuses, vives, et s'expriment volontiers en mots spécieux, l'amour n'étant en définitive, comme la vie, qu'un paradoxe ou qu'un malentendu. Nous imaginons assez bien Sylvain Bonmariage, au creux d'un profond fauteuil, sollicitant sa mémoire parmi la fumée bleue d'un cigare parfait, « un cigare de marchand d'esclaves ». Si la mémoire est ce jour-là paresseuse, il ouvre quelque revue discrète, à l'article d'un bon écrivain (ce qui est en faveur de son goût), et transpose avec autant de facilité que de sans-gêne charmant.

Mais n'alléguons rien sans preuves :

Jean-Marc BERNARD

Quand il lit, je le devine complètement pris par sa lecture, vivant la vie des héros imaginaires, leur insufflant même son propre enthousiasme et ses propres émotions.

Aussi, lorsque, pour s'en servir, il recopie quelques-unes des phrases souvenues, les retrouve-t-il chargées de tous les commentaires exaltés d'autrefois, et lourdes des désolations intimes qu'elles lui remémorent. Ces phrases, ce sont de beaux visages que lui rappellent certaines heures de sa vie. Maugis appartient à cette sorte de gens que la vie ne peut faire pleurer ni sourire, mais qu'un noble vers, que la courbe sensuelle d'une belle ligne de prose et qu'une statue purement dévoilée savent émouvoir jusqu'aux larmes. C'est là le douloureux privilège des timides et des pudiques, qui ne veulent confier leur âme qu'aux seules beautés muettes et qui masquent leur visage pour les vivants?

Jamais la vie n'a pu émouvoir pleinement cet observateur ; il aperçoit trop vite ce qu'il y a de banal, de conventionnel, de ridicule souvent, de faux toujours, et de littéraire parfois dans tous les gestes et dans tous les actes. C'est pourquoi il se réfugie dans les arts.

Lourds commentaires
sur un auteur léger (Willy)
" LE DIVAN " sept.-oct. 1910
(pp. 255-256)

Sylvain BONMARIAGE

Au cours d'une amitié féminine je suis complètement pris par celle qui en fait l'objet. Je vis sa vie ; je lui insuffle mon propre enthousiasme, mes propres émotions.

Aussi, lorsqu'au hasard des conversations incertaines, je dis quelques-unes des phrases souvenues, j'y mets, vous y songez, tous les commentaires exaltés d'autrefois, et je les trouve lourdes des désolations intimes qu'elles me remémorent. Ces phrases sont les beaux visages qui me rappellent certaines heures de ma vie. La vie, je suis de ceux qu'elle ne peut faire pleurer ni sourire, mais qu'un beau vers, un noble sentiment, la beauté sourieuse d'une jeune fille, une nudité purement dévoilée savent émouvoir à pleurer. N'est-ce pas là d'ailleurs le douloureux privilège des timides, des pudiques, qui ne veulent confier leur âme qu'aux seules beautés muettes, et masquent leurs yeux pour les vivants ?

Jamais la vie n'a pu m'émouvoir pleinement. J'aperçois trop vite ce qu'il y a de banal et de conventionnel, de ridicule souvent, de faux toujours, de littéraire parfois dans chacun de nos actes. Je me réfugie dans les émotions de la vie intime.

Le Cœur et la Vie (pp. 61-62).

Celà ne m'empêchera pas de dire que le *Cœur et la*

Vie renferme des pages délicieuses, mais j'aimerais, pour l'en remercier, savoir à qui je les dois.

PIERRE-LIONEL SILVANDE.

P.-S. — Naturellement il paraît que c'est M. Bonmariage qui est offensé. Il crie bien fort que c'est lui le plagié, et va, l'imprudent, jusqu'à parler de *probité non suspecte*. Il allègue que le fragment visé a paru dans une revue belge en 1908 ou 1909, et que c'est là que Bernard l'a copié. Mais les revues, même belges, ne sont pas introuvables. Que M. Bonmariage nous montre le numéro en question et nous lui ferons toutes nos excuses. Nous ne craignons pas d'assurer cependant au *Divan* que ce numéro ne se trouvera pas, et pour causes. Alors.....

LITTÉRATURE

Louis Thomas : *Vingt portraits*. Paris, Messein, 1911. — *Souvenirs sur Moréas*. Paris, Sansot, 1911.

Même à l'heure où il nous entretient d'un auteur qu'il aime, on dirait que M. Louis Thomas s'entraîne pour une partie de boxe. Ne peut-il oublier qu'il y a une majorité formidable d'imbéciles sur la terre, et nous parler avec sérénité de Pierre Louys, de René Boylesve, d'Edmond Jaloux ?

Sans doute M. Thomas n'a pas eu le loisir de s'appliquer à la critique littéraire, et les vingt portraits qu'il vient de brocher ensemble ne sont souvent que des articles de circonstance. Tel que, ce petit livre n'est point négligeable : il nous renseigne autant sur l'écrivain qui tient la plume que sur celui dont il est question. M. Louis Thomas a une façon toute personnelle de synthétiser les problèmes esthétiques les plus délicats, et il ne lui faut que quelques phrases pour pénétrer au cœur de son sujet. Que ne l'épuise-t-il

avec une semblable sûreté ! Mais à peine l'exposition terminée que déjà il semble dégoûté, et se hâte de conclure.

A une époque où « il n'y a plus de critique », comme il nous le dit lui-même, il fera vraiment œuvre de critique littéraire (ou de romancier), le jour où il lui plaira d'écrire sans fièvre, et avec une application soutenue.

En attendant d'utiliser ses dons remarquables, M. Thomas recueille avec facilité des *Souvenirs sur Moréas*. Tous ceux qui ont connu Moréas ont, à l'occasion de sa mort, rapporté quelques-uns de ses mots ingénieux et de ses propos charmants ; et toutes les fois que nous lisions dans une revue de nouveaux traits, nous ne pouvions nous tenir de penser qu'on ferait un agréable recueil de tant d'anecdotes, si leurs auteurs voulaient bien pour cela collaborer ensemble. C'est alors qu'avec son étonnante facilité d'assimilation M. Louis Thomas a mis tout le monde d'accord en prenant un peu partout ce qu'il y avait de meilleur et en nous le donnant aujourd'hui. Ce livre se lit avec un agrément non mélangé car il nous raconte sous sa première forme toute *la légende* de l'admirable poète des *Stances*.

On retrouvera en appendices un article ancien et ondoyant sur les propos de Jean Moréas, le compte-rendu piquant qu'a donné le *Divan* des funérailles et les paroles inoubliables qu'y prononça Barrès.

H. M.

Alfred Capus : *La Vie, l'Amour, l'Argent*. Paris, Sansot.

Ce petit volume est le premier d'une collection

qui s'appelle : *Les Glanes de l'esprit français.* Le programme en est curieux et les auteurs choisis assez mêlés. Aujourd'hui M. Arsène Alexandre a eu l'idée de cette cueillette en lisant le théâtre d'Alfred Capus. Les aphorismes rassemblés ainsi sont souvent amusants ; mais citer vaudra mieux que juger :

On ne doit se résigner qu'au bonheur.

Il ne suffit pas de dire : un tel est arrivé. Il faut voir dans quel état.

Il y a des femmes qui n'aiment pas faire souffrir plusieurs hommes à la fois et qui préfèrent s'appliquer sur un seul : ce sont les femmes fidèles.

F.

Oscar Wilde : *Poèmes et Prose*, traduction nouvelle de Georges-Bazile. Paris, Figuière, 1911.

M. Han Ryner le dit excellemment dans une sage préface : « il faut remercier M. Georges-Bazile, d'avoir réuni dans cette mince et précieuse plaquette des pages que nous aimions déjà et qui étaient difficiles à se procurer. » Ces poèmes d'Oscar Wilde sont d'une inspiration ingénieuse et la traduction en est élégante.

F.

HISTOIRE

Mis de Roux : *La Révolution à Poitiers et dans la Vienne.* Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1912.

En racontant l'histoire de la Révolution à Poitiers et dans la Vienne, le marquis de Roux a écrit une de ces précieuses monographies locales que Taine prisait tant, et qui demeurent indispensables pour bien connaître l'esprit révolutionnaire. Et si le Haut-Poitou ne fut « le théâtre d'aucun des principaux évènements, la patrie d'aucun des grands acteurs de

la Révolution », on jugera d'autant mieux, d'après la répercussion qu'elle eut dans cette région d'opinion moyenne, ce que fut en elle-même cette grande tourmente, et on suivra comment elle apparaissait à distance.

Le livre s'ouvre par un tableau précis de l'état social, politique et religieux du Haut-Poitou à la fin de l'ancien régime. Et nous suivons pas à pas les changements qui surviennent. Ainsi pour qui sait que la disparition de l'esprit de classe est un fruit révolutionnaire, est-il intéressant encore de le voir profiter peu à peu et mûrir tout d'un coup, en étudiant dans une vieille ville comme Poitiers la formation et le progrès de la passion égalitaire.

Puis nous voyons la convocation des Etats Généraux, l'exégèse des cahiers de 89, la crise économique et la disette de ce temps, la vente des biens nationaux, les applications des lois contre les congrégations et contre le clergé paroissial. Enfin le récit de la coalition de Poitou jette un jour nouveau sur les origines de cette guerre de Vendée, fomentée de longue date mais qui éclate sous des formes imprévues.

Le volume se clôt aux évènements du 10 août ; la suite du récit paraîtra ultérieurement.

A lire ce gros volume de près de 600 pages, on est confondu devant la puissance de documentation, la netteté avec laquelle est synthétisée une matière immense et variée, la hauteur constante de la pensée qui, par une sûre ordonnance tire des faits les plus sages enseignements. Ce travail scrupuleux et sincère aussi abondant en références qu'une thèse germanique, a été organisé par un cerveau latin : c'est dire le plaisir et l'intérêt que nous prenons à ce livre d'histoire.

Henri Martineau.

PARMI LES REVUES

LES MARGES

Les Marges ont été fondées, en novembre 1903 par M. Eugène Montfort qui, jusqu'en avril 1908, demeura leur seul rédacteur. Cette revue paraissait alors assez irrégulièrement, et durant ces cinq années n'eut en tout que douze numéros.

Eugène Montfort y semblait surtout désireux de discerner les éléments du romantisme encore viables à notre époque. Il y a, suivant sa jolie expression, des romantiques que nous pouvons aimer, et il en étudie deux : Gérard de Nerval et Maurice Barrès. Puis il cherche en Stendhal les éléments de ce romantisme acceptable ; et c'est tout pénétré de ces idées qu'il nous parle de Claudel et de Moréas. Des notes sur l'Angleterre et l'Italie nous dévoilent en même temps l'intelligent observateur des mœurs étrangères que de récents livres nous ont permis d'apprécier à sa valeur.

Chaque numéro renfermait enfin ces « marges » qui donnèrent leur nom à l'ensemble du recueil, et qui sont des notes commentant les événements récents avec une abondante verve sarcastique.

Depuis janvier 1909, *Les Marges* n'ont point cessé d'être une « gazette parfaitement indépendante ». Elles conservent à peu près leur même position littéraire et écrivent encore volontiers : « Le bluff ; voilà du romantisme ». Mais elles ne sont plus seulement l'œuvre de M. Montfort, une équipe vaillante d'écrivains lui a apporté une aide précieuse. Et, si elles ont toujours à peu près leur apparence d'autrefois, insérant en tête de chacun de leurs numéros une bonne page d'un ancien auteur, — elles ont paru tous les deux mois très régulièrement, ces trois dernières années et, annoncent à partir de 1912, un numéro toutes les six semaines, sauf pendant les vacances, où sera publié seulement un numéro d'été.

Cette indépendance que *Les Marges* revendiquent si jalousement est telle qu'on a vu parfois deux de leurs rédacteurs professer des opinions assez contradictoires, et même se prendre l'un l'autre directement à parti.

Malgré tout, cette revue peut, en dépit de son éclectisme, être classée parmi les revues critiques, et au premier rang de celles-ci. Vue à quelque distance, on n'y distingue plus les petits flottements particuliers, et seulement une direction d'ensemble intéressante.

M. Eugène Montfort, a parlé avec une chaude sympathie de Charles-Louis Philippe et de Lucien Jean. Ces deux noms

ensemble nulle part n'ont eu autant de louanges, si ce n'est dans *La Nouvelle Revue Française* et sous la plume de M. André Gide. Et justement nul écrivain plus que M. André Gide n'a été si souvent et si vivement critiqué par M. Montfort. Les raisons n'en sont peut-être point toutes littéraires.

Mais on comprend aisément que Montfort, tout d'une pièce, pionnier têtu d'un sillon tracé au grand soleil, ne peut goûter les balancements inquiets de la pensée d'André Gide. Rien de curieux comme l'article que lui inspire, au n° 21 des *Marges*, les réflexions de Gide sur Gourmont, réflexions parues au n° 16 de *La Nouvelle Revue Française*. Le problème y est posé avec une netteté des plus louables. Qu'on nous excuse de ne point prendre parti au cours de ces articles d'exposition, il y faudrait trop de nuances, de temps et de place. Car il est à la fois un Gourmont, un Gide et un Montfort « que nous pouvons aimer. »

Rappelons seulement encore que c'est Eugène Montfort, un des premiers, qui agita la question du latin. Les *Marges* prirent, fin 1910, l'initiative d'une pétition au ministre de l'Instruction publique, demandant le rétablissement dans les lycées de l'étude plus sérieuse du latin. Montfort répète inlassablement : « Il faut restaurer la tradition latine pour former des jeunes gens au cerveau *bien fait* plutôt que *bien rempli.* »

Nous arrivons maintenant à parler des collaborateurs des *Marges*. On y lit peu de vers, mais presque toujours excellents, ce qui est préférable; les meilleurs y furent signés : Jean-Marc Bernard, Pierre Camo, Georges Delaw, Tristan Derème, Marc Lafargue, Guy Lavaud, André Mary, Julien Ochsé. Nous n'aurons garde d'oublier ceux, si charmants, de Toulet, qui a remplacé aussi, dans cette même revue, le pesant Edmond Sée à la rubrique des théâtres, et avec un bonheur, (celui du lecteur, surtout) qu'il est inutile de souligner longuement.

Louis Mandin a soulevé d'intéressants problèmes d'esthétique ; Pierre Legay, secrétaire de la gazette, y donne trop rarement de ces articles d'une ironie profonde ou d'une précision nourrie ; *les mots et anecdotes* de Bixiou et de H. B. sont toujours dignes d'un disciple de Henri Beyle.

M. Guillaume Apollinaire apporte également une précieuse contribution. Après avoir mystifié quelque peu ses contemporains et ses contemporaines sous le masque amusant de Louise Lalanne, il a entrepris d'en rassembler une galerie pittoresque où nous avons déjà vu Raoul Ponchon, Alfred Jarry, Ernest La Jeunesse, Remy de Gourmont, Jean Moréas.

M. Emile Vuillermoz, un temps, disserta musique avec fantaisie ; et M. Louis Rouart parla peinture avec une intransigeante sincérité. M. Michel Puy, depuis peu, partage avec lui la rubrique des arts : il y juge les tendances modernes avec une enthousiaste et juvénile ardeur que nous aimons rencontrer à côté du classicisme sévère et mûri de M. Rouart.

Mais ce sont surtout les critiques des romans et des poèmes qui nous livreront mieux *l'esprit* des *Marges*. M. Jean Viollis parla des romans jusqu'en juillet dernier, date à laquelle M. Georges Le Cardonnel prit sa place. M. Viollis demeure néanmoins attaché à la rédaction des *Marges* où il publiera désormais des « articles d'idées générales sur le roman ».

Ce sont peut-être les idées générales, ou du moins ce qu'il en a laissé paraître jusqu'à ce jour, qui sont le plus contestables chez M. Jean Viollis. Il aime les lettres. Il a jugé avec mesure, avec pénétration et avec goût nombre de nos romanciers, situant exactement comme il convient Estaunié et Marcel Prévost, Boylesve et René Bazin, Fromentin et Paul Adam ; et tous ces jugements sont motivés, sensés et équitables. D'autre part il n'aime beaucoup ni les symbolistes ni les romantiques, il voit assez bien ce que le roman russe a de puéril et d'agaçant... mais il semble gêné, confus et les termes pour conclure lui manquent. Il penche vers certaines idées, ses prémisses l'y conduisent logiquement, mais il s'arrête en route, tourne court et paraît effrayé par certains mots. On devine un assez sûr instinct, mais entravé...

M. Georges Le Cardonnel sera-t-il plus libre ? Je le pense. Il est auteur lui-même d'un des meilleurs romans parus ces dernières années. Les quelques études qu'il a eu le temps déjà d'écrire aux *Marges* montrent un louable souci de psychologie : à ce point de vue ses critiques d'*Isabelle*, de la *Maîtresse servante*, de *M. des Lourdines* sont excellentes. La courte profession de foi qui débutait son premier article n'est point négligeable : « Un bon roman doit donner une impression de grâce aisée, d'équilibre, de vie dans toutes ses parties : un bon roman doit faire penser à une belle création naturelle. »

M. Marc Lafargue parle de la poésie, et il le fait avec une sûrete, une mesure, qui toujours me ravissent. Qui ne se souvient de son très bel éloge de Moréas ; et quelles sages paroles encore à propos de Francis Jammes, de Paul Fort ou d'Henri de Régnier : Peut-être est-il le seul à juger équitablement, sans complaisance, mais sans vaine rigueur, l'auteur de *La Cité des Eaux*.

Il commente aussi cette folle enquête sur *les deux plus*

beaux vers de la langue française, et écrivit : « Il n'y a pas de rupture dans la poésie française ; tous les vers sont indispensables ; on ne peut pas les détacher. » Et cette protestation mérite d'être retenue à côté de celle de Charles Maurras, si haute et si belle.

J'aime à juger sur leur émotion ceux qui critiquent les poètes quand ils ont à parler de poètes trop tôt disparus. Souvenons-nous des accents si graves et si nobles de Marc Lafargue dans les chroniques où il nous entretint de Mme Marie Nervat, de Charles Guérin qui « a écrit ces vers émouvants qui font de lui le plus grand poète d'une génération », de l'exquis Jules Tellier, et d'Olivier de Lafayette dont le livre inachevé est si pur.

Marc Lafargue enfin s'est souvent montré sévère pour les jeunes poètes et parfois avec une ironie un peu féroce, mais toujours juste et logique, il a signalé les dons pleins de promesses de plus d'un.

En un mot, il a toujours honoré son beau titre de critique ; et qu'on regarde aujourd'hui dans la presse et dans les revues, vraiment des critiques, et qui méritent ce nom, « il n'y en a pas foule. »

Et des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français ? Le nombre non plus n'en est pas grand ; mais quelque objection de doctrine ou de personne qu'on veuille encore soulever, on ne peut nier que *Les Marges* n'en soient une.

Henri Martineau.

REVUE DES REVUES

Dans la **Revue critique des Idées et des Livres** (10 décembre 1911), M. Pierre Gilbert relève plaisamment un article sur « le sentiment de la nature chez les classiques » que M. Nozière donna au *Temps* le 18 novembre 1911.

« La puérilité de la pensée » chez M. Nozière nous paraît bien établie. Il ramène tout en effet à une question d'harmonie imagée et d'allitération. Il est curieux de lui voir prendre ses exemples chez La Fontaine et écrire dans un grand sérieux :

« Voici l'inquiétude du lièvre,

Un lièvre en son gîte songeait,

il y a une évidente mélancolie dans le rapprochement de ces deux syllabes : *gi* et *geait*......

Et voici des syllabes pleines pour nous donner l'impression d'un jardin prospère. Ce n'est plus l'accumulation des *à* brefs, mais la réunion des *ai* savoureux ,

« Là croiss*ai*ent à pl*ai*sir l'os*ei*lle et la l*ai*tue ».

Ces deux exemples prouvent que les idées de M. Nozière côtoient la niaiserie quand elles n'y pataugent pas en plein.

Mais attention ! Ne tombons pas d'excès en excès. Je ne sais si j'ai mal lu l'article de M. Gilbert, mais il me semble bien près de renoncer aux ressources musicales du vers. Ce serait alors condamner le vers lui-même : si la musique est bannie de la poésie, autant écrire en prose !

Les Feuillets (décembre) publient un attachant récit, *Pequinot*, de M. ROBERT DE TRAZ. On y voit synthétisée l'aventure émouvante de toute une génération. — JEAN MARC BERNARD donne dans *Propos* une relation critique très précise et d'une grande sensibilité sur *Willy à Charbonnières-les-Bains*. — JEAN-RICHARD-BLOCH, *dans* **L'Effort** (novembre) étudie *le cas Paul Fort*, et LOUIS THOMAS **(Revue des Français**, décembre) consacre un instantané illustré à M. *Henri de Régnier*.

ACHEM.

NOTES

LE DIVAN commence la publication de quelques notes sur Stendhal ; nous espérons, si nos ressources nous le permettent, continuer régulièrement ce que nous inaugurons aujourd'hui.

Hier M. Emile Henriot consacrait dans *Le Temps*, un article informé à *Stendhal-journaliste* ; et *Paris-Journal* annonçait que nous allions avoir une édition critique et complète des œuvres de cet homme étonnant. N'est-ce point là en effet le véritable monument qui seul convient à l'immortel auteur du *Rouge et Noir* ?



Notre collaborateur Claude Odilé donnera dans les prochains numéros, des notes sur quelques auteurs étrangers en renom : E. C. Housman, Rupert Brooke, Stefan George, etc...



M. G. WALCH va faire prochainement les tomes II et III de ses précieuses *Nouvelles Pages Anthologiques* (poètes français contemporains). On souscrit au prix de 4 fr. le volume chez **Meulenhoff et Cie, 88, Damrak, Amsterdam.**

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.

Poèmes

I. Commémoration

A chaque soir non moins qu'à toutes les aurores,
j'évoque doucement, très nets ou très obscurs,
ceux-là qui, tout lointains ou tout proches encore,
adhèrent à mon cœur par les sceaux les plus sûrs.

Aïeux — défunts d'hier — parents que ces jours dorent,
— amis aimés — et vous qui déjà du futur
vous évadez, o mes descendants, — je décore
votre miniature en moi d'ombre et d'azur.

Tour à tour en me confrontant à des mémoires
comme une abeille à des bouquets d'ors et de moires,
d'entre ces souvenirs j'élabore le miel ;

et dans le parc où ma vie erre avec mystère
et que nimbe parfois un étrange arc-en-ciel,
c'est à mon fervent doute un baume essentiel

de voir tant de chers yeux me sourire et se taire !

II. Revendication

Quels poètes hélas ! osèrent nous prétendre
— Et parmi quel perfide ou navrant désespoir ? —
qu'aux regards mutuels des amants les plus tendres,
il n'est pas accordé même de s'entrevoir

et que jamais, jamais ne s'adoptent deux âmes
jusqu'à s'avérer tout de leur être secret,
car l'Epoux plus ou moins se dérobe à la femme
et l'Epouse à son tour se masque d'un regret!

Sans doute en le hasard de rencontres sinistres,
ils avaient seul saisi le spectre de l'Amour,
hermaphrodite vain que farde et calamistre
une ambiguité de la nuit et du jour.

Mais tous ceux qui, scrutant au long des heures douces
leur compagne dans l'innocence de ses yeux
se voient reflétés là tels que parmi la mousse
transparaît en la source un décalque des cieux. —

ceux qui dans leur épouse ayant, non une proie,
mais la plus caressante et timide des sœurs,
peuvent à chaque instant ressentir que leur joie
évoque une autre joie et leurs pleurs, d'autres pleurs. —

ceux que berce le soir, divine, cette phrase :
« Mon cœur n'est plus en moi, tant je te le donnai. »
et dont le matin dit : « Si forte, notre extase
d'hier sera plus forte en ce jour neuf qui naît, » —

Ceux qui pressentent bien sans clinquant de romance
comment l'amour n'a point à redouter la Mort,
tant elle correspond, la douce résonnance
de l'Amitié Terrestre, à l'Invisible Accord,

Ceux-là ne connaîtront jamais la vaine crainte
d'être à leur propre amant un hostile Inconnu,
car ils ont pénétré dans l'immuable enceinte,
tout l'un l'autre enlacés, aussi chastes que nus !

III. Consolation

Pressentant quelquefois que trop de vaines tâches
Auront aigri ma jeune sève en vieux levain,
Et que, très acharnée à chaque cep, leur hache
Dès les fleurs auront fait avorter tout mon vin,

Je me dis bien que sur le déclin de ma vie,
peut-être par ma faute autant que par le sort,
je ne serai pas même un homme qu'on oublie,
mais qui porte du moins un renom à la mort.

Oui, moi, l'adolescent musicien et grave,
combien peu sur mon chant se seront écriés !
Et si mes descendants retrouvent mes épaves,
comme ils dédaigneront ces rêves sans lauriers !

Mais dans le soir pourtant de ma dernière flamme,
Poète sans regret sur son poème obscur,
je saurai bénir Dieu prodigue pour mon âme
d'autres biens que la gloire et plus doux et plus sûrs !

Pierre Fons.

(La Rose des Pénombres.)

Le Culte de Gœthe

Aux Musées de Gœthe

Francfort et Weimar

Qui visita jamais le tombeau de Gœthe ? Le zèle enthousiaste des habitants de Weimar l'a-t-il paré de quelque figure allégorique, ou n'est-il en un faubourg perdu qu'une pierre où s'efface un nom ? Pour qui s'est pénétré de la pensée de Gœthe, cela reste sans intérêt.

Apôtre d'une existence qu'il voulut toujours plus lumineuse et plus large, Gœthe sans trêve répudia ce fétichisme du cadavre, que, par une contradiction singulière, les religions les plus idéalistes du monde gardent comme legs d'un puéril animisme ancestral. Gœthe eût désiré voir bannir loin des regards humains toute représentation funèbre ; même il eût souhaité que l'image du Christ, figuré sortant du tombeau dans toute sa gloire, remplaçât partout celle du Crucifié pitoyable adopté par l'Eglise comme symbole de sa foi. Comment eût-il compris qu'on songeât à choisir pour l'évoquer lui-même le coin de cimetière où pourrissent ses os.

Il est sans doute bien des morts dont si peu de chose demeure qu'on excuse le geste pieux de ceux qui, dans l'illusion de sentir un peu plus proches leurs fantômes, viennent s'agenouiller sur leurs tombes plutôt que de les évoquer aux lieux qu'anima leur présence. S'adressant à Gœthe, un tel geste devient presque un sacrilège. Qu'on n'oublie jamais qu'à ses yeux « la vraie philosophie est une méditation non de la mort mais de la vie ». Un créateur de sa trempe jouit par le fait de son œuvre de l'omniprésence. Son œuvre est assez lui pour que, sans changer de patrie, on puisse en tous lieux lui rendre hommage et l'évoquer, depuis l'aube de sa vie jusqu'à cet appel à la lumière sur lequel, en manière d'apothéose, elle s'interrompt.

Aux fidèles, pourtant, désireux de préciser les images que d'un bout à l'autre l'œuvre du poète fait surgir, Francfort et Weimar offrent, pieusement intactes, l'une la maison familiale où grandit Gœthe et l'autre la demeure où le sage à l'apogée de sa gloire, bercé par les louanges de l'Europe toute entière vécut de la vie de l'esprit la plus intense qu'aît pu connaître aucun mortel.

Francfort a fait un musée de la maison natale de Gœthe. Contrastant par son aspect romantique avec le luxe « modern style » des quartiers neufs de la cité cosmopolite, le vieux logis de la rue de la Fosse aux Cerfs semble resté tel qu'il était au

jour où, cédant aux sollicitations de Charles-Auguste, le poète s'en fut à la cour de Weimar. Son pignon sur la rue que couronne un petit fronton triangulaire, sa façade aux étages en surplomb, ses fenêtres basses que des grilles cintrées défendent, font face comme au temps jadis à la maison de la famille d'Ochsenstein où semblent vibrer encore les rires des compagnons d'enfance de Gœthe.

C'est toute l'histoire de la formation du poète qu'évoque le logis de Francfort. Peut-être y trouverait-on encore le théâtre en miniature dont Wolfgang et sa sœur Cornélie, héritiers de la fantaisie maternelle, aimaient à manœuvrer les marionnettes et le pupitre devant lequel Gœthe, offrant des pastilles d'encens au Dieu de la nature, sentait s'éveiller ce panthéisme mystique dont toute son œuvre sera imprégnée. Les vestibules du moins gardent encore les vues d'Italie rapportées par le père de Gœthe qui demeura toute sa vie hanté par les visions de son unique voyage à la Ville Eternelle. Quant au cabinet de travail de Gœthe on ne l'a point non plus dépossédé de la petite armoire où les livres latins et grecs voisinaient avec la Messiade, la Bible, le Coran, les drames de Shakespeare et les poèmes d'Ossian, élargissant le champ de cette précoce culture que devait discipliner et parfaire le contact de l'art français de notre grand siècle dont toute l'Europe, au temps de Gœthe, subissait la toute puissante influence.

Le musée de Francfort fait revivre à nos yeux les femmes qui jouèrent un rôle dans l'existence de Gœthe. Amantes ou amies du poète, presque toutes sont là, évoquées par le dessin ou la gravure, depuis Gretchen, silhouette imprécise, depuis la douce et blonde Charlotte, la sémillante Lili et l'humble Christiane Vulpius, jusqu'à la fougueuse Bettina Brentano et jusqu'à l'inspiratrice de la dernière élégie, Ulrique de Levezow. Nous retrouverons celle-ci du reste au musée de Weimar, non plus cette fois fraîche blonde aux yeux clairs mais vieille dame aux traits fanés dont un daguerréotype accuse impitoyablement les rides. Ce défilé de mortes oubliées serait singulièrement mélancolique si le contact de Gœthe n'avait le pouvoir d'illuminer les réalités les plus sombres. Gœthe plus d'une fois a chanté les joies physiques de l'amour, mais sans jamais cesser d'entrevoir derrière elles les aspirations plus hautes dont elles ne sont que le symbole. Avec Gœthe on perd de vue les formes qui passent pour ne considérer que l'Eternel Désir, non plus ce désir insatiable et maladif du Faust romantique qui « poursuit la jouissance et dans la jouissance regrette le Désir », mais cette extase heureuse, ce « ravissement sublime » « comparable à la paix de Dieu », ce « désir de s'abandonner par une libre reconnaissance à un Etre plus haut, plus pur, ignoré, qui nous mette sur les traces de l'Eternel Inconnu »...

Au musée de Francfort abondent les portraits de Gœthe. Si quelques-uns semblent avoir été conçus hors de toute observation du modèle, la plupart concordent à nous suggérer une image dont se rapprochent surtout l'excellent crayon de Bury et le portrait partout reproduit de Stieler. Tous deux sans accentuer les traits jusqu'à la caricature, comme le médaillon de David, nous offrent un masque au front olympien, au nez puissant que souligne une bouche volontaire admirable de dessin, aux yeux rayonnants de flamme intérieure.

Et s'il est permis, malgré l'éloignement de Gœthe pour toute représentation funèbre de citer le crayon de Preller qui rend à son lit de mort le visage imposant de Gœthe, on peut dire que c'est là peut-être que ce masque admirable atteint au maximum de noblesse et de puissance. Du Gœthe de Preller on pourrait dire que c'est le Faust qui tombe dans la fièvre d'une ardeur jamais lassée et disant à l'Instant : « Arrête, tu es si beau ! La trace de mes jours terrestres ne peut se perdre dans la suite des siècles... Dans le pressentiment d'une si grande félicité, je goûte le plus beau moment de ma vie. »

Charmante oasis d'harmonie et de paix au sein d'une Allemagne enlaidie par un Industrialisme intensif, Weimar reste hantée par les fantômes de Schiller et de Gœthe. Maison de campagne de Gœthe, archives de Schiller et de Gœthe, musées,

statues, images des deux poètes, tout, dans la coquette capitale du grand duché de Saxe Weimar évoque les temps glorieux de la Cour de Charles-Auguste. Lequel, du grand duc ou du conseiller Intime fut un souverain véritable, nul ne songerait à le demander aujourd'hui. Ce que fut le royaume de Gœthe aux beaux jours de Weimar, les mille souvenirs glorieux de la Gœthes-Haus sont là pour en perpétuer la mémoire. D'une part les dessins et les aquarelles, d'autre part les minéraux, les instruments de physique, les pièces d'anatomie comparée réunies en son cabinet d'étude attestent la multiplicité des recherches menées de front par l'esprit encyclopédique du maître de Weimar. Et dans le vaste salon où règne encore la Junon colossale, des dons précieux venus de tous les coins du monde joints aux souvenirs évoquant tout ce que l'Europe eut d'illustre, composent une atmosphère d'apothéose que nulle part ailleurs on ne retrouverait.

C'est un lieu, sans nul doute émouvant, mais non pas au vrai sens du mot un lieu funèbre que la chambre mortuaire de Gœthe. Et bien que le feuillage triste d'un hêtre noir vienne assombrir encore l'unique fenêtre de l'étroite pièce qu'une barrière défend contre les profanations possibles, on ne peut revoir en pensée cette agonie du plus grand des poètes, sans qu'il émane du lit de mort où Gœthe, les mains dans celle d'Ottilie, cessa de participer à la vie terrestre, quelque

chose de plus vivifiant que d'aucun lieu du monde.

Il n'est pas de plus pénible spectacle que l'agonie des êtres qui, repliés sur eux-mêmes n'ont songé qu'à maudire le Destin et qu'à chanter leurs douleurs. Pour ceux-là la vie a bien été « un combat pour l'existence avec la certitude d'être vaincu ». Mais comment en présence d'un Gœthe accepter l'idée de la mort. Si comme l'exprime ce vers harmonieux de « la Clarté de Vie ».

Nous vivons à jamais dans ce que nous aimons, quel homme eut jamais la certitude d'une immortalité plus complète que Gœthe. Et comment devant ce lit de mort ne pas se remémorer les paroles du poète : « Aucun être ne peut tomber dans le Néant ; l'Essence Eternelle ne cesse de se mouvoir en tout ; attachez-vous à la substance avec bonheur. La substance est impérissable car des lois conservent les trésors vivants dont l'univers a fait sa parure ».

Comment ici ne pas oublier la mort pour avant tout songer à réaliser l'Idéal de cet admirable poème « *le Divin* » ou, comme dans Faust, une vivifiante conception mystique renforce la plus généreusement virile des philosophies :

« Que noble soit l'homme, secourable et bon ;
Qu'il ne se lasse point de créer l'utile et le juste.
Et qu'il soit pour nous l'Image anticipée de ces Etres que nous pressentons. »

JEAN MARIEL.

Quotidiennes

A Tristan Derème.

C'est vrai, j'aurais pu devenir
Fabricant d'élégies.....
Je ne sais que me souvenir
De notoires orgies.

Mais je veux écrire — à Paris,
Un roman exotique.
— ? — Certes, vous aurez des houris
Dansant sous le portique !

Je peindrai l'eau, le ciel, le port
Et le désert « immense »
A l'heure grise où l'on commence
A crier *Paris-Sport.*

***

Jeanne lutte avec un huissier,
Et le poëte Chose
Récite chez le Financier
Sa Ballade à la Rose.

Les dieux s'en vont — s'en vont au trot ;
Jeanne se décourage ;
Et le dernier Abencérage
Est mort dans le Métro.

***

Broderai-je autour de ton nom
Une prosopopée ?
Te comparerai-je à Ninon
à Laïs, à Poppée ?

Non, tu n'es que fille des champs
Et tu ne saurais lire
Le poëme en dix (ou vingt chants)
Où ma Muse délire.

Tu ne connaîtras pas mes vers,
Gardienne des étables....
Aimons-nous. Laissons aux Arvers
Les sonnets lamentables.

***

Quand mon fil se cassera sous
Les ongles de la Parque,
Quand ma bouche aura les deux sous
Pour la dernière barque,

Où serez-vous ? Dans le jardin
Où je devrai descendre ?
Que serez-vous ? Charme, dédain,
Douce chair — ou bien cendre ?

JEAN PELLERIN.

L'Ebauche

A Albert Ali

Je garde avec un soin jaloux le panneau fruste
Où, d'une main nerveuse et sûre, en te jouant,
Tu peignis, par un jour de soleil et de vent,
Dans son simple décor, une ferme vétuste.

C'est une humble maison comme on en voit chez nous,
Tassée au ras du sol parmi la chénevière.
Elle semble rêver dans un bain de lumière,
Sous un azur voilé d'un coloris très doux.

Devant la table où je m'asseois je l'ai placée,
Afin qu'aux clairs instants trop courts d'un cher labeur,
Elle soit, dans la paix heureuse de mon cœur,
Comme un beau souvenir offert à ma pensée.

Car, ami, ce n'est pas seulement le vieux toit
Qui compose pour moi le divin paysage :
C'est l'heure douce où tu peignais, c'est ton image,
C'est notre amour sincère enclos au cadre étroit.

GASTON LUCE.

Notes sur Alger

— Suite et Fin —

Mais voici que le son aigü d'une flûte se fait entendre. Nul ne s'est retourné.

Ce n'est qu'une petite flûte arabe de roseau.

Et c'est un air très doux et très naïf, un motif très simple, et qui revient, et qu'on attend.

C'est une petite flûte arabe de roseau, la flûte des pasteurs, qu'on entend dans le Sud, à l'heure où les ombres s'allongent, à l'heure où, sous le soleil encore brûlant, les troupeaux se rapprochent du berger insouciant, couché près d'un bouquet de lentiques.

Et je revois les montagnes roses de là-bas, la piste qui court infinie, dans l'étendue semée de touffes de diss et d'alfa, et la laine zébrée des tentes de nomades qui se profilent sur le ciel couleur d'iris.

Mon cœur a retrouvé la paix. La fumée violette de mon tabac blond monte vers le ciel bleu, droite comme la colonnette d'une mosquée. Ma

pensée monte aussi, légère ainsi que la fumée des feux du soir, allumés près des tentes, dans la plaine incendiée de soleil.

C'est une petite flûte arabe de roseau.

Ici seulement, m'abandonne la hantise qui, depuis dix mois me poursuit. Ici seulement, mon âme consent à ne plus s'attarder là-bas, parmi la trépidation des autos fleuries, le glissement silencieux des fiacres, les appels bruyants, les parfums violents et les rires des femmes, sur l'avenue toute de lumière, dont l'asphalte mouillée par les premières pluies d'automne s'allume de feux moirés, tandis que les camelots glapissent les éditions du soir, que les enseignes lumineuses trouent de clartés imprévues l'ombre laiteuse des ciels de Paris et que parvient, d'une taverne proche, le rythme énervé d'une valse très lente pleurée sur des violons tziganes.

Ici seulement, la bande hurlante des souvenirs se tait. Mes Erynnies s'asseoient là-bas et m'attendent, sous l'arcade sombre, aux marches visqueuses de l'escalier par où je descendrai bientôt.

Car ici, c'est la place du silence où, seule, monte dans la sérénité d'un crépuscule d'Orient, le chant naïf et pur d'une petite flûte de roseau.

. . . .

***

Il est pourtant d'autres lieux encore où il fait bon se recueillir. Ce sont les vieux palais maures,

4 ★

palais déchus, hélas ! voués par les fils de la Conquête à tous les usages profanes et prostitués par les foules.

C'est, dans la rue de l'Etat-Major, la somptueuse demeure de Mustapha-Pacha, avec ses vieux Delft de Van Maak ; c'est le repaire aérien d'Ali-Khodja, dans son nid d'aigle de la Kasbah ; c'est surtout, au bord de la mer bleue, la retraite charmante et toute intime de Baba-Hassan, aujourd'hui enclose dans l'hôpital du Dey, cet hôpital si riant et si fleuri qu'il semble qu'on n'y connaisse point la souffrance et qu'on n'y puisse jamais mourir.

Il faut avoir, aux midis brûlants, traversé les cours du Dey, inondées de lumière et remplies du chœur assourdissant des cigales ; il faut avoir cotoyé, sous les arcades aux colonnes légères, les pavillons éblouissants découpant leurs terrasses sur un ciel d'outremer, pour goûter comme il convient la fraîcheur exquise du « patio », où bruit, parmi les capillaires et les arums, une aimable fontaine et la féerie de cet intérieur imprévu, fantasmagorique, aux ombres bleues et vertes, surgi soudain sous vos pas comme en un conte des mille et une nuits.

Quelle joie pour l'œil que cette cour silencieuse, claustrale, où la gamme échevelée des ocres, des cinabres et des cobalts rutile aux boiseries des balcons, atténuée, au long des murailles et des

arcades, par le ton doré des vieilles faïences mauresques et l'infinie douceur des Delft au bleu fané.

La voici, l'antique demeure endormie du Dey, où l'on évoque, derrière le grillage des moucharabiehs, l'ovale alangui des odalisques, qui remplirent du claquement de leurs sandales ces couloirs sonores et déserts et délassèrent le marbre poli de leur chair sur le marbre des dalles fraîches, dans la cour au jet d'eau chanteur, par ces chaudes nuits des étés algériens, que l'on ne dort pas, où le ciel reste bleu, où la voie lactée semble une écharpe de tulle blanc tendue entre les terrasses.

Vieux palais où rôdent encore les spectres des Beys, c'est en vain que l'on fit de vous des bibliothèques, des forteresses ou des hospices. Comme vous êtes plus vivants à mes yeux, restés plus sincères et plus fidèles à l'Islam que les demeures des authentiques musulmanes, à la porte desquelles s'arrêtent les voitures de livraison des Galeries Lafayette et de F. Potin !

Car la vie de l'Islam se retire, jour à jour, d'El Djezaïr, la renégate. Nos modes ont pénétré jusqu'au cœur de ces logis mystérieux dont la vieille porte sculptée s'adorne encore du croissant symbolique et de la main de Fathma.

Arrêtez-vous sur le seuil, ô vous qui vous êtes retourné derrière la petite courtisane — Zorah

ou Leïla — et qui vous inquiétez d'y voir disparaître celle qui passa voilée mais dont les yeux vous ont souri sous le haïck.

Ne regrettez point l'étreinte de son jeune corps de faunesse brune, aux seins dorés, au ventre poli, aux reins si joliment creusés. Ne regrettez point sa couche qui fleure bon l'ambre, le santal et l'eucalyptus, ni le café parfumé qui tiédit dans ses tasses, ni les confitures d'Orient dont elle a le secret, les « lokhoum » à la pistache et à la rose qui parfument sa bouche de grenade en fleur, — vous passez à côté d'une désillusion.

Il vous aurait fallu admirer dans sa chambre le faux « Louis XV » déjà vu quelque part, au quartier de l'Europe, et, tôt ou tard, vous l'auriez surprise affublée de quelque matinée choisie sur les catalogues de « Pygmalion ».

Petites mauresques frelatées, qui passez dans la rue sombre en faisant claquer sur les dalles vos bottines à talons marquis et en vous dandinant dans votre « sarrouel » blanc, pourquoi n'évoquez-vous à mes yeux que les jupes-culottes de vos sœurs d'Auteuil ?

Et pourtant, n'étaient les tatouages discrets qui illustrent votre jeune visage, vous égalez dans le galbe de votre académie sobre et robuste et dans la patine à peine outrée de votre chair dorée, les jolies filles d'Alger qui rient pour montrer leurs dents blanches et pour faire saillir sous le corsage

une gorge à l'antique, Algéroises de la rue Bab-Azoum, au charme mi-espagnol, mi-provençal : Mireille ou Carmen — Dolorès y Concepcion.

O ces belles brunes d'Alger, comme elles arrivent à vous lasser de leur joliesse même, à force de vous offrir le type sempiternel — tiré à dix mille — de leur ovale impeccable, de leur peau mate, de leurs bandeaux de jais et de leurs yeux surtout, ces yeux identiques, interchangeables, ourlés de cils soyeux, allongés en amande, ces yeux qui n'en finissent plus et qui vous sourient derrière un rideau de velours, ces yeux d'Eve Lavallière, dont les premiers vous ont charmé et qui finissent à la longue par vous excéder ainsi que vient à vous écœurer l'odeur trop aigüe, l'odeur entêtante et nauséeuse des orangers de Blida !

Et ces beautés juives, aux paupières lourdes et aux chairs molles et laiteuses, malgré la nuque jolie contrastant avec l'avalanche prématurée des seins.

Oh ! tout, tout pour une chair satinée et rose de blonde, qui n'ait plus cet âcre et voluptueux parfum, cet arôme musqué et poivré, qui est aussi celui des œillets rouges, mais l'effluve très douce et un peu fade que dégagent tout près des lèvres les fleurs de pêchers et de pommiers au printemps. Tout, pour la caresse muette de deux yeux bleus, mais de yeux bleus qui ne soient pas

ceux d'une anglaise de « Mustapha-Supérieur » (Continental-Hôtel... Electricity-Lift).

. . . .

***

Quatre heures. Accoudé aux balustres du boulevard de la République, face à la mer, je regarde grossir au large ce point blanc et noir, empanaché de fumée, qui est un vaisseau : le courrier de France.

Sur la mer très calme et très bleue, à peine ridée par un vent d'est, voici que se dégage sa silhouette.

La blancheur des superstructures jaillit de la grisaille qu'épand la brume sur les lointains.

Et maintenant, le grand navire, majestueux, franchit la passe et s'en vient prendre son mouillage sous mes yeux.

Autour de moi, c'est la foule arabe : « meskines » loqueteux ou caïds drapés de soie blanche, regardant silencieux, la frégate gauloise, violer une fois encore les eaux sacrées d'El Djezaïr ; ce sont les curieux, béatement occupés à contempler un arrivage ; c'est l'attente fiévreuse des parents et des amis dont vont s'ouvrir les bras. Puis ce sont les autres, ceux qui sont là, comme moi, à se repaître l'âme de la vue, toujours nouvelle et toujours chère, du vaisseau qui vient de là-bas, qui a pris contact avec la terre où l'on a laissé

tant de soi-même, qui garde encore en sa mâture — ail et goudron — l'âcre senteur de Provence, le vaisseau qui vous apporte dans ses flancs battus d'écume le salut et le souvenir du monde où l'on vécut et où vit encore votre cœur.

Ces gros sacs qui descendent déjà par dessus les bastingages et s'empilent sur les voitures légères dévalant au galop d'arabes nerveux, ce sont les dépêches. L'un d'eux, lequel ?... je le cherche... contient les lignes — déjà vieilles, mon Dieu — que je lirai ce soir.

Ces paquets sombres, vers lesquels se ruent les « ïaouleds », ce sont les journaux de Paris. Dans quelques minutes, je froisserai ces pages qui fleurent bon l'encre d'imprimerie et le papier neuf. Parisiens, mes frères, qui les avez lues avant-hier dans votre lit, en grignotant des toasts et en buvant votre thé, vous ignorez la volupté de déchiffrer ici ces colonnes amies et de retrouver les rubriques familières. Songez que nous en avons jusqu'à demain à ne plus lire la presse locale, avec ses chiens écrasés, ses phrases attendries sur « notre belle Algérie », le programme détaillé des fêtes de Bab-El-Oued et les félicitations émues au chef de gare de Boufarik à l'occasion de la naissance de son petit dernier.

Mais voici, par l'étroite échelle abaissée, la descente des passagers. Il y a les mines vertes de ceux qui connurent les affres du mal de mer, les faces rubicondes de ceux qui ont fumé des pipes

sur le spardeck en humant la brise du large. Il y a les pauvres bougres qui ont le sourire devant cette gueuse et qui, Barberousses à la manque, trop tard venus pour la conquête de cette terre dévirginée et encanaillée, n'imaginent pas encore la désillusion du retour.

Il y a les hiverneurs aussi, qui ont lu quelque part, en quelque guide, qu'Alger était hospitalière aux poumons endommagés et aux bronches fragiles !... Et je ris méchamment de voir s'acheminer vers Mustapha Supérieur, dans les omnibus bariolés des hôtels, ces faces émaciées, venues des Flandres, d'Ecosse et de Norwège, qui vont, dès ce soir, lier connaissance avec le coucher de soleil meurtrier, avec l'ombre qui soudain jette sournoisement un manteau de plomb sur les épaules, avec les rafales qui glacent les reins tandis que le front ruisselle. O la macabre plaisanterie que cet hivernage inventé par des hôteliers et des agences de voyage ! Comme vous fûtes bien inspirés de venir ici, poitrinaires avancés ! Elles sont si belles et si gaies, sous le ciel bleu, les tombes blanches des cimetières d'Alger.

Et puis, il y a les autres, les « voyageurs », simplement, ceux qui ont voulu voir Alger et qui épateront demain les foules avec leurs souvenirs de faux Orient ; les fâcheux que je rencontrerai demain à la Kasbah, le Bedaeker à la main, en arrêt devant l'éblouissement des maisons blanches ou bleutées ; les exploités à qui l'on refilera les

inévitables poignards de bois blanc, les tapis de la « Place Clichy », les soieries de Lyon débarquées avec eux et les bijoux kabyles travaillés à la grosse dans un entresol du Marais.

Et cette vague humaine déferle sur les quais, puis, au long des rampes dorées par le soleil de septembre, monte à l'assaut d'Alger, parmi le claquement des fouets, le grelot des chevaux, les appels des porteurs, et voici bientôt que je demeure seul devant le vaisseau de France qui ne vomit plus de ses flancs que des bagages et des ballots et qu'accostent déjà les chalands chargés de charbon.

Dans la crique de l'Amirauté, à l'ombre du « Penon », les barcasses de pêcheurs déploient leurs voiles latines et s'apprêtent à prendre le large. La baie d'Alger se moire de violet, dans le décor fééríque des monts de Kabylie, découpant dans le bleu pastellisé du soir, la dentelle de leurs cimes roses.

Silencieux et rapides, trois torpilleurs enveloppés de fumée noire doublent la passe, et, vrillant les lames, s'enfuient vers Matifou.

Une odeur de saumure, de goudron et d'alcool monte des quais surchauffés de soleil.

Comme l'heure est belle ! Comme la mer est teinte de lilas ! Comme cette ville est blanche !

Quelle ensorceleuse que cette Alger !

Combien de fois l'ai-je reniée ? Combien de fois me suis-je débattu contre son charme et n'ai-je

voulu garder en mon souvenir que l'empreinte exquise des heures aigües, vécues loin de ses murs, dans l'ombre chaude des palmiers ou parmi la fraîcheur des vallées fleuries de lauriers-roses ou d'asphodèles ?

Et ce soir, ce soir de septembre, où la ville blanche s'assoupit au clapotis des vagues, dans la symphonie rose du crépuscule, j'ai peur d'avoir blasphémé et je m'en vais d'un pas hâtif, jeter au vaisseau de France ces pages mauvaises.

Parce que je sens que je les déchirerais demain.

Alger, Septembre 1911.

ANDRÉ MONÉRY.



Les Chroniques

LITTÉRATURE

Henry Gauthier-Villars : *Les Musiciens célèbres, Bizet,* Paris, Henri Laurens, éditeur. — **Willy :** *Lélie, fumeuse d'opium.* Paris, Albin Michel.

Nous nous consolerons assez facilement de la retraite de l'Ouvreuse, si M. Henry Gauthier-Villars veut bien consentir à nous donner de temps à autre des études comme celle sur Bizet qu'il nous offre aujourd'hui.

Ce petit livre très clair, très français, se divise en trois chapitres : *La vie ; Le talent et l'esthétique ; L'œuvre.* Dans cette dernière partie, on trouvera des pages joyeuses et féroces où sont éreintés les livrets utilisés par Bizet pour son ode-symphonie : *Vasco de Gama*, et pour ses opéras : *Les Pêcheurs de perles, La Jolie Fille de Perth,* etc.

Chaque fois qu'il analyse les thèmes du musicien, M. Henry Gauthier-Villars parvient à intéresser l'ensemble de ses lecteurs, car il veut bien continuer à parler français. Mais, malgré la bonhomie et la malice dont il enveloppe ses jugements, il ne s'en montre pas moins sévère et très dur pour le compositeur de *Carmen.*

Il refuse à Bizet l'amour de l'art ; il nous le fait voir toujours prêt à se plier au goût des directeurs, des librettistes et du public. Dépourvu de convictions esthétiques, il travaillait sur commande, sans aucune répugnance. Mon Dieu ! pour ma part, je n'y vois pas grand mal. Sur l'ordre de Louis XIV, Molière a composé des chefs-d'œuvre ; et sur l'ordre indirect de ses lecteurs, Willy a bien écrit des livres délicieux ! Je n'irai certes pas blâmer Bizet de ce qu'il fut « le professionnel par excellence ».

L'éloge est mince que lui décerne M. Gauthier-Villars ; il consent tout juste à découvrir dans sa musique : « des harmonies savoureuses ! »

Malgré ce jugement, je n'en persiste pas moins à goûter *Carmen* et à trouver, avec Nietzsche, que c'est bien là le chant de la race méridionale. Prompts à l'enthousiasme, nous sommes capables de mettre toute notre âme dans la moindre romance — pourvu qu'elle soit *chantante !* Pour moi, je ne puis jamais entendre sans une jouissance très douloureuse la belle phrase musicale qui termine l'acte des contrebandiers. Cette phrase, qui se développe logiquement, avec des retours sur elle-même, des reprises, et qui se gonfle de sa propre douleur pour en mieux triompher, c'est chaque fois tout mon cœur qui se libère, mais en se déchirant.

Je devine M. Gauthier-Villars qui sourit et m'indique simplement la page 67 de son petit ouvrage, en murmurant : Littérateur, littérateur !

C'est ça, parlons littérature. Je dirai donc combien j'ai pris plaisir à la lecture de *Lélie*, *fumeuse d'opium*. A part quelques détails un peu trop « violents », mais exigés en quelque sorte par la clientèle de la maison

Albin Michel, ce roman pourrait être lu par les jeunes filles. Savez-vous que M. André du Fresnois n'a pas tort qui s'écrie : « *Nous n'avons plus Octave Feuillet. Il nous reste Willy* » ? C'est en somme toujours la même histoire touchante et sentimentale que nous conte Willy : une jeune fille audacieuse, mais très naïve au fond, après les pires imprudences, épouse le jeune homme qu'elle aimait sans le savoir ! Mais, comme dit Henri Martineau, « qu'est-ce qu'une anecdote dont l'auteur se moque visiblement autant que nous ? » (*Les Guêpes*, nº 28.) Ce qu'il faut goûter ici, ce sont les traits satiriques avec lesquels sont dessinés quelques-uns des personnages du roman.

Cependant Willy subordonne toujours la caricature aux nécessités de son récit. Ce qui fait que seuls les gens au courant des potins littéraires et des scandales de coulisses peuvent comprendre certaines malices et certaines rosseries.

Certes, du dernier roman de Willy, ce ne sont pas les mêmes pages que goûteront les clients de la maison d'édition Albin Michel et les amis de M. Henry Gauthier-Villars ! Mais qu'importe, puisque les uns et les autres y trouveront un aimable délassement.

JEAN-MARC BERNARD

LES POÈMES

Paul Fort : *Montlhéry-la-Bataille*, Paris, Figuière, 1912.

Le vaillant poète français ! Sa fortune est rare : Guy Lavaud l'adore, M. Henri Clouard ne le méprise point. « Je ne suis pas un écrivain », répète-t-il volontiers. Pourtant cet ingénu organise son œuvre :

un art spontané, mais lucide, sert toujours sa franchise d'expression.

Paul Fort donne aujourd'hui *Montlhéry-la-Bataille*, XIII[e] série des *Ballades Françaises.* Sur la tour qui commande le Parisis, Aubry d'Argenlieu, l'archerot de la reine, non sans douloir se remémore

« parce que le roi Louis — par faveur singulière — a pris soin de faire enduire de bonne glu le bout du mât qui le balance dans les airs.... Belle vengeance et fine et combien débonnaire. »

puis dans un coup de mitraille brisant la hampe, choit parmi les Bourgongnons. Mais la soie fleurdelysée l'abandonne et s'élève.

« C'est depuis ce temps-là que sur nos beaux écus, Dieu protège la France. Et je m'arrête ému, laissant de Montlhéry le combat illusoire se poursuivre couci-couci. (Voyez l'Histoire.) »

Victoire indécise en effet. — Parallèlement le poète continue *L'Aventure Eternelle.* Les chagrins de son enfance et les propos d'un braconnier mystique forment le livre II. « Il y a du bon. »

Paul Fort a célébré quelques provinces heureuses. Je ne peux me défendre d'imaginer (bien que la Basse-Normandie, voisine du Perche, ne soit point notre Poitou délicat) les poèmes où Paul Fort, ami des beaux noms, chanterait le vent de Tourouvre, les prairies de Pervenchères, les pommes de Regmalard, et les agréables filles de Putanges, dont quelques unes encore demeurent fidèles aux syllabes d'un mot délicieux.

FRANCIS ÉON.

Léon Vérane : *Terre de songe*, « Les Facettes ».

Que M. Vérane soit un déterministe convaincu, comme il appert du premier poème de son nouveau recueil, où il nous montre trois princesses captives dans la tour de leur destinée, il n'en est pas moins vrai qu'il n'est nullement rebelle à la volonté universelle et ressemble moins à Schopenhaüer qu'à Mathurin Régnier, lequel, comme chacun sait, se laissa « aller doucement à la bonne loi naturelle. » Il aime la vie, la goûte avec profondeur et magnificence et de cette passion son livre tire une rare beauté. Il note avec ferveur les moindres détails de ce qui est, tant sa joie est grande d'avoir été convié à la fête de l'existence. — Voici un clair de lune :

L'eau lunaire s'égoutte aux bleus rameaux des cèdres...
Mais fanant l'éclat frais de la lune de verre,
le brouillard....

Et c'est ce même amour de la vie qui l'incite pour se développer encore, à se donner des réjouissances intérieures, en ajoutant aux impressions que lui fournit le monde l'émotion des fastueux décors qu'il aménage en alliant de façon singulière des parcelles de réalité ; et nous voici dans les vergers incomparables de la fantaisie :

.... et les licornes blanches,
éblouissant la nuit de soudaines clartés,
de leur corne trouaient le rideau vert des branches...
Des fontaines de vin simulent des tarasques
dont le mufle crispé saigne à longs flots chantants,
et des soldats bronzés vont y tendre leurs casques
qui trempent dans les vasques des plumails éclatants.

Cette poésie savante, avec ses recherches et ses fautes voulues, n'est pas pour déplaire aux poètes, qu'enchante une vision neuve des choses et qui donneraient volontiers leur pipe et leurs bottines pour un aspect nouveau de l'Univers. TRISTAN DERÈME.

Jean-Louis Vaudoyer : *Hommage à Théophile Gautier.* Paris, « La Revue de Paris », 1911. — **Emile Henriot :** *Vignettes Romantiques et Turqueries.* Le Divan, 1912. — **Marcel Prouille :** *L'Offrande à l'Année ou les Douze Eros.* Toulon. « Les Facettes », 1912. — **Nicolas Beauduin :** *Les Princesses de mon songe.* Paris, « Les Rubriques Nouvelles », 1911. — **Joseph Mélon :** *L'Ami désabusé.* Paris, « les Cahiers de la quinzaine », 1911. — **Paul Lieutier :** *Le beau jardin.* Paris, Sansot, 1912. — **Alex Skouffo :** *Les Olympiennes.* Paris, Sansot, 1912. — **Grégoire Le Roy :** *La couronne des soirs.* Bruxelles, « Le masque », 1911. — **Antoine Villermin :** *La jeunesse du cœur.* Paris, Grasset, 1911. — **Louis-Amédée Crispy :** *Les Musarderies.* Toulouse, « Poésies », 1911. — **Francis Bœuf :** *Sur le vieux clavier.* Paris, « La Phalange », 1911. — **René d'Alsace :** *La Paresse étoilée.* Paris, « Les Marches de l'Est », 1912. — **Carlos Larronde :** *Ferveur,* 1911.

Des esprits chagrins se plaignent que nous manquons de poètes. Est-ce bien sûr ? Je ne le pense pas. Et le nombre innombrable des volumes de vers qui paraissent chaque jour ne suffit pas à soutenir le paradoxe.

Trois plaquettes très minces me retiennent d'abord, et je les isole soigneusement d'entre les livres qui encombrent ma table. Jean-Louis Vaudoyer ne s'est pas contenté de célébrer en prose le centenaire de

Théophile Gautier. Douze poèmes chantent tour à tour l'auteur d'*Emaux et Camées* et les merveilleux héros de ses romans. Ai-je besoin de dire l'enjouement, la grâce pimpante et l'émotion communicative de ces pages du plus charmant écrivain, et du meilleur peut-être, de notre génération ?

Les douze mois de l'année sont un prétexte à Marcel Prouille pour exalter l'enfant Eros en douze attitudes diverses et toujours harmonieuses :

Si tu cherches le calme et la fraîcheur du soir,
Dans le sous-bois obscur, ne va jamais t'asseoir
Parmi l'ombre complice et pleine de mollesse,
Crains qu'Eros ne te guette et d'un trait ne te blesse.

Emile Henriot, ayant joint trois sonnets nouveaux à ces *Turqueries* qui le mois dernier scandalisèrent quelques lectrices du *Divan*, nous offre une délicieuse petite plaquette romantique : texte et présentation rivalisent d'attrait.

C'est un nouvel album de *variations* que donne Nicolas Beauduin : il continue à parfaitement accorder son instrument et à improviser capricieusement et un peu au hasard sur quelques fragments de thèmes ressouvenus : quelques-unes des laisses de son *concerto* sont d'une très fluide et très pénétrante mélodie.

La gravité de l'inspiration, la volonté affirmée de ne pas s'éparpiller à tous les vents, forcent l'estime du lecteur attentif et patient qui voit démêler l'écheveau embrouillé des vers de M. Joseph Mélon. Ce poète n'est bien sûr ni de son rythme ni de sa langue. Il écrit trop souvent :

Par un jour aujourd'hui perdu de ma jeunesse
Qui ne reviendra plus, du moins que je connaisse,
Par un jour dont le feu consuma tout regret,
Cette jeunesse à moi vaguait dans la forêt.

Mais on le sent probe, sincère, appliqué à son art. il ne lui reste plus à acquérir qu'un peu plus de maitrise dans sa technique.

Les vers de M. Paul Lieutier se balancent harmonieusement, et à défaut de nouveauté nous apportent une agréable fraîcheur.

Qu'un débutant maintenant salue Chénier, proclame avec orgueil sa naissance grecque et s'essaie aux thèmes fatigués des grands classiques, rien de mieux : et ce n'est pas de cela que nous faisons grief à M. Alex Skouffo. Mais il est encore bien jeune pour briguer la succession de Jean Moréas et prononcer le nom de cet incomparable maître à propos d'essais trainants et pastichés. Le recueil se termine il est vrai par des *tablettes* d'un mérite plus certain et qui promettent sans doute. Attendons.

M. Grégoire Le Roy écrit avec plus de modeste sérénité :

> Je ne serai jamais cet artisan sublime,
> Dont le savant labeur est un travail de dieu,
> Et mon humble destin, moins familier des cimes,
> N'écrira point les lois qui régissent les cieux ;
> Mais mon âme, accoudée aux terrasses du soir,
> Contemple avec ferveur les étoiles qui prient,
> Et nul astre ne luit auquel ma rêverie
> N'ait noué le secret d'un deuil ou d'un espoir.

Et c'est le recueil de ses méditations nocturnes que le poète nous livre avec le secret d'une âme égale, tendue et recueillie.

Avec plus de cynisme, M. Antoine Villermin, et avec plus de perversité... de romance, mais de romance montmartroise, M. Louis-Amédée Crispy, exhalent tous deux leurs désirs charnels d'une qualité aussi médiocre qu'équivoque.

Le romantique de second plan qu'est M. Francis Bœuf, raconte en vers d'une bonne facture, mais combien convenus, ses impressions de voyage, ses souvenirs de jeunesse, des légendes et des impressions bien menues. Le tout un peu pêle-mêle, comme au bazar.

Le volume de M. René d'Alsace aussi date terriblement. C'est dommage car nous y trouvons, ainsi que dans les proses poétiques de M. Carlos Larronde, beaucoup de sensibilité et de mesure.

H. M.

PARMI LES REVUES

LES BANDEAUX D'OR

Fondée en 1907 par MM. Paul Castiaux, Ed. Charpentier, Pierre-J. Jouve et Théo Varlet, cette publication, pendant deux ans, affecta la forme d'une anthologie trimestrielle. En 1909, comme en 1910, elle ne parut qu'une seule fois dans l'année. Mais à partir de novembre 1911, elle se transforma en revue mensuelle. Elle ne conserve désormais son allure d'anthologie que pour sa partie poétique. De nombreuses chroniques en font un périodique intéressant, aux directions très nettes.

Elle a publié jusqu'ici, en tête de chacun de ses numéros, des vers de ceux qu'elle considère comme ses maîtres : Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Albert Mockel et Paul Fort. D'autre part, l'accueil plus que sympathique qu'elle a toujours fait aux membres de l'ancienne « Abbaye » : René Arcos, Georges Duhamel, Alexandre Mercereau, Jules Romains, Charles Vildrac et Georges Périn, nous est un témoignage des plus précieux de ses doctrines esthétiques. Les quelques rares poètes dont elle a bien voulu accepter les pages : Edgar Malfère. Marinetti, Canudo, etc., nous prouvent également que les *Bandeaux d'Or* chérissent par dessus tout l'originalité et la nouveauté. Un peu d'obscurité même et de bizarrerie n'est pas pour leur déplaire et le vers-libre naturellement leur paraît « la plus noble conquête de l'homme »

Parmi les rédacteurs habituels, je signalerai les curieux poètes

J. Libère et M. Dewailly. Léon Deubel aussi a publié dans cette revue quelques-uns de ses somptueux sonnets. Et Roger Allard, elliptique, savoureux et charnel, y donna des fragments de son *Bocage amoureux*. La poésie de cet écrivain a quelque chose de mystérieux à la fois et de sensuel qui m'attire. Quand je relis les rares vers que je connais de lui, malgré moi s'unissent dans mon esprit les noms de Mallarmé et Rubens.

Quant à M. P.-J. Jouve, il me réjouit toujours. Après avoir imité, très mal, Mallarmé et René Ghil, ne voyant pas le succès répondre à son attente, il émit la prétention de devenir classique. Il fit alors du mauvais Signoret et de l'exécrable Moréas. Des nigauds en profitèrent pour blâmer, dans cette œuvre inexistante (*Les Muses romaines et florentines*), les doctrines classiques pitoyablement déformées. Dégoûté, M. P.-J. Jouve s'est mis aujourd'hui à la remorque de Jules Romains. On dirait d'un clown chargé par ses cabrioles maladroites de faire valoir la précision élégante des gymnastes qui l'ont précédé.

Le directeur des *Bandeaux d'Or*, M. Paul Castiaux, use, lui, d'une forme poétique tout à fait personnelle : un vers-libre blanc dont le rythme satisfait presque constamment l'oreille. Il s'affirme comme un peintre excellent de nos paysages méditerranéens. Il sait bien évoquer les accablantes après-midi de chez nous, blanches de soleil et que taraude infatigablement le cri des cigales.

Mais je me sens un goût tout particulier pour les poésies de Théo Varlet. Certes, ses œuvres, pas plus d'ailleurs que celles de MM. Castiaux et Allard, ne s'approchent beaucoup de ce que je considère comme la beauté. Mais jamais elles ne m'ennuient ; et j'ai ce défaut (est-ce bien un défaut?) de préférer un génie curieux et spontané qui me distrait, voire par ses fautes de goût, à quelque écrivain correct mais sans vigueur. Je reprocherais bien à M. Varlet un peu trop de métaphysique, mais il sait mêler à ses spéculations les plus subtiles, tant d'ironie et de bon sens que je ne puis le lire sans intérêt et sans plaisir. Cette malice si lucide remet parfaitement à sa place un lyrisme parfois exagéré. Et puis, je connais de M. Varlet plusieurs sonnets sur la Sicile, qui ne cesseront de longtemps, j'en suis certain, de me charmer.

Par ces quelques lignes, je crois avoir suffisamment démontré que les *Bandeaux d'Or*, s'ils nous irritent parfois, ne peuvent manquer cependant de retenir notre curiosité.

JEAN-MARC BERNARD

REVUE DES REVUES

Il y a certains noms que nous ne devons pas seulement vénérer en silence, mais encore acclamer toutes les fois qu'une bouche les profère devant nous. Oubliant alors les divergences possibles d'esthétique ou d'idées, nous rendrons un hommage ému à toute une vie passée dans le culte des lettres. Nous sommes ainsi aujourd'hui de cœur avec M. JEAN THOGORMA quand dans **la Coopération des Idées** (16 janvier), il célèbre *Elémir Bourges*, et avec MM. VICTOR-EMILE MICHELET et HENRY DÉRIEUX qui, le premier dans **les Loups** (janvier), et le second au **Mercure de France** (16 janvier), disent la louange de LÉON DIERX. En plus de l'étude solide et belle de M. Dérieux, nous avons lu dans le même numéro du *Mercure* des poèmes élégiaques de MAURICE DE NOISAY, et une intéressante étude du DOCTEUR GUÈDE sur *Casanova et son évasion des Plombs.*

La Revue critique des Idées et des Livres agrandit son format et devient une publication très élégante. Tous ceux qui comme nous placent cette publication au rang des quatre ou cinq meilleures s'en réjouiront. Au numéro du 10 janvier HENRI CLOUARD cite avec cette finesse aisée qui est sa force *le témoignage de Sainte-Beuve*, et JEAN-MARC BERNARD, le 25 janvier, donne des pages solides sur *Saint-Amant.*

Les Feuillets (janvier) renferment d'esquises sensations d'Espagne par JEAN-LOUIS VAUDOYER.

Nous présenterons maintenant à nos lecteurs deux nouvelles revues : **Les cahiers de l'Amitié de France** dont le premier numéro contient le chant sixième des *Géorgiques chrétiennes* de notre cher FRANCIS JAMMES et le premier chapitre d'un roman de ROBERT VALLERY-RADOT ; **Le Parvis** que notre collaborateur JACQUES NOIR rédige seul avec sa franche et belle vaillance, et sa sincère et sympathique ambition d'art.

ACHEM.

NOTES

Nous avons dû interrompre la publication des *Itinéraires de Stendhal.* Mais, le 15 avril, ces itinéraires, accompagnés d'un résumé chronologique de la vie de Stendhal, paraîtront en un luxueux volume tiré seulement à un petit nombre d'exemplaires.

***

La nécessité d'une nouvelle enquête ne se faisait peut-être pas impérieusement sentir. Du moins, une étude sérieuse de la critique contemporaine ne serait point sans intérêt. Le piquant est de voir précisément *La Renaissance contemporaine*, à grand renfort de réclame, feindre de l'entreprendre.

La meilleure introduction à cette consultation intéressée est une anecdote que *La Renaissance contemporaine* ne reproduira point volontiers.

M. Robert Veyssié, directeur de *La Renaissance contemporaine*, publia récemment un volume de vers : *Les Tressaillements, poésie de la chair et de l'esprit.*

Le Divan parla de ces poèmes en novembre 1911. Aussitôt pour prouver sa façon personnelle de comprendre la critique, M. Veyssié qui ne tolère que les louanges, a fait immédiatement supprimer le service de sa revue non seulement au directeur du *Divan*, mais encore à un poète charmant soupçonné sans doute de complicité.

N'est-ce pas édifiant, et tout en faveur d'une renaissance de la critique ?

***

Petite note accompagnant l'envoi aux bibliothèques normandes du récent ouvrage de Mlle Antonine Coullet :

« En vente à Paris, au *Mercure de France*, 26, rue de « Condé, « L'Envolée », poèmes d'Antonine Coullet, qui y « célèbre son Jardin de Caen.

« Mlle A. Coullet est née en 1892. A dix ans et demi, ses « Poésies d'une Enfant » paraissent chez Lemerre en 1902 « (vol. épuisé) avec une préface de F. Coppée, qui la compare à Mozart enfant. Elle avait douze ans quand F. Bru-« netière reçoit 231 vers d'elle dans la *Revue des Deux-« Mondes* du 15 juillet 1904, qui lui valent l'admiration de « la France et de l'étranger. »

Suit une liste de revues à consulter. — Le responsable ? Certains soupçonnent le papa Coullet. D'autres prétendent reconnaître la « main » de M. Maurice Souriau, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Caen.

Le Gérant : G. Clouzot

NIORT, IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.

Poème

Dans l'ombre, dans la mort flotte ton soleil blême
Pareil à ce soleil qui meurt dans la forêt.
O fantôme écroulé sur ta honte et toi-même,
Et bien donc, tu n'es pas ! va t'en, car je te hais.

Détruire ! Oh ! te détruire en moi, fable divine !
Mais n'es-tu pas détruite, et n'est-ce un rêve enfin ?
J'ai voulu croire en toi ; j'ai voulu ; ce fut vain.
Tu n'es qu'un rêve errant que mon âme devine.

Je suis seul ; et ce soir je regrette le jour.
La lampe éclaire mal la chambre de sa flamme ;
Mais j'allume en rêvant les lampes de l'amour.
O lampes, dans la nuit qui brillez sur mon âme.

Je ne te craindrai pas, courbé par cet effroi,
Mon dieu, puisque tu fus ma blessure et mes baumes.
Lorsque tous mes amours s'envolent loin de moi,
Je n'aurai rien voulu qu'aimer, fût-ce un fantôme.

Qu'un amour des lointains s'en vienne dans ma vie !
Qu'il la remplisse toute et que je sois comblé !
Et s'il n'est pas de dieu pour l'âme inassouvie, —
Donnez-moi le bonheur que j'aurai désiré.

Tu sais que j'ai cherché ardemment dans tes nues.
D'avoir baisé ton nom sur mes lèvres tremblant,
Je reste plein le cœur de douceurs inconnues,
Avec ce souvenir étrange... un rêve blanc.

J'élève mes deux mains vers ta foudre et ta haine,
Je les avais voulus pour briser tous mes jours.
J'avais été trop seul.... j'avais eu trop de peine.
Tu ne m'as rien donné qu'un désir : ton amour.

Ton amour ! Mon amour. C'est moi : je suis l'apôtre
D'un dieu qui n'est pas dieu, que je crée en vivant.
Ton amour ! Mon amour. Il n'en fut jamais d'autre.
Dieu n'est que ma pensée en lutte avec le vent.

Claude Odilé

10 février 1911.

Château d'O

I

Le silence ennemi d'un paysage d'eau,
L'ennui d'un ciel désert comme ce nom : Mortrée,
Du bassin misérable à la douve éventrée,
Investissent le parc et les murailles d'O.

Après ces arbres noirs et serrés en rideau,
J'imagine sans doute une heureuse contrée ;
Mais toute joie ici succombe avant l'entrée,
Tout mouvement de vague expire au batardeau.

Sur les fossés, pourris d'une âcre odeur de vase,
Chaque fenêtre ainsi qu'un creux d'ombre s'évase,
Et ma pensée enfin s'y désespérerait,

Si le beau rythme en moi d'une chère musique,
Contre la pierre morte et contre le marais,
N'affirmait la vertu de mon bonheur physique.

II

Force de mon désir, harmonieux tourment
Où ma mémoire claire épouse un clair présage !
— L'heure dont peu à peu s'affirme le visage
Menace l'ombre folle et le château dément.

La lumière envahit le soir en l'animant ;
Et puisque j'y conduis ma route sûre et sage,
Déjà le porche s'ouvre et me laisse passage,
Comme une chair heureuse accueillerait l'amant.

Pour une évasion glorieuse, arquant l'aile,
Deux cygnes vont mener leur effort parallèle ;
L'eau morne du bassin se réveille, et son flot

Soulève, dans l'éclat doré d'un crépuscule
Moins riche que ma joie immense et sans trouble, ô
Vers le ciel où l'attend la lune majuscule.

FRANCIS ÉON

Les Deux Saisons

Précoce, soudain et orgueilleux, l'automne montre déjà, dans les bois étonnés, les diverses splendeurs de son or. Ce début de septembre, pour les yeux, ressemble à un début d'octobre. Tous les arbres au feuillage fragile sont pâlissants et nuancés. Les mille petites feuilles oblongues de l'acacia jaunissent : elles tombent, courent au moindre vent. Les ramures du bouleau ont sur le ciel des délicatesses de fougères ou de toiles d'araignées ; quant aux peupliers, ce sont de blondes et immobiles flammes, et ils doivent renoncer à remplir dans nos climats l'office de noblesse des noirs cyprès.

Enviant ses frères de Paris qui, depuis des semaines sont passés au henné, le marronnier des campagnes prend l'air vénitien. Le tilleul sournoisement s'étiole. Seuls le chêne et le platane gardent l'un, son bronze solide, l'autre sa riche et fibreuse soie.

Mais cette année, l'automne vient avant son heure, et la chaleur d'Août dure dans Septembre.

Pour peu que cette double saison persiste, nous verrons l'été sans verdure et l'automne sans brouillards. Enfin, dans ses rougeoyantes cassolettes, Vertumne ne brûlera pas pour nous ses innombrables et singuliers parfums.

Il semblait que les odeurs de l'automne dussent être inséparables de ses couleurs, de sa tiède et languissante humidité. Ces odeurs venaient à la fois de feuilles mûres et des fruits mûrissants. Montant des eaux fatiguées par le travail de l'été, les vapeurs subtiles enveloppaient les forêts bigarrées, les jardins où la poire majestueuse acceptait le faible encens de la dernière rose. Les amours tristes et rapides qui accompagnent les déclins se consumaient avec une farouche mélancolie, comme les feux d'herbes dans les champs. Et, lorsque commençait ce mois-ci, songeant à la venue prochaine de la chère saison, l'on disait avec Mme de Sévigné : « Je me représente cette automne-là délicieuse, et puis j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait suer les grosses gouttes. »

Ces grosses gouttes, nous les suons, cette année, alors que l'automne, qui devrait à peine se laisser deviner, est presque déjà là, un peu ridicule sous son attirail de rousses fourrures, tout chargé de colliers, et traînant lourdement, dans la chaleur torride, ses éclatants manteaux.

Nous sommes furieux de le voir arriver, et nous ne lui avons aucune reconnaissance pour les

belles couleurs qu'il déploie. Souverain qui meurt de ses richesses hâtives, que vient-il faire dans le royaume tapageur du bien portant été ?

A Versailles, l'autre jour, nous assistâmes à la rencontre allégorique des deux Saisons.

Comme faites avec les laines d'une tapisserie usée, les frondaisons étaient jaunes ici, vertes là, à la fois fraîches et desséchées. Des feuilles couleur de cuir roulaient sur le sable, mais parmi des pétales de fleurs égarées. C'était au moment où le crépuscule est plus près du jour que de la nuit, et bien que le soleil fût déjà caché, tout le sous-bois était rempli d'une poussière d'or. Sans que nul bruit nous eût averti de leur venue, nous aperçumes soudain, au milieu d'un parterre où des vases brillaient, l'Automne et l'Eté, debout près de leurs attributs ; l'Eté, vigoureux et nu, riait ardemment. Sa bouche était lumineuse, ses cheveux paraissaient flamber. Il ressemblait beaucoup à Apollon, mais, au lieu de la lyre, il tenait la gerbe et la faucille. A ses pieds, de musculeuses nymphes déposaient des poissons sur des roseaux, et apportaient des pêches et des abricots, des prunes d'ambre.

De grandes peaux de léopard habillaient l'Automne. Sa chair avait la couleur du vermeil usé, et ses yeux étaient deux saphirs étoilés. Dans la main il tenait des grappes sur lesquelles une caille était endormie. Les nymphes

de la chasse et celles du verger répandaient à ses pieds leurs richesses.

Ces deux seigneurs fabuleux se saluèrent courtoisement. Ils semblaient à peine surpris de se trouver ensemble. Après s'être donné la main en signe d'alliance, ils commencèrent d'avancer côte à côte, tandis que les belles servantes, sur leurs pas, confondaient la double richesse : l'or des prunes et la pourpre des pommes, les poissons ruisselants et les lièvres gris. Puis elles tressèrent pour l'Eté et l'Automne unis, deux couronnes semblables, où le blé de Cérès mêlait aux grappes de Bacchus son trésor hérissé.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

Eté 1911.

Impressions

I

La lune au bord du blanc trottoir
Fixe et casse des ombres bleues.
Ah ! s'en aller... on voudrait croire
Aux au-delà mystérieux.

La rue immensément s'allonge,
Ce soir, peut-être, on partirait.
Sans le deuil des anciens mensonges,
Sans tourner la tête, on irait.

La ville est là, béante et noire,
Oh ! les horizons prestigieux !
La lune au bord du blanc trottoir
Fixe et casse des ombres bleues.

II

Prostrée entre les volets clos
Et les toits qui luisent, l'impasse,
Dans la fange de son ruisseau,
Dort — de quelle luxure, lasse ?

Un marronnier, derrière un mur,
Sans conviction se balance.
Au fond d'un soupirail obscur,
Un rat grignote le silence.

Plus rien n'arrivera jamais.
Quel jour ? quelle heure ? quoi, la vie ?
Oh ! cette impasse qui dormait,
Dans sa fange immonde accroupie !

III

Cette rue qui tourne on ne sait vers quoi,
Je ne veux pas la prendre.
Cette eau glacée qui s'égoutte d'un toit,
Je ne veux pas l'entendre.

Je ne prendrai pas cette rue, et l'eau,
Qui tombe goutte à goutte,
Ne va pas prétendre, ô mon cœur, qu'il faut
Que mon âme l'écoute.

Cette rue qui tourne on ne sait vers quoi,
Comme j'en ai envie,
Et de cette eau qui distille sur moi
Sa froide nostalgie !

MARCEL PROUILLE

Poèmes

I

A Sébastien Charles Leconte.

L'Histoire m'avait dit qu'il visita le monde ;
Ses livres criaient clair la Détresse et l'Orgueil ;
Les amis que j'avais qui franchissaient son seuil
Racontaient sa bonté, sa sciencc profonde.

Alors moi qui souffrais du ciel bleu, de la nuit,
Moi dont le cœur crevait de misère et d'envie,
Moi qui croyais la mort du seul néant suivie,
Obscur et confiant je suis allé vers lui.

Je pensais : Puisqu'il est l'antique Certitude,
Puisqu'il est l'Avenir mystérieux et lent,
Pour apaiser le mal qui fait mon front brûlant,
Il saura la parole utile, douce ou rude.

Mais je ne croyais pas à tant, tant de bonté,
Car ma haine était laide et ma pauvreté grande ;
Sa main puissante prit ma main comme une offrande ;
Mon ami ! me dit-il avec sincérité,

Et j'ai pleuré de joie..... hélas ! et de fierté.

II. — Catéchisme

Homme, ne baisse pas la tête pour penser,
Tu ne verrais que l'ombre et l'ombre est dangereuse ;
Le mensonge impudent et la ruse peureuse
T'y marqueraient d'un sceau qui ne peut s'effacer.

Ton esprit attentif aux ténèbres qu'il tente
Ne comprendrait plus rien que seul et dans la nuit ;
L'âme, même sincère, est une âme impuissante
Quand elle fuit les dieux, la lumière et le bruit.

Ton front lourd sous son poids plus lourd par l'habitude
Courberait sans espoir ton squelette tremblant,
Et tu ne saurais plus au ciel étincelant
Lever ton regard froid et plein de solitude.

Ne lis pas le seul livre où ta lèvre épela ;
Sois le même chercheur, dans l'Histoire qui passe,
Pour les dieux qu'on chérit et pour ceux qu'on brûla ;
Nul n'a le droit de voir et de croire à ta place.

Ta science incomplète et ne discutant pas
Sombrerait dans l'orgueil aveugle et l'égoïsme,
Tu vivrais sottement, prenant pour héroïsme
Le choc indifférent et sûr de tes faux pas.

Mais lève hardiment ta tête curieuse,
Pense, les yeux au ciel, la vie à tes côtés ;
Puise à tous les foyers ; inonde de clartés
Les épines qui font la route douloureuse.

Et si ton égoïsme, un soir, las de souffrir,
Fait monter à ton front la colère ou la haine,
Ne te révolte pas. Pour endormir ta peine,
Regarde à l'horizon l'astre qui va mourir.

Car tout s'apaise et meurt. Ne prends pas pour vaillance
L'élan fou, spontané, qui n'a jamais raison ;
Chevalier de l'Effort, n'inscris sur ton blason
Que ces mots : Vérité, Loyauté, Patience.

JACQUES NOIR.

Le Jardin des Métaphysiques

Il faut avoir quinze ans et toute la candeur qu'entretiennent les Humanités au cœur des lycéens pour espérer trouver la clef d'aucun problème au jardin des métaphysiques. Encore n'est-il pas bien sûr que les adolescents d'aujourd'hui, loin d'éprouver quoi que ce soit de cet appétit du mystère qui nous faisait jadis, au sortir de la rhétorique, aborder avec un recueillement ému l'étude des systèmes de philosophie, ne portent en eux déjà le mépris des spéculations et des jeux de la pensée pure.

Un discrédit croissant accable, hélas, la métaphysique. Suspecte depuis toujours aux théologiens orthodoxes, elle offre aux savants cent prétextes à de faciles plaisanteries. Si bien que dénaturée et tronquée dans les milieux enseignants où règne en maîtresse la foi religieuse, elle se voit d'autre part éliminée peu à peu des programmes universitaires aux dépens de la Morale, de la Logique et de la Psychologie.

Il n'est pas jusqu'aux philosophes eux-mêmes

ou du moins jusqu'aux transfuges de la philosophie qui ne dénigrent eux aussi leur ancienne maîtresse. L'un d'eux, Pierre Janet, dans un livre consacré à la psychasthénie, se demande, en voyant à quel point les malades affligés de phobies et d'obsessions qu'il étudie présentent d'affinités et d'aptitudes pour la métaphysique, si celle-ci est bien autre chose qu'un rêve morbide dénué de portée et de fondement. D'autre part un biologiste éminent, Le Dantec, s'amuse lui aussi à traiter les postulats et les entités des métaphysiciens comme les fantoches d'un jeu de massacre et se refuse à prendre au sérieux la moindre affirmation dépassant les données de nos sens.

Peut-être, à son point de vue de savant, M. Le Dantec est-il fondé dans son mépris des spéculations philosophiques. Hors un petit nombre de relations entre les objets de nos perceptions immédiates, tout n'est qu'imagination et peut-être phraséologie vaine, y compris la philosophie de M. Le Dantec. Car celui-ci comme tous les adversaires de ~~la~~ métaphysique n'en bâtit pas moins son système qui diffère de la plupart des autres par ce fait que, dépourvu comme eux de valeur objective, il manque en plus des qualités esthétiques qui, selon nous, font de la métaphysique le plus pur et le plus passionnant des arts.

Qui ne ferait bon marché de la métaphysique envisagée comme science ? Le fait même que les systèmes sont en aussi grand nombre que les

philosophes n'atteste-t-il pas, qu'au rebours de la science, la métaphysique est essentiellement subjective. Peut-être les systèmes de philosophie, en tant que documents psychologiques, pourraient-ils offrir à la science un intérêt très appréciable, mais considérés en eux-mêmes, ils méritent bien plus justement d'être rangés parmi les manifestations les plus hautes et les plus pathétiques de la poésie. Comment en effet, si l'on tient compte de la part d'émotion que recèlent les plus sèches et les plus abstraites des métaphysiques, refuser à l'œuvre d'un Spinoza les dons d'émotion lyrique qu'on chercherait en vain chez trop de versificateurs. Faut-il qu'on limite la poésie à n'exprimer que l'effervescence érotico-sentimentale de la jeunesse et les attendrissements rétrospectifs de l'âge mûr. Qui donc oserait mépriser cette ivresse des premières méditations philosophiques qui magnifie les soirs de l'adolescence alors que, libéré des rudiments indigestes, l'esprit s'élance à la découverte des mondes.

Qui saurait évoquer vos intimes splendeurs, jours décolorés de l'hiver ou soirs lourds de parfums de l'été, passés à parcourir, dans la paix des bibliothèques, ces mondes créés moins par la raison que par l'imagination et la sensibilité frémissante des princes du Rêve qui surent imprimer à l'Univers la forme même de leur pensée. La vie laide ou quelconque endort au lointain ses rumeurs, les brèves joies de la chair ont

perdu leur attrait de nouveauté et seules apparaissent capables de nous élever au-dessus des platitudes du réel, les créations de l'art que nous offrent les musées, les concerts et les bibliothèques. . . . .

Et voici que se déroulent avec leurs perspectives infinies, leurs fleurs, leurs abîmes, leurs cieux d'apothéose, les jardins des métaphysiques.....

D'aucuns peuvent estimer bien mince le profit tiré de ce voyage idéal ; ceux qui conservent en eux le souvenir de ses enchantements imaginaires, gardent l'indéracinable conviction qu'à négliger les merveilles qui se déroulent par-delà les frontières du monde positif, l'homme risque de perdre la plus puissante et la plus radieuse de ses raisons de vivre.

On insiste beaucoup, à l'heure présente, sur le rôle capital joué dans l'éducation de la jeunesse par les humanités. Il n'est pourtant pas bien certain qu'on ne puisse par l'intermédiaire des classiques de France et d'Italie s'assimiler l'essentiel de la culture gréco-latine.

Il n'est pas douteux en revanche que, ni la morale des manuels laïques, ni la psycho-physiologie, ne sauraient ressusciter l'enthousiasme qu'éveillaient au cœur des générations passées les visions du Jardin des métaphysiques. A qui fait défaut cette culture philosophique comme à celui

qui ne connaîtrait rien de l'art grec ou de la musique de Beethoven, il manquera toujours quelque chose de cette noblesse d'âme que confère tout voyage aux cimes de la Pensée humaine.

Pour démontrer la vanité de la philosophie, disait un vieil adage, il faut encore philosopher. N'arriverait-elle qu'à démontrer la faillite, non point de la science mais des plates envolées de certains métaphysiciens d'occasion, que le rôle de cette philosophie critique ne nous semblerait point négligeable.

Au moins rendrait-elle sa part à l'Inconnaissable et pénétrerait-elle les physiciens et les biologistes de cette idée « qu'il y aura toujours plus de choses dans le ciel et sur la terre que dans tous les rêves de leurs étroites philosophies ».

JEAN MARIEL.



Les Chroniques

LES ROMANS

André Lafon : *L'élève Gilles.* Paris, Perrin, 1912. — **Emile Henriot** : *L'Instant et le Souvenir.* Paris, Calmann-Lévy. — **Charles Derennes** : *Le Béguin des Muses.* Paris, « La Vie Parisienne ». — **Léo Gaubert** : *Héloïse Bion.* Paris, Grasset, 1911. — **Hilaire Gaignard** : *Profils féminins.* Niort, Clouzot, 1912. — **E. Gaillard** : *Portraits.* Paris, Sansot, 1912. **Comtesse de Massacré** : *La Métairie de Las Ramadas.* Paris, « Le Temps présent », 1911.

Rien n'est intéressant comme le premier roman d'un auteur que l'on aime. Et voici que je viens d'éprouver deux fois ce plaisir : Emile Henriot et André Lafon ont revêtu du reflet de leur sensibilité de jeunes et frémissants héros. S'il est en effet un peu permis de penser qu'un jeune écrivain à ses débuts se raconte toujours peu ou prou sous les traits de son personnage principal, je n'ai pas été surpris de faire la connaissance de Jean Gilles et de Georges Varieux : je les imaginais bien ainsi d'après les œuvres précédentes de Lafon et de Henriot.

Je goûte trop l'esprit primesautier, la verve, et

l'émotion vive qui se voile aisément d'ironie, d'Emile Henriot pour ne m'être pas plu aux confidences de ce tendre jeune homme qui dans son livre aime tour à tour Marie-Rose, Madame de Jussieu et la pliante Clélia.

Emile Henriot a toujours manifesté sa sympathie pour le roman d'analyse, et non seulement pour ces chefs d'œuvre trop cités qui vont de la *princesse de Clèves* à *Dominique*, mais il a donné lui-même une belle édition d'un fragment de Duclos. Il y a montré dans une préface alerte que le XVIIIe siècle lui était familier. Aussi comprenons-nous mieux la sensibilité complexe et la nonchalante réserve de ce Georges Varieux que si nous l'avions seulement imaginé de la lignée de Charles Baudelaire ou de Maurice Barrès.

Tout ce roman où, pour un héros plus apte à sentir qu'à vivre, le souvenir semble toujours gâter l'instant présent, est en partie une illustration de cette impuissance d'aimer qu'analysa Jean de Tinan, et en partie l'aventure de l'apprentissage sentimental d'un jeune homme de nos jours trop nerveux et trop oisif. L'agrément du récit, la vérité des détails, l'atmosphère poétique de tout le livre augmentent encore un intérêt psychologique sur lequel j'attire spécialement l'attention, bien que les qualités romanesques, spécialement dans la deuxième partie, ne le cèdent en rien aux autres mérites de ce livre charmant.

Et c'est précisément encore sur la vérité minutieuse de caractère de l'élève Gilles que je veux insister maintenant. Le roman d'André Lafon ne nous retrace que les dix premières années environ d'un enfant précocement méditatif et d'une inquiète sensibilité. Sans doute

nous dira-t-il un autre jour la formation de son adolescence et ce que lui réserve l'âge mûr, mais aujourd'hui ce ne sont que ses premières impressions au seuil de l'existence, qui nous sont contées avec une émotion voilée et une tendresse exquise.

Tous ces souvenirs provinciaux si proches et déjà si lointains, ces images d'un grand jardin plein de fleurs et de rêves, ces visions fugitives de visages aujourd'hui disparus, ce rappel de l'éveil d'une âme et de ses sentiments tremblants quand elle devine instinctivement l'amitié, l'amour ou que dans l'ombre des églises, elle sent la présence de Dieu, — voilà ce dont nous voyons Jean Gilles tour à tour agité.

Maintenant pour dire combien peut plaire ce livre lentement recueilli qui se déroule avec une sûre et grise harmonie, il suffit d'évoquer les *poèmes provinciaux* et les vers de *la Maison pauvre* qui précisément chantaient déjà une vie toute pareille dans un cadre identique. Le livre d'analyse ne le cède en rien pour moi aux précédents livres lyriques qui nous firent connaître un très délicat et très pur poète.

***

Est-ce que l'amitié pourrait nous empêcher de relever dans le dernier roman de Charles Derennes des phrases aussi significatives que celles-ci : « mais, voyez-vous, en littérature, il y a les artistes qui travaillent peût-être inutilement pour une gloire tardive ou posthume, et les écrivains qui, plus modestes, ne demandent au ciel ou n'attendent d'eux-mêmes qu'un succès immédiat et presque assuré ? » Et pourquoi ne lui reprocherions-nous pas cet excès de modestie qui le porte à s'enrôler parmi les

courtisans du succès immédiat tandis que nous lui savons tout le talent nécessaire pour atteindre à une gloire plus durable ?

Car le talent de Charles Derennes n'est pas en jeu, et le poète de *la Tempête* et de *Perséphone*, l'écrivain de l'*Amour fessé* peut prétendre à autre chose qu'à être le chroniqueur, même spirituel, de ragots mi-mondains et mi-cabotins.

Non point non plus que *le béguin des Muses* soit un livre sans mérite ; mais c'est un livre dont le mérite est inférieur à celui de l'auteur, et c'est pourquoi je proteste bénévolement. Ce devoir d'amitié accompli, rien ne m'empêche plus de sourire à l'avatar de Georges Cerdille, d'envier les bonnes grâces de cette délicieuse Nono, et d'admirer l'honnête naïveté de Torterel. Et je reconnais que la satire d'un certain monde littéraire est aussi méritée que réussie.

J'ai passé avec ce livre une soirée amusante, mais j'escomptais plus qu'une soirée et mieux qu'un simple amusement.



Héloïse Bion que signe Léo Gaubert est une étrange histoire des mœurs mystiques que l'on rencontre encore dans le marais vendéen. Le sujet est neuf et vrai, et bien que rare n'est point exceptionnel dans le cadre choisi. Héloïse est une voyante hystérique dont les crises se manifestent sous l'empire des suggestions inconscientes de la Sagette, sa mère, et dont les désordres nerveux alimentent un cas curieux de folie collective. Tout ce roman palpite d'une vie étrange et qui, à mesure que se déroule le récit, vous étreint davantage d'une pitié angoissée et d'un intérêt

pantelant. Car l'auteur ne pose pas pour le savant et l'analyste, mais il révèle des dons très sûrs de conteur et des images de poète. Un peu de flou dans la conduite du récit et quelques menus épisodes inutiles trahissent le premier essai d'un écrivain, mais essai qui fait mieux que promettre et qui déjà est un livre auquel il convient de s'arrêter.

***

J'ai lu encore trois recueils de nouvelles : des paysanneries de convention, soignées et fades, où s'appliqua visiblement la Comtesse de Massacré ; des historiettes volontiers brutales et cruelles, même quand elles se vêtent d'ironie, et dont M. E. Gaillard a raconté les scènes villageoises qu'il a surprises ou imaginées ; les *Profils féminins* de M. Hilaire Gaignard, aventures rapides qui ont pour cadre la caserne comme le boulevard, mais qui surtout reflètent la vie errante, la hantise de la grand'route, et un goût véhément pour tout ce que comporte de mystère l'existence des gens que nous frôlons en voyage, et dont l'ensemble forme le livre alerte d'un bon disciple de Maupassant.

Henri Martineau

LITTÉRATURE

Pierre de Bouchaud : *Les poésies de Michel-Ange Buonarroti et de Vittoria Colonna*. Paris, Bernard Grasset, 1912.

M. Pierre de Bouchaud publie un essai sur la lyrique italienne du XVIe siècle. La science de l'historien, sans dessécher la sensibilité du poète, nous dirige à travers l'œuvre littéraire, que beaucoup ignorent, de

Michel-Ange Buonarroti. Michel-Ange illustre l'amour selon la doctrine de Platon. Si cette haute passion consent à « utiliser une affection particulière », c'est pour « vivifier l'âme, l'exalter, et l'aidant à dégager l'idée générale de l'objet sensible, diriger son essor vers la beauté absolue ».

On imagine la pureté d'un tel lyrisme, peut-être lointain. Mais ceux-là même qui ne tenteront pas, pour leur propre compte, cet admirable effort : « Séparer la cause de l'amour de celle des sens », aimeront les dignes leçons que leur propose M. Pierre de Bouchaud, et l'exemple vivant de l'union spirituelle réalisée par ses héros : Michel-Ange et la poètesse Vittoria Colonna.

FRANCIS ÉON.

Albert de Bersaucourt : *Charles Guérin*. Paris, « Le Temps présent », 1912. — *Louis Mercier*. Paris, Jouve, 1912.

A chacun de ces deux poètes, Charles Guérin et Louis Mercier, Albert de Bersaucourt consacre aujourd'hui un volume. Louons cet infatigable et intelligent commentateur ! Louis Mercier est peut-être trop ignoré ; ouvrier probe et patient, il a dévoilé dans ses vers un juste souci de la réalité et un goût marqué pour l'expression des sentiments profonds de l'âme. On pourrait caractériser de la même façon l'œuvre de Charles Guérin. Aussi n'est-ce point sans doute le hasard seul qui fit dans le temps entreprendre ces deux études à M. de Bersaucourt. Mais tout de même, et malgré les mérites très réels de M. Louis Mercier, il serait osé de le comparer à Charles Guérin. Car

celui-ci fut dans la pleine acception du mot un grand poète, et les trois livres qu'il nous a laissés continuent sans faiblesse et Chénier et Lamartine.

Avec piété, M. de Bersaucourt a feuilleté ces pages lourdes de pensée et d'amour, et avec beaucoup de sagacité il y a lu la vie tourmentée du poète. Son analyse est un hommage très délicat auquel tous les amis de Charles Guérin tiendront à s'associer en y ajoutant après celui qui le préfaça, Francis Jammes, un souvenir ému et leur confiante attestation.

H. M.

Charles-Louis-Philippe : *Lettres de jeunesse*. Paris, « Nouvelle Revue Française », 1911.

Ce livre est d'un grand intérêt. On y voit toutes les phases minutieusement décrites de la genèse d'un bel écrivain : le papillon se dépouille devant nous, peu à peu, de sa chrysalide. Et quel livre rivaliserait avec celui où une âme se dévoile nue !

On surprend aussi dans ces pages d'une sincérité criante, la déformation que subissent les objets et les hommes devant les yeux de cet être singulier qui ne veut être qu'un littérateur professionnel. Les œuvres des contemporains, les grands faits de la vie sociale, les petits événements personnels même, ne sont considérés qu'à travers quelque théorie préconçue, et c'est l'explication comme l'excuse de leur ordinaire injustice.

C'est un document de psychologie remarquable et dont le *sujet* rend encore la lecture plus passionnante.

F. S.

Jean de Bosschère : *Dolorine et les Ombres*. Paris, « l'Occident », 1911.

M. Jean de Bosschère a le goût des belles éditions. Après avoir exprimé sa pensée subtile et capricieuse par la plume et le pinceau, il demanda à l'imprimerie de ne pas trahir son rêve, et son livre avant tout est celui d'un amant de la beauté. Mais cette beauté nous semble étrange et nous déroute, nous qui n'avons pas vécu les temps héroïques du symbolisme. Les Ombres qui tournent autour de Dolorine nous semblent à la fois trop vaporeuses et trop mobiles, nous n'entendons pas toujours leurs chuchotements confus ; — et nous sommes navrés de ne pouvoir lire plus avant dans un aussi beau livre.

H. M.

Henry Bataille : *Le Règne intérieur*. Paris, Sansot.

Ce petit volume, le second de la *collection des glanes françaises*, nous offre un choix de *pensées* de Henry Bataille. Mais Henry Bataille n'est pas un penseur. Que ne se contente-t-il d'être ce qu'il est si vraiment : un délicieux poète.

F. S.

PARMI LES REVUES

VERS ET PROSE

Lorsque son premier numéro parut, en mars 1905, cette revue s'annonça comme une sorte d'anthologie. Sur sa couverture tous les noms des écrivains de la génération symboliste se trouvaient réunis : Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Verhaeren, Kahn, Maeterlinck, Quillard, Schwob, Merrill, Gide, Mockel, Souza, Moréas, Paul Fort, etc..! Mais de ces écrivains combien étaient demeurés vraiment « symbolistes » ? Moréas venait de publier les six livres des

Stances ; Régnier aspirait déjà à devenir académicien ; Merrill délaissait les jeux de l'allitération ! Quant à Paul Fort il demeurait le libre poète qu'il avait toujours été ; (ce n'est pas une étiquette épinglée à son feutre qui nous empêchera de le prendre pour ce qu'il est réellement : la fantaisie.) Quant aux noms de Kahn et Quillard, ils faisaient nombre. Ces « poètes » furent toujours de ceux dont on parle, mais qu'heureusement on se garde bien de lire.

Quelques jeunes seulement : Deniker, Salmon, Mandin, Thomas, Apollinaire. Dès les premiers fascicules, Tancrède de Visan commença la publication de son *Attitude du Lyrisme Contemporain*. Ainsi avalées par petites tranches, ces études n'étaient pas trop indigestes.

En 1909, Paul Fort s'adjoignit comme co-directeur M. Julien Ochsé, poète qui n'est pas négligeable, mais trop enclin à couper les cheveux en quatre (ceux qu'il avait pris à Royère, sans doute, alors qu'il co-dirigeait avec lui *La Phalange*). Puis en 1911, nouvelle transformation administrative. Paul Fort demande cette fois le concours d'Alexandre Mercereau. Celui-ci introduit Vildrac, Duhamel, Arcos, Metzinger, etc. ; et voici que commence le règne de la congratulation mutuelle. Du moins ces jeunes écrivains sont-ils intéressants. Les rythmes de Vildrac soutiennent une pensée toujours généreuse et *La Lumière* de Duhamel est un drame émouvant. Quant à Jules Romains, il vient de publier, dans le dernier fascicule, quelques strophes qui semblent annoncer un changement dans sa manière habituelle.

Et puis *Vers et Prose* donne fréquemment des pages de Barrès, Moréas, Rebell, Gide, Ernest Raynaud, Lionel des Rieux, Emile Godefroy. Et cela console de bien des choses. On a pu lire également des traductions de Stevenson, Keats, Hofmannsthal, Carducci, etc.

Rien qu'en parcourant les quatre volumes de l'année 1911, on peut se faire une idée de l'ensemble de la revue. Ce sont d'abord deux lettres inédites d'Arthur Rimbaud, puis des articles d'Edmond Pilon, prosateur aimable, d'Han Ryner, de Rachilde, de Faramond, de Rémy de Gourmont ; des vers de Jammes, de Salmon, de Klingsor, de Marguerite Gillot et d'André Mary. Connaissez-vous André Mary ? Ah ! le brave vendangeur bourguignon, qui cueille la strophe avec la grappe ! Qu'on lise également le *Chœur des Océanides* de Raymond de La Tailhède. Dans une revue où l'on ne parle que de lyrisme, La Tailhède est peut-être le seul poète lyrique. Certes nous pleurons la mort de

Moréas ; mais quand nous voyons encore se cabrer en plein ciel les quatre chevaux lumineux, nous nous demandons :

> Se trouve-t-il donc aujourd'hui
> Quelqu'un qui plus hardi que lui
> Refrénant leurs dents indomptées,
> Vers des régions les conduit
> Que jamais ils n'avaient tentées ?

Enfin dans *Vers et Prose*, il y a Paul Fort. Et c'est un plaisir toujours délicat que la lecture de ces ballades françaises. Ah ! les chansons charmantes que l'on trouve dans la série intitulée : *En Gâtinais !* Rien qui soit à la fois plus spontané et mieux équilibré. Cela danse, voltige, éblouit, mais sans lasser. Quant à l'*Aventure Eternelle*, il faut attendre sa publication entière pour pouvoir en parler ainsi qu'il convient. Mais ce poème s'annonce comme l'œuvre la meilleure de cet exquis poète.

A voir la rédaction hétéroclite de *Vers et Prose*, on comprend que des écrivains de la valeur de MM. La Tailhède, Godefroy, Dagan, Mary et Bourdin aient rêvé d'une revue plus homogène. Mais nous espérons bien que dans la *Revue nouvelle des Lettres Françaises*, nous rencontrerons très souvent, sur les sommaires, le nom de notre cher Paul Fort.

Jean-Marc BERNARD.

REVUE DES REVUES

MADEMOISELLE HENRIETTE CHARASSON formule dans la **Revue du Temps présent** (février) quelques *Réflexions sur le vers libre*. Et ce sont également des réflexions sur le vers libre que dans diverses revues et sous des titres divers nous livrent, avec un bonheur inégal, quelques critiques d'une valeur plus inégale encore.

Mademoiselle Henriette Charasson dit nettement sa pensée, avec clarté et intelligence. Elle montre le louable souci de ne pas se contenter de formules creuses et de mots abstraits, et sur un terrain malaisé elle ne s'aventure que prudemment. Parcourant ces *notes sur la technique poétique* que publiaient récemment MM. Duhamel et Vildrac, Mlle Charasson n'avance aucun jugement, aucune définition sans en donner immédiatement des exemples. Nous ne pouvons parcourir avec elle toutes les étapes de sa pensée et nous n'insisterons ici que sur ses conclusions :

> Les jeunes techniciens regrettent pour Baudelaire les règles étroites auxquelles il s'astreignit, et moi je crois qu'il leur dut au contraire la beauté *concentrée* de ses poèmes.

A son avis les rythmes trop personnels, subtils et insaisissables, de nos vers-libristes appartiennent à la prose. C'est également l'avis de HENRI CLOUARD qui, dans la **Revue critique des Idées et des Livres** (10 février) intitule *les directions de notre poésie* un article de réponse à M. Henri Ghéon. Henri Clouard n'envisage lui aussi que la question vers-libriste, et il entreprend de démontrer que la révolution prosodique des symbolistes n'était point indispensable à l'expression lyrique.

Et quand, dans **La Nouvelle Revue Française** (février), M. GHÉON affirme que « le lyrisme français garde un tressaillement profond qui lui interdit de longtemps toute retombée dans la prose », Clouard lui dit, avec Jean-Marc Bernard, que les vers libres « ne seront jamais autre chose que de la prose lyrique typographiée de manière à en permettre plus aisément la déclamation ou la récitation ».

Dans **Les Marches de Provence** (février), M. ROBERT VEYSSIÉ parlant de *l'expression poétique* semble souscrire aux paroles de Mlle Henriette Charasson et de Henri Clouard. Mais il s'embarrasse d'un tel luxe de précautions et de circonlocutions qu'il est assez malaisé de saisir sa pensée ou même de savoir s'il en a une quand, à une page d'intervalle, il écrit ces deux phrases :

Il suffit d'avoir quelque affection pour la poésie, pour ne pas aimer qu'on lui impose des lois.....

Le verslibrisme est une erreur ; il substitue à un dogme étroit un dogme pire.

Nous ne nous chargerons pas d'expliquer une semblable contradiction. Et ce n'est pas M. Veyssié qui viendra à notre secours, il préfère patauger en plein pathos comme lui seul en a le secret :

Car la poésie de demain, ne sera ni intimiste, ni pointilliste. A la recherche du divin, elle élèvera la connaissance humaine jusqu'aux sommets de l'idéalisme.

Elle sera moins analytique qu'instructive. Elle vivra intensément, elle composera les chants selon les rythmes intenses, mais parfaitement ordonnés des pulsations de la vie supérieure où se meuvent les mondes... etc... etc...

Dans le même numéro de la même revue, M. NICOLAS BEAUDUIN tout à la joie d'exalter une fois encore le « paroxysme » aborde lui aussi les « questions de forme » et

confesse « que la génération nouvelle se doit aussi de rénover les formules métriques ». Mais ne lui demandons pas davantage de précision. Le vague est son domaine et cela ne l'embarrasse nullement de confondre en ses embrassements André Chénier et Verhaeren. Ne nous suffit-il pas aussi de lui entendre proclamer :

Nous poursuivons notre route en quête d'étoiles nouvelles, forts de l'acquiescement de multitudes d'âmes ignorées qui cherchent, perdues dans la grande marée humaine, un peu plus de lumière et un peu plus d'amour.

Mais ne nous égarons pas davantage et revenons plutôt à Mlle Charasson. Qui dit *vers* dit *rythme,* assure-t-elle, et elle poursuit son analyse :

Ce qui constitue le rythme *des* vers, en dehors du rythme propre *d'un* vers, c'est le « balancement », le mouvement de pendule : les vers l'un à l'autre répondent 1° par le balancement d'une même mesure ou d'un même rythme, 2° par le balancement d'une même sonorité finale (rime ou assonance).

Et H. Clouard de son côté insiste sur la nécessité de cette « musique parfaitement indépendante de l'idée et de l'image ».

Leurs raisonnements, leurs procédés de discussion, et certainement leurs idées et leurs goûts diffèrent sensiblement, et cependant Mlle Charasson et M. Clouard arrivent à la même condamnation du vers libre.

Mlle Charasson écrit fort justement encore :

Quelque innovation que veuillent les peintres, il leur faudra bien utiliser des couleurs pour leurs toiles, et les musiciens ont besoin des sons : la couleur et les sons, pour la poésie, *ce n'est pas les mots*, c'est le rythme, des rythmes, — et des rythmes, si libres, soient-ils, *déterminés.* Si vous n'avez plus la réponse de la rime, ni la correspondance du même mètre, ni la certitude des césures fixes au moins dans des mètres différents, il suffira au moderne poète libre d'une erreur d'accentuation pour faire non un vers libre mais une ligne de prose.

Et si ce n'est pas le poète lui-même qui la commet cette faute, ce peut être le public ; car si l'artiste est seul à comprendre le sens de son œuvre, ce sens vraiment n'existe guère. Et trop souvent, comme le remarque plaisamment Henri Clouard, « les vers-libristes oublient qu'en art comme en amour on est deux : l'auteur et le lecteur ».

Chercherons-nous maintenant une illustration à ces idées théoriques ? Ouvrons l'anthologie que nous propose le dernier numéro de **L'Effort** (décembre-janvier) ; là, le charmant PAUL FORT voisine avec MARCEL MARTINET, intimiste bien peu révolutionnaire, et JULES ROMAINS, l'unanimiste, avec HENRI FRANCK, prophète moderne et très doué dont nous avons hélas ! à déplorer aujourd'hui la mort. GEORGES DUHAMEL y donne une *ode à quelques hommes* qui est une page généreuse et émouvante. Les quinze strophes de ce poème donnent une impression de sérénité confiante et de vraie grandeur :

A vous donc ! Acceptez l'homme qui se présente
Avec cette figure anxieuse et troublée.
Acceptez l'homme qui peut mesurer votre âme,
Et qui sait ce que vaut le toucher d'une main.
Acceptez-moi, compagnons aux mille visages !
Car j'ai quitté de grands et d'émouvants spectacles
Pour ce spectacle que vous êtes.....

Oh ! ne me cachez ni ce mouvement d'épaules
Que vous faites lorsqu'un chagrin nouveau vous vient,
Ni ce petit tremblement de votre menton
Qui trahit votre mal à retenir des larmes.
Laissez se déchirer, sous mes yeux fraternels,
Ce sourire navré, trop doux pour être amer,
Qui fait votre face si belle.

Et j'oublierai le vert visage des collines
Quand l'orage, comme une bête courroucée,
Erre deci-delà, contre le ciel livide
Et semblable à la joue d'un homme qui a peur.
Et je ne penserai jamais à ces grands arbres
Qui ramassent soudain la charge de leurs feuilles
Pour une fuite immobile.

Devons-nous nous réjouir de voir cette pensée, plus ordonnée et plus maîtresse d'elle-même que de coutume, s'exprimer selon un rythme presque traditionnel où apparaissent quelques assonances ? Encore quelques pas dans cette voie et ces lignes qui nous semblent la traduction d'un grand poète étranger seront de très beaux vers français.

Nous signalerons encore des vers agréables : dans **Le Mercure de France** (16 février) les *Sonnets* de JEAN-LOUIS VAUDOYER ; dans **Les Marches de l'Est** (15 janvier et 15 février) les *Poèmes* de POL SIMONNET et ceux de

Marcel Drouet ; dans **L'Amitié de France** (février-mars-avril) *Le Retour* par François Mauriac ; dans **Les Documents du Progrès** (février) *Arbres d'Hellade*, par Fernand Mazade ; et dans l'**Ile Sonnante** (février), deux poèmes de Tristan Derème, — en voici le second en tête duquel l'auteur a eu l'aimable pensée d'écrire mon nom, ce dont je le remercie bien vivement :

Je vais songer à la jeune fille que j'ai
peinte naguère au tome deux de l'*Abrégé
de mes amours* et dont la grâce était fleurie.
Cet abrégé n'est pas encore en librairie,
mais elle est dans mon cœur comme une rose dans
un livre Je souris mais j'ai serré les dents
avec un tel sanglot que j'ai fendu ma pipe,
l'autre hiver. La douleur elle-même se fripe
Et plus rien ne demeure au fond de nous que des
fleurs mortes. C'est enfin l'heure que j'attendais
du calme intérieur et de l'ombre assagie
et je puis maintenant allumer ma bougie
pour feuilleter l'herbier poudreux du souvenir.
Mais j'entends les chevaux de l'aurore hennir !
Ah ! laisse le passé, bois mort et feuilles sèches.
Le soleil sur les toits lance de rouges flèches ;
détourne tes regards des vierges d'autrefois,
leur visage pâlit comme la lune ; et vois
bondir en secouant leur sauvage crinière
les quatre étalons blancs cabrés dans la lumière.

Et parmi les études littéraires méritent une mention particulière : celle d'Edmond Pilon sur *Daniel de Foë* dans **La Nouvelle Revue Française** (février) qui est une magnifique résurrection du vieil auteur anglais, de son temps et de son milieu ; celle de G.-Jean Aubry dans **L'Occident** (décembre 1910) sur *Jean de Tinan ou l'inquiétude de la Tendresse* où revit délicieusement une figure délicieuse ; et celle, excellente, de André Foulon de Vaux sur *Edmond Jaloux* dans **La Plume** (mars).

Achem.

Le Gérant : G. Clouzot

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.

Elégies

Nom qui m'êtes courtois échanson
De loyal heur, en ma chanson,
Las, faudra-t-il toujours vous taire !
O doux nom si gracieux
Qui faites pleurer mes yeux,
Quand ma bouche vous profère.

MORÉAS.

1. Printemps

Sur les collines de l'Ardèche
L'aube, demi-nue, a frémi...
Je me souviens d'une aube fraîche
Sur Paris à peine endormi.

Nous allions, nombreux, dans cette aube ;
Tour à tour, l'un de nous parlait.
Je me souviens de votre robe,
Lorsque ma hanche vous frôlait.

Je me souviens de votre chambre
Aux rideaux baissés que le jour
Traversait ; et je me remembre
Le chant des oiseaux dans la cour.

Ah ! je me souviens des caresses
De vos bras souples et musclés ;
De votre front parmi les tresses
De vos beaux cheveux écroulés.

Je me souviens de l'aube fraîche...
Mais à quoi bon ? puisque devant
Les monts paisibles de l'Ardèche
Je suis seul, au soleil levant !

2. Eté

Sur les cailloux, l'eau des ruisseaux
Fait comme un bruit de voix lointaines.
Coulez encore, ô fraîches eaux,
Votre murmure endort mes peines.

Chuchotements des eaux sous bois
Venez chasser mes ennuis, voire
Le souvenir de cette voix
Qui chante au fond de ma mémoire !

3. Automne

Peupliers d'or, dans vos allées,
Je marche en froissant sous mes pas
Vos feuilles mortes en allées
Et qui se lamentent tout bas.

Des eaux, montent de grises brumes ;
Et quand je frôle les roseaux,
Dans un vif ronflement de plumes,
Je vois s'envoler des oiseaux.

Ah ! souvenir qui me tortures,
Je voudrais, tristement vainqueur,
Comme le vent fait les ramures,
Pouvoir t'arracher de mon cœur !

Souvenir du printemps si tendre,
Voici l'automne. Mais pourquoi,
Avec les oiseaux, ne point prendre
Ton vol, pour t'éloigner de moi ?

4. Hiver

Le ciel est gris et bas. Le vent
Dépouille, en tournoyant, les branches.
Ils sont finis les beaux dimanches :
Nous sommes au temps de l'Avent.

Sur le pont suspendu qui grince,
Je regarde couler, longtemps,
Les flots épais et turbulents
De mon beau fleuve de province.

Mais voici passer un gamin
Qui siffle une valse vulgaire
Entendue à Paris, naguère,
Dans un bar, au petit matin.

Et j'évoque la salle chaude,
Je respire comme là-bas
La fumée âcre des tabacs
Qui, bleuâtre et palpable, rôde.

Le bruit de la musique croît.
Je vois, nonchalantes et souples,
Quelques femmes lasses, par couples,
Tourner dans cet espace étroit.

Contre moi, c'est le poids aimable
D'un tendre corps trop caressé ;
Hélas ! c'est dans mon cœur blessé
Un nouvel amour qui m'accable...

Déjà s'éloigne le gamin.
Plus rien, dans ce coin de province,
Que le pont suspendu qui grince
Et que mon âme qui se plaint.

JEAN-MARC BERNARD.

D'un pays nouveau

I

Ils m'ont dit : « Admirez ce paysage unique.
« Voyez. Est-il ailleurs un horizon plus beau ? »

Je regarde une longue ligne de coteaux
Que rompent de pesants rochers couleur de brique.
Je regarde au frisson menu d'un fleuve étroit
Trembler l'image en gris d'une église romane ;
Mais nul trouble de joie ou de peine n'émane
De ce pays à mes yeux vide, à ma chair froid.
Aucune émotion déjà ne t'a sacrée,
Nature qu'on prétend magnifique. Je viens
En étranger jaloux de mes rythmes anciens ;
Et ton air indulgent, ta lumière dorée
Peut-être existeront pour moi, si je les crée,
Et si tes différents visages sont les miens !
Mais aujourd'hui je ne sais rien de toi. J'ignore
Le sens du mouvement qui t'anime en secret ;
Et tout mon inutile effort s'épuiserait,
Malgré le glorieux soleil dont tu t'honores,

Malgré le vent levé dans tes hauts pins sonores,
A chercher ta pensée éparse et sans attrait.
En vain le soir ouvert comme un vaste calice
S'exprime en lents parfums faciles à saisir.
Clair pays, tu n'es pas encore mon complice :
Nulle femme avec moi n'a suivi cette eau lisse,
Ce ciel n'a point connu l'aveu de mon désir.

II

C'est mon infirmité douloureuse, et chérie.

Je demeure insensible à votre flatterie,
Spectacle harmonieux, musical horizon
Qu'épouse la lumière et qu'éveille le son,
Parce qu'en cet éclat soudain qui vous révèle
Vous étonnez mes yeux d'une image nouvelle.
Rien ne m'appelle à vous. Rien ne relie encore
Ma mémoire muette à votre grand décor,
Et je ne peux vraiment décider si je l'aime,
Puisque je ne sais pas m'y surprendre moi-même.

Mais sans doute oserai-je en vous m'interroger,
Si demain je reviens ici moins étranger ;
Si mes yeux avertis vous possèdent, peut-être
Aurai-je le charmant émoi de reconnaître
Votre âme plus semblable à la mienne, surtout
Si, son frais collier bleu ruisselant à son cou,
Pour une joie enfin certaine et préparée,
Plie à mon bras l'absente aujourd'hui désirée.

FRANCIS ÉON.

Les Contre-Indications

DE LA

PSYCHOTHÉRAPIE GŒTHIENNE

Parce qu'elle n'est point une science abstraite, mais un art vivant, l'Ethique doit vivre d'exemples et ne saurait reposer sur une base plus solide que l'enseignement d'un des hommes qui réalisèrent le mieux le type humain.

Est-ce à dire que le commerce de Gœthe soit profitable à tous. Il s'affirme comme un remède héroïque, mais les remèdes héroïques veulent pour agir des constitutions vigoureuses, faute de quoi ceux qui les absorbent risquent, s'ils ne succombent point, de n'en tirer qu'un bénéfice illusoire.

Gœthe reste pour l'Elite un incomparable élixir et peut être d'un inestimable profit pour beaucoup d'êtres que paralyse une sentimentalité maladive et qui, sans prétendre à la maîtrise, pourraient du moins élargir leur moi et vivre pleinement leur vie s'ils n'ignoraient les ressources de leur

intelligence et de leur volonté. Mais encore faut-il qu'ils conservent un suffisant ressort, sans quoi les rudes leçons d'un Gœthe risquent de froisser leur sensibilité sans avantage aucun.

L'espèce humaine se compose d'individus trop différenciés pour que l'Ethique gœthienne, pas plus qu'aucune autre, soit assimilable par tous. D'ailleurs Gœthe lui-même ne s'est-il pas, de toutes ses forces, opposé à la vulgarisation de son œuvre :

« Mes ouvrages, a-t-il dit, ne peuvent pas devenir populaires ; celui qui pense le contraire et qui travaille à les rendre populaires est dans l'erreur. Ils ne sont pas écrits pour la masse, mais seulement pour les hommes qui, voulant et cherchant ce que j'ai voulu et cherché, marchent dans les mêmes voies que moi. »

Il est évidemment certains sols ingrats auxquels nul ne songerait à appliquer la culture gœthienne, non plus d'ailleurs qu'aucune culture, parce que rien n'y peut germer. Mais il existe aussi des êtres infiniment dignes d'intérêt et auxquels ne convient pas la culture gœthienne, soit qu'ils manquent originellement de ressort, soit que ce ressort ait été brisé par la vie. Parfait exemplaire de santé morale, Gœthe n'a point souci des malades qu'il sait ne pouvoir guérir. Mais qui prétendra jamais que l'enseignement de Gœthe soit une panacée. Que vaut l'intellectua-

lisme intensif du maître de Weimar contre certaines douleurs ? A la pauvre créature qui, devant un berceau vide, sent lui échapper l'affection qui est toute sa vie, oserons-nous citer les stoïques paroles : « Par delà les tombeaux, en avant »... Par delà la tombe de son fils, Gœthe pouvait contempler encore tout l'art et toute la science et l'hémorragie qui vint cependant peu après le terrasser, semble attester l'effort qu'il lui fallut faire pour refouler sa douleur et se reprendre à vivre pendant un temps d'ailleurs bien court. Heureusement pour ceux qui pleurent il est des sages moins olympiens dont les paroles peuvent plus aisément endormir la souffrance. En l'œuvre d'un Emerson ou d'un Mœterlinck, l'âme affinée qui souffre sans espoir peut trouver un réconfort qu'elle ne trouverait pas dans Gœthe ; et l'intellectualisme sans ressort d'un Amiel, pernicieux pour qui peut encore réagir, peut adoucir les tortures morales d'êtres qui n'ont plus rien à attendre des toniques moraux. Enfin pour ceux qui gardent encore la faculté de croire ou qui ne sauraient se hausser jusqu'aux cîmes où plane l'intellectualisme d'un Amiel, il reste la bonté des simples plus puissante encore que toute science parce qu'elle prend ses racines au plus profond de notre être instinctif.

Gœthe, pragmatiste avant la lettre et considérant les religions comme des « approximations »

proportionnées aux facultés et aux besoins de leurs fidèles, n'eût pas approuvé les sectaires qui s'imaginent aujourd'hui pouvoir remplacer par une phraséologie vaine et des entités vagues, des symboles consolateurs dont près de vingt siècles ont consacré la puissance. Et sans nul doute il eût admis que le « sermon sur la montagne » demeure pour la foule des humbles une vérité plus féconde et partant plus vraie que ses propres livres, moins faits sans doute pour combler les désirs de l'humanité présente que pour répondre aux aspirations plus larges des hommes à venir.

JEAN MARIEL.

Charles Grolleau

Un poète pour nos petits-enfants ; car pour ce jourd'hui on ne le connaît pas.

Quelques curieux savent qu'il a traduit John Fiske, William Blake, Robert Douglas, Fitz-Gerald, Oscar Wilde... et que ses traductions sont bonnes ; mais c'est tout, et l'on ignore ce poète, sans doute parce qu'il écrit peu et ne cherche pas les suffrages de la critique. Mais c'est plutôt aux critiques qu'il appartient de chercher les bons auteurs, qu'aux auteurs de chercher les critiques. (D'ailleurs, est-il un très grand nombre de critiques qui sachent distinguer entre un vers de neuf et un vers de huit pieds ?) Toujours est-il que M. Grolleau n'est guère connu.

M. Charles Grolleau est né à Paris le 28 juin 1867. Elevé dans un petit séminaire, il y mena une vie renfermée, lisant les tragédies de Racine sans bien les comprendre, pour le ron-ron du vers, et ne laissant pas voir le plaisir qu'il y prenait. La

musique lui donnait, dès ce moment, de fortes sensations. Un jour il découvrit, déchirées feuille à feuille et jetées dans un coin, les *Paroles d'un Croyant*; la sombre mélopée de cet ouvrage qui reflète la douleur, le ravit, et le volume de Lamennais resta jusqu'à sa sortie du collège son livre de chevet.

La vie que Charles Grolleau mena ensuite fut dure et traversée de beaucoup d'ennuis physiques et matériels. Mais ces événements ne regardent pas le public, à qui il doit suffire de savoir que M. Grolleau est un poète.

M. Grolleau a publié en 1904 un volume de très beaux vers sous le titre de *Reliquiæ* qu'il explique lui-même en ces termes :

Reliques... des restes...
Restes d'un songe où l'on se crut chanteur et que vivraient les chants balbutiés.
Restes d'amour, un songe encore...

Si véritablement ces vers avaient dû être et le chant d'aube et la plainte du cygne, un regret nous eût été permis, car ils étaient fort beaux, ces poèmes que l'on nous donnait comme les dernières fleurs d'un printemps ravagé.

Mais les poètes trouvent toujours des protectrices : ayant rencontré la lie dans le fond de sa coupe, celui-ci leva les regards vers le ciel, et il y vit celle que les rois mages et les bergers aperçu-

rent un jour dans une étable... Il semble qu'alors il lui ait adressé la même prière que la mère de Villon :

> La joie avoir fais-moi, haulte Déesse.
> A qui pécheurs doivent tous recourir.

Et la Vierge l'entendit et l'exauça.

C'est le récit de ses luttes contre le péché et le mal, et le tableau de la joie retrouvée dans la croyance, que Charles Grolleau nous a donné dans son second recueil, *l'Encens et la Myrrhe*, qui porte en épigraphe cette parole du Psalmiste :

Et exaudivit (Dominus) preces meas : et eduxit me de lacu miseriæ et de luto fæcis.
Et immisit in os meum canticum novum, carmen Deo nostro.

Il y a loin de ces vers tout chrétiens, remplis des angoisses du pêcheur et de la joie de la grâce, aux vers d'autrefois, blasphêmes, lamentations, regrets et plaintes. Mais c'est le même artiste qui tresse les corbeilles qu'il offre aujourd'hui au Seigneur.

M. Charles Grolleau mérite que l'on retienne son nom par de très belles qualités : perfection de la forme, profondeur et noblesse de la pensée, c'est un artiste, un homme qui souffre et réfléchit, un poète.

Par leur sonorité, leur texture et aussi leur solidité, certains de ses vers rappellent Baudelaire :

Les astres, ornements de la nuit qui s'achève,
Au fond du ciel tranquille agonisent encor...
. . . .
Triste de voir l'amour dont saignèrent nos âmes
S'évader de nos doigts comme un sylphe blessé,
Encore, avant l'adieu, tu me tins enlacé...
. . . .
Rêvez-vous pas d'un pays bleu,
Un pays qu'un soleil de feu
Terriblement brûle et caresse,
Un pays vaste et parfumé
Où le cœur las d'avoir aimé
S'enivre d'air et de paresse ?

Avez-vous essayé de relire Baudelaire après avoir feuilleté quelque écrit du débutant? L'épreuve est toujours décisive. Et c'est un grand honneur pour M. Grolleau, que l'on puisse le placer sans crainte ni dédain à côté d'un artiste si parfait. Et que l'on ne vienne pas m'assommer avec cette originalité, privilège des sots et des gens sans culture : je trouve ici un poète ; ce m'est assez.

Et, comme il était naturel, la composition des poèmes vaut la structure des vers, dans ces volumes. Il y a là des pièces de premier ordre. Dans de si courts recueils, ce sont comme des fleurs pressées parmi lesquelles il est difficile de choisir.

Il y a d'ailleurs quelque trahison à citer un poète tel que celui-ci : l'on peut croire que l'on a choisi ce qui ne représente qu'un heureux hasard parmi de très nombreuses banalités. Ici le contraire est plus vrai : qui s'est un jour haussé très haut ne peut descendre trop bas. Et par exemple, pour ce qui est des *Reliquiæ,* je ne saurais dire qui vaut le mieux de certains sonnets où une ellitptique et volontaire concision ajoute à l'énergie de la pensée, ou de ces grands poèmes dans lesquels M. Grolleau donne un cours plus libre à son éloquence. Dans les deux cas, et j'en pourrais dire autant de ses poèmes chrétiens, le fond et la forme s'accordent, vont de pair. Nous sommes émus, pénétrés par l'incessante vibration et l'intensité du sentiment et de la pensée : de l'amour à la douleur, de la douleur à la sérénité, à l'équilibre conscient, à l'intelligence du mal et des imaginations par quoi les hommes s'efforcent à tromper leur misère, puis au repos dans la foi, c'est la plainte de quelqu'un qui ne se contente pas avec le masque et la vaine apparence. Là où d'autres passent, il s'arrête, et sur sa face se retrouvent les plis de la douleur.

Belle et triste destinée, que celle des grands cœurs. Et tout homme qui pense, il faut aussi qu'il pleure.

M. Grolleau a eu ce farouche bonheur, de naître avec un cœur élevé. Aussi, qu'il dise les trahisons

de l'amour, l'abandon qu'il a fait de toute gloire, qu'il parle de la mort de Gérard de Nerval ou qu'il nous dévoile l'éternelle valeur de la pensée chrétienne, toujours un accent soutenu, le son tragique nous avertissent que nous avons ici un peu plus qu'un chanteur : un homme, un malheureux.

Trop souvent je me plus à offenser d'un dédain puéril ceux qui ne savaient rire comme moi : une méchante philosophie rétrécissait mes domaines. Je viens à un point de détachement où je souhaite tout comprendre. Je trouve ici un homme qui a souffert autrement que je ne pourrais le faire, et qui s'est guéri avec un remède que je ne saurais employer. Je ne souris plus ; je réfléchis et j'approuve. Car il s'agit d'un poète, et que m'importe la base réelle de ses émotions : si ses chants me touchent, je me soumets et je pleure avec lui.

Louis Thomas.

Exhortations

I

Qu'importent le printemps, ses roses, son éclat,
Sa jeunesse, son rire et ses métamorphoses ?
Puisque ce jour te trouve assis à l'ombre et las,
Tu peux bien mépriser ce printemps et ces roses.

Ainsi, cœur qu'atteignit quelque perfide flèche.
Contemple d'un regard douloureux et glacé
Ces feuillages, ces cieux, ces vergers, ces eaux fraîches
Et ces fraîches enfants aux yeux clairs et baissés.

Mais ne blasphème pas une nature heureuse
Qui rit ce jour encore ainsi qu'à son réveil,
Cette terre qu'étreint une ardeur amoureuse
Et l'adorable jeu des jours plein de soleil.

Car si tu n'as pas su participer aux fêtes
Que t'offrit la saison en ses jeunes ébats,
Si tu n'as pu saisir une beauté parfaite,
Ne crois pas cependant qu'elle n'existe pas.

10

Entends nos pas sonner sur le pavé des routes
Et, se raillant des voix et des regards haineux,
Notre jeune ferveur qui triompha du doute
Monter vers le soleil en rires lumineux.

Et que ce cri vivant te blesse ou t'importune
Tu ne peux empêcher vingt ans fiers d'affirmer,
Au-dessus de ta peine et de ton infortune,
L'allégresse de vivre et la douceur d'aimer.

II

Me voici de nouveau dans cette neuve aurore
Au bord de la fontaine où mes pas m'ont porté,
Qui chante dignement les feuillages sonores
Et le charmant émoi dont ils sont agités.

A mes pieds s'infléchit le plus beau paysage
Unissant dans un tiède et mol enlacement
La fraîcheur du printemps et d'un jeune visage
Et tout ce radieux et tendre étonnement.

Mais ce n'est pas assez qu'une voix éblouie
Célèbre en des accents plus doux que des aveux,
Une terre qui rit, heureuse et réjouie,
Dans le beau mouvement des corps frais et nerveux.

Mais, radieux matins de soleil et d'averses,
Comment donc exprimer le tumulte d'un cœur
Que ne satisfont point, pour bercer son ivresse,
Le ciel et son éclat, la campagne et ses fleurs ?

Quand le ciel n'est qu'un chant, l'horizon qu'une danse,
Pour célébrer un cœur où l'Amour resplendit,
Espéré-je trouver de nouvelles cadences,
Des accents à la fois frémissants et hardis ?

Ne me doit-il suffire, alors qu'ici s'élève
Un chant plus beau que ceux que jamais lèvre émit
De mêler en mon âme aux ferveurs de mes rêves,
Les exaltations dont cette aube frémit.

Pourquoi chercher en vain des rimes somptueuses
Et de chaudes couleurs pour imager mes vers,
Alors que sous mes yeux, tendre et voluptueuse,
La vallée à mes pieds est comme un fruit ouvert.

LUCIEN CHRISTOPHE.

Edouard Vuillard

Une exposition d'œuvres d'Edouard Vuillard s'est ouverte le 15 avril dans la Galerie Bernheim. Cette occasion nous a paru favorable pour rendre hommage au talent du jeune maître en publiant le portrait que l'on va lire.

N. D. L. R.

De 1880 à 1890, naquit au cœur des ateliers une forte poussée de révolte qui devait porter fruit en opérant à la longue une régénération du sentiment plastique. Elle entrait en lutte, d'une part, avec l'enseignement officiel, tenu pour maître d'erreur, accusé d'enliser les jeunes forces qui se fiaient à son soutien. D'autre part, elle s'attaquait aux doctrines naturalistes, qui avaient abaissé de façon misérable le niveau des pensées artistiques et dangereusement orienté l'art vers des fins utilitaires. Pour retrouver une matière première aussi vierge d'emploi grossier que de baptême académique, les meneurs de la rébellion firent table rase de toute pratique apprise. Tournant le dos à leurs professeurs, ils formèrent cette « école », dite « de Pont-Aven », dont Gauguin est en quelque sorte, plutôt que le chef, le répondant historique.

Gauguin avait pris la suite des impressionnistes, après avoir, comme novice, payé tribut à la routine des Salons. Camille Pissarro l'ayant amené à partager ses libres vues, lui avait successivement révélé Manet, Monet, Renoir et Cézanne, au commerce desquels remonte son émancipation d'esprit. Gauguin avait exposé en 1880, 1881 et 1882 les premiers gages de sa conversion à l'impressionnisme. En 1886, il avait pris part à la huitième « Exposition de peinture » ouverte rue Laffitte. Mais, vaincu par la gêne, démoralisé de se voir incapable de subvenir à ses besoins les plus modestes, il s'était résigné à quitter provisoirement Paris pour la Bretagne. Renonçant définitivement à braver les soucis de l'existence parisienne, dont il avait, peu après, renouvelé l'essai sans plus de chance, il s'était embarqué pour les Antilles en 1887. De retour en 1888, il avait regagné la Bretagne et s'était fixé à Pont-Aven.

C'est là que Paul Sérusier entra en rapports avec lui. Sérusier n'était à ce moment qu'un simple et sage élève de l'Académie Julian, conduit en Bretagne à l'époque des grandes vacances, par son goût pour les paysanneries. Intrigué par les productions de Gauguin, plus intrigué encore par les étranges paradoxes qu'à chaque repas il l'entendait énoncer en causant dans la salle à manger de l'auberge Gloanec, il s'enhardit à faire

connaître le désir d'initiation où il était. Présenté par Emile Bernard, il reçut le meilleur accueil et obtint la faveur d'une séance de travail en commun. Il planta donc un jour son chevalet devant un paysage de son choix et, sur les indications de Gauguin qui se tenait derrière lui, il traduisit son « motif » dans un langage de couleur qui déroutait ses habitudes, mais dont il aima tout de suite la franchise de haute espèce. Ebranlé d'abord, puis bientôt conquis, il se voua en apôtre à la cause de Gauguin. Il avait trouvé sa voie.

Sur ces entrefaites, les vacances prirent fin. Revenu à Paris, Sérusier s'empressa d'instruire ses amis de la rencontre qu'il avait faite, de la leçon qu'il avait reçue, et il leur montra, à l'appui d'explications convaincantes, à quoi il avait abouti en obéissant aux conseils de son oracle. Le petit panneau de bois dont il s'était servi pour peindre sous la direction de Gauguin, fit alors, il va sans dire, les frais de discussions animées et fut passionnément étudié, consulté, commenté. L'ascendant personnel qu'exerçait Sérusier ne fut d'ailleurs pas étranger à l'action qu'eurent sur ses camarades ses discours, ses récits et sa profession de foi. Un schisme ne tarda pas à en résulter chez Julian. Maurice Denis, Paul Ranson, Pierre Bonnard et Ibels y adhérèrent dans l'atelier Lefebvre. Edouard Vuillard et K.-X. Roussel,

introduits d'à côté, s'enrôlèrent dans leur équipe et s'attablèrent aux réunions de cénacle où Sérusier, dans une pièce égayée d' « icônes », se répandait en raisonnements dogmatiques et en développements exaltés. Pour se bien séparer des esthètes « décadents » qui commençaient à sévir, les sept jeunes artistes s'intitulèrent « Nabis ». Cette dénomination leur est restée depuis lors.



C'est donc en Nabi qu'Edouard Vuillard prit figure dans l'histoire de la peinture contemporaine. Mais il s'était découvert avant de traverser ces temps héroïques et il résista aux théories de Sérusier dans la mesure où elles opprimaient les penchants naturels dont il avait distinctement conscience. Vuillard se veut libre de toute entrave, quitte à se refuser tout secours extérieur. Il est de ces esprits en vrille qui sont les ennemis-nés du dogmatisme et de la scolastique. Friand de controverses, ingénieux et rusé disputeur, grand fileur de subtile esthétique, s'il se plut à écouter Sérusier, ce ne fut pas en muet cathécumène. Il étendait à toute pédagogie autoritaire l'horreur des certitudes absolues qu'il avait prise à l'Ecole des Beaux-Arts. Aujourd'hui encore, tout ce qui s'interpose entre l'œil et la vie lui demeure suspect. Il pré-

tend s'en tenir strictement à ce que sa vue constate et ses facultés sont entièrement tendues à saisir sur le vif les raretés de son sujet. Pour lui, la qualité de l'observation est le principal. Aussi est-ce à l'instinct qu'il accorde la primauté. L'instinct est à son sens la vérité vitale et le meilleur art est celui qui en procède le plus immédiatement, qui ressemble le plus à un réflexe instantané.

Un tel art est naturellement interdit à ceux qui se rompirent à l'usage machinal des règles et des recettes scolaires. Ceux-là, en effet, sont à jamais captifs d'un cercle clos, esclaves d'un répertoire de clichés, prisonniers d'un engrenage de formules qui les prive du contact de leur fonds intime et les empêche de le transposer. Or, ne s'agit-il pas avant tout de se produire le plus directement possible ? L'idéal, n'est-ce pas de se livrer tel quel ? Vuillard, du moins, le pense. Son premier effort a été d'affranchir sa rétine et sa main des manies pédantesques, d'expulser de sa mémoire le poids mort des notions abstraites. Il s'est ainsi refait une ignorance et s'est rendu capable du libre examen visuel par lequel il enrichit sans cesse l'expérience qu'il met en œuvre.

Vuillard, en somme, est un impressionniste. Il ne se distingue des impressionnistes proprement dits que par un soin technique dont les Monet, les Sisley, les Pissarro, ne se soucièrent

guère, dans leur hâte d'impulsifs à fixer des visions fugitives. Non pas que Vuillard, comme Seurat, comme Signac, ait souhaité codifier l'utilisation des doctrines de Chevreul. Mais il se contrôle en demeurant empirique et il n'est resté fermé ni aux trouvailles du « divisionnisme », ni à l'influence des tapisseries anciennes. En ouvrier scrupuleux, il s'est intéressé à son outil, il n'a rien négligé pour perfectionner ses moyens, bref il s'est appris par la base le métier qu'il mit au service d'un regard privilégié.

Regard avide, regard nerveux, regard savant, le regard de Vuillard reçoit émotion de tout avec une fraîcheur et une intensité singulières. Il s'excite au moindre choc, frémit au plus léger heurt. L'inquiétude vibratile est son état normal. Aucun regard vivant ne l'égale en fine vigilance, en sélection nuancée, en perspicacité sensitive. Ses perceptions colorées sont uniques. La délicatesse de fibre qu'elles supposent est un secret d'ordre physique, incommunicable par conséquent et caché à son possesseur même. Vuillard ne pourrait transmettre à personne le maniement de ses procédés d'analyse. Il se borne à les exercer en indépendant solitaire, exempt de rêve apostolique et tout à fait indifférent aux écoles... quand il ne leur est pas hostile à la manière d'un agnostique.

Pierre Hepp

Poèmes

Printemps

Je te donne ce coin fleuri,
Ces arbres légers, cette brume
Et Paris au loin qui s'allume
Sous ces nuages blancs et gris,

Mais tu t'en moques. Tu préfères
A ce soyeux et lent décor
La bouche avide qui te mord
Et l'étreinte qui t'exaspère.

Cette nuit, l'odeur des lilas
Charge la brise, et ta jeunesse
S'épanouit sous la caresse
De la bouche experte et des doigts...

Regrets

Ah ! je t'aime ! Où donc es-tu
Ailleurs que dans mes poèmes ?
Voici l'hiver qui ramène
Mes chagrins noirs et têtus.

Les acacias frémissent
Quand le vent descend sur eux.
Tu te chauffais sans chemise
Toute nue au coin du feu.

La pluie battait la fenêtre ;
Le bois sifflait en brûlant...
...J'attends que le matin blanc
Se lève encor dans les vitres...

Amour

Tu riais, tu te renversais
Dans mes bras et l'aube amoureuse
Illuminait ma tête creuse
Et lourde ; mais je te berçais

En chantant. Le jour dans la pluie
Se levait et n'en pouvait plus.
Contre ta hanche étroite et nue
Je tombais enfin d'insomnie...

Matins amers, amour charmant,
Epuisante et trouble folie...
Au réveil, la mélancolie
Sépara plus tard ces amants.

Pourquoi ?... Nul ne le sut. Lui-même
Pleurait en s'éloignant de toi.
...Et, depuis ce temps, que de fois
L'aube a flétri ses roses blêmes !

FRANCIS CARCO.

BIENFAITS DE LA MONTAGNE

OU

Le Conseil Salutaire

Afin de me délivrer d'un trop vivant souvenir d'amour, j'avais résolu de fuir Paris, où une présence toujours ressentie, quoique invisible désormais, m'empêchait de reprendre goût à l'air que l'on respire.

Je cherchai un endroit qui m'offrît les ressources d'un séjour assez prolongé, car je n'aime point les voyages. Leur rapidité m'accable ; ce qui est nouveau devant mes yeux, dans ma vie, m'est amer. Au contraire, je m'attache invinciblement à ce que je connais bien. Ainsi, j'avais plus

aimé ma maîtresse quand, lassée d'une suave habitude, elle m'aima moins, motif pour lequel je la quittai.

— Allez à la montagne, me dit mon ami Beresford et n'en revenez pas trop vite. Vous vous en trouverez à merveille.

J'objectai la saison, ce décembre bientôt propice aux sports que je déteste et l'affluence de monde que la mode projette maintenant sur ces contrées, dont je ne parlai d'ailleurs que par ouï-dire.

— Allez toujours, fit Beresford. L'hiver n'est pas éternel et la solitude est mauvaise pour un cas comme le vôtre.

J'ai grande confiance en ce jeune anglais sagace qui parcourut les cinq parties du monde et que nulle peinture de sentiments ne prend au dépourvu. Il semble avoir connu toutes les douleurs et trouvé tous les vulnéraires, tant son visage apparaît triste en même temps que satisfait.

Je suivis son conseil. Je vins ici, station suisse accueillante, hissée à quinze cents mètres d'altitude.

C'est une agglomération d'hôtels dont on ne voit jamais qu'un à la fois, grâce aux replis nombreux du terrain en amphithéâtre. Quelques chalets, une manière de rue formée par quatre ou cinq boutiques, puis la route, plane sur un assez long parcours, de laquelle on jouit d'une vue jus-

tement vantée. La chaîne imposante de monts qui nous fait face, avec un recul suffisant pour se parer des plus beaux mirages, découpe sur le ciel l'arabesque de ses cîmes inégales. Entre elle et nous, s'étale la plaine, gouffre vert et charmant qui garde pour notre émotion les couleurs de la vie, quand l'hiver nous a déjà vêtus de son spectral manteau.

Je la trouvai, un matin, cette neige tombée toute la nuit, couvrant les routes nettes, les sentiers dessinés, l'herbe et la terre différentes, faisant de perspectives diverses hier au gré des pas, une éblouissante et monotone étendue, sans repères pour les yeux, ni délices pour le cœur.

Je la vis danser sous le soleil.

Je vis les nuits glaciales où elle brille encore, où l'air trop froid paraît condenser toute chose, si bien que les blanches montagnes semblent à portée du geste, où la lune et les étoiles ressortant durement dans un ciel d'un bleu vif, n'ont plus la mystérieuse et lointaine lueur qui enchante les firmaments d'été, où tout le paysage comme privé d'atmosphère, proche et métallique, donne envie de le toucher de la main.

Je vis la mer de nuages emplissant la vallée. Effet curieux de houles serrées, plus régulières qu'en aucun océan, se glissant partout comme l'eau fluide, découpant dans la matière chaotique

et confuse, des golfes, des caps plus précis qu'une estampe japonaise.

Je vis aussi la neige tomber en plein jour. Les cieux bas, couleur de fumée, pèsent alors sur le sol gonflé de sa fourrure moelleuse. La nature s'enveloppe, dirait-on, d'un domino gris ouaté de cygne.

Ces spectacles nouveaux occupaient mes yeux frivoles, sans aller jusqu'à mon âme qui restait lourde et douloureuse.

Pour ne négliger aucune chance de salut, et malgré l'aversion que m'inspirent les exercices violents, j'essayai des sports. M'y livrant sans l'ardeur qu'ils exigent, je n'y trouvai aucun plaisir, mais à leur faveur je nouai pas mal de relations. Là encore je fus déçu.

— Est-ce pour le magique mais trop factice décor que vous m'envoyâtes ici, écrivis-je à Beresford, ou pour l'agrément de ce monde sportif, si vide, si peu intéressant ?

— « Je serai pour vous aujourd'hui, répondit-il
« à ma première plainte, ce qu'était Lord West-
« moreland pour le roi Henri IV quand celui-ci
« disait : « O Westmoreland, tu es un oiseau
« d'été qui, perché sur l'épaule de l'hiver, ne
« cesse de chanter que les jours grandissent. » Et
« relativement à votre seconde question, mon très-
« cher, écoutez ce vœu : Dieu vous garde, quelque
« temps encore, de la rencontre d'un esprit su-

« blime dont le commerce ne serait pour vous « qu'un prétexte à cultiver vos maux de qualité. »

Cependant les semaines en s'écoulant ramenaient une température plus clémente. La neige fondait, rendant aux lieux leurs aspects véritables. Ceux des hivernants que le dégel n'avait point chassés changeaient leurs habitudes.

La patinoire, les pistes étant désertes, la route devient le seul centre d'activité. Cinq fois, six fois le jour, on l'arpente de la poste au viaduc sous lequel passe le torrent. Les chemins se découvrant un à un, on étend le cercle des promenades, on gagne facilement les bois de sapins étagés.

Par mollesse, par ennui, je me laisse entraîner dans ces flâneries collectives, tout en me disant que, solitaires, elles me seraient plus profitables — et je me trompe. Dédaigneux de causer intimement à des compagnons qui ne sont point dignes de m'entendre, je sais, néanmoins, assez la politesse pour ne pas m'absorber en moi-même. Je m'alanguis donc béatement au rythme de la marche, à peine coupé de paroles sans valeur ; je n'en goûte que mieux le paysage duquel je prends possession peu à peu.

— Vous tous, pensé-je, qui marchez comme on fait du sport, ce paysage n'est point à vous, mais il m'appartient chaque jour davantage parce que je l'observe minutieusement. lui dérobant tous ses secrets. A moi seront ces déclivités brusques

qui n'arrivent pas à ébranler le fier équilibre des sapins ; à moi ces pentes molles où l'herbe reparue verdoie plus tendrement qu'en aucune prairie droite ; à moi le riant abîme de la plaine que les temps clairs nous livrent ; à moi la ronde des géants et leurs beaux noms sonores : le grand Muveran, le Chamossaire, la dent de Morcle, l'Argentine.

J'admire. Je m'oublie. Je renais !

Louée soit votre perspicacité, Beresford !

Avec votre parfaite connaissance de mon esprit rétif, vous aviez prévu que le lent travail de l'accoutumance aurait fait son œuvre en moi, juste au moment où le printemps proche se disposerait à rendre à la nature, en même temps que plus de facilité pour la goûter, la mansuétude infinie qui seule me la rend tout à fait chère.

Avec votre parfaite connaissance de tous les lieux du monde, vous aviez deviné que ni la mer sauvage, trop angoissante, ni la mer bleue, épuisante de délices, ni les villes où l'on passe rapidement, tel un proscrit, ni les contrées plus lointaines où le soleil vous noie d'une tragique torpeur, ne pouvaient me convenir comme cette Suisse aimable qui offre à ses passants cosmopolites une vie facile et distrayante, à l'abri des protectrices montagnes.

Si j'étais seul, pour mes quotidiennes prome-

nades, la paix grandissante que j'en tire serait troublée par la voix, libre enfin, de ma douleur toujours réelle.

Mais je ne suis jamais seul.

Chaque soir, le coucher du soleil me surprend sur la grande route où nous nous reconduisons lentement les uns les autres.

— Regardez, dit quelqu'un, le Muveran est rose !

Nos yeux vont à la cîme empourprée. Ebloui, je prends pour moi seul cette merveille de lumière qu'un enthousiasme de commande ne me dispute point, et parce qu'il faut que je m'exclame aussi en des paroles convenues, mon cœur gêné se tait, et ne me fait pas mal.

Parfois nos courses plus longues ont un but précis. Il s'agit d'atteindre quelqu'un de ces chalets isolés, placés haut dans la montagne, où les touristes trouvent ce qu'ils aiment à trouver en tout endroit de la terre : les sièges autour de la table.

Nous arrivons, essoufflés, un peu las, et nous asseyons, heureux. Il fait chaud. Un gros poêle de fonte brûle encore, malgré le temps adouci. La pièce boisée est nue ; voici seulement, suspendue dans un coin, la petite armoire vitrine qui contient les cigarettes blondes dont nous userons tout à l'heure.

Auparavant nous buvons un thé noir comme la bière de Munich. Nous emplissons nos assiettes,

avec difficulté, de ce miel de sapins, opaque et grumeleux, pour lequel il faut dix fois tourner la cuiller sur elle-même afin que le fil gluant se casse. Nous mangeons de grand appétit et faisons reverser trois ou quatre fois l'eau bouillante sur le thé qui ne s'éclaircit point.

Maintenant, nous fumons. La cendre des cigarettes va rejoindre au fond des tasses le sucre mal fondu. Mes compagnons et mes compagnes, tous jeunes et gais, babillent. Ils ne disent rien qui en vaille la peine. J'écoute souriant. Quel repos !

JANE CLOUZOT.



Les Chroniques

CHRONIQUE STENDHALIENNE

Notice sur « **Le Rouge et le Noir** ». (1)

La préface de M. Casimir Stryienski ne m'a pas enchanté comme celles qu'il écrivit pour les « posthumes » de Beyle, que je ne me lasse pas de relire. M. C. S. semble avoir perdu l'enthousiasme contenu et clairvoyant qui l'animait il y a vingt ans. Il s'érige en critique et surtout en moraliste avec une extrême rigueur. De là des appréciations étranges, inexactes et même choquantes.

P. 6, voici comment Julien Sorel nous est présenté : « Ce fils de charpentier... pousse à l'extrême les moyens d'action ; il simule les vertus aussi bien que les vices, pour satisfaire sa passion dominante : ce monstrueux égoïsme, cette soif de puissance et de fortune qui se moquent de toute entrave et se parent des noms d'énergie et de courage ! » Cette définition rappelle les diatribes surannées des Pontmartin et

(1) Par déférence pour le préfacier, j'avais mis de côté cette notice sur l'édition Larousse du *Rouge et Noir*. Mais M. Stryienski a permis à mon fanatisme de s'exprimer à sa guise et librement. Je l'en remercie beaucoup. (*A. P.*)

des Caro, spiritualistes « enragés », dont l'exagération comique nous fait sourire aujourd'hui. Elle dépasse son but et n'empêchera pas l'inévitable séduction d'une intelligence hors ligne, aux prises avec les difficultés de sa vie propre, et usant des seules armes mises par l'époque à sa disposition, sans être un instant vile et méprisable.

Cette conception singulière du caractère de Julien entraîne le préfacier à un autre excès : l'approbation *sans réserve* de la condamnation à mort, exprimée en ces termes : « Si bien que, dans la fiction, le châtiment de Julien parait plus vraisemblable que dans la réalité : le dernier acte du drame, que Stendhal l'ait voulu ou non, rend banalement justice à la plus saine justice. » M. C. S. semble éprouver un soulagement, presque de la joie, à voir tomber cette tête. Rien ne l'émeut. Ni la jeunesse du condamné, ni l'intérêt qu'il inspire à tous, ni l'attachement que lui témoigne sa victime ; ni la belle crânerie qui porte Julien, par horreur du mépris, à ne pas disputer son existence à la logique du Code. Alors que le président des Assises, tout juge qu'il est depuis nombre d'années, a la larme à l'œil en condamnant Julien, le préfacier donne la main au baron de Valenod et partage la satisfaction du « cuistre aux yeux flamboyants. » Cette inhumanité complète, toute littéraire qu'elle soit, sera-t-elle approuvée par les lecteurs ? J'en doute. Elle ne trouvera pas d'écho même parmi les lectrices ; car de même que Mme de Rênal a encore de fervents adorateurs, si j'en crois M. Alain-Fournier : « Combien de jeunes femmes sont des amoureuses inconsolées de Julien Sorel. »

P. 9, à propos du curé Chélan, M. C. S. écrit : « Stendhal nous devait bien de peindre dans son roman un prêtre qui ne fut pas une caricature » oubliant ainsi l'abbé Pirard « *d'une vérité de génie* » au dire de Barbey d'Aurevilly qui devait s'y connaître et n'est pas suspect de tendresse pour l'auteur de *Rouge et Noir*. — P. 10, Julien dans sa prison « s'écoute parler et fait trop de rhétorique ». L'éminent professeur s'est trompé de classe sans doute. Car c'est de la *philosophie*, lucide et poignante, que « fait » Julien quelques jours avant de « savoir à quoi s'en tenir sur le *grand peut-être* ». Stendhal, *rhétoricien*, n'est-ce pas le dernier reproche qu'on puisse lui adresser ?

Même page, Stendhal « consacré » par M. Faguet, cela dépasse la mesure et la courtoisie permise entre confrères. Quoi ! M. Faguet ? l'homme qui a écrit que « Stendhal n'était pas intelligent et qu'il était incapable d'avoir une idée générale » ? Est-ce là la consécration du critique dont M. C. S. inflige le voisinage à Taine et à Nietzche ? Et pourquoi ce grand mot de « consécration » ? Pour une pauvre phrase, arrachée par l'évidence, après vingt pages de facéties à peine spirituelles !

Enfin p. 12, Tartufe cité comme « ancêtre » de Julien, ne résiste pas plus à l'examen qu'Harpagon, ce fantoche, cité comme type de l'Avare, alors que le préfacier avait sous la main, sans sortir du roman, le Père Grandet, dont la profondeur peut seule être mise en comparaison avec le métal brûlant qui a formé Julien Sorel.

M. Stryienski, s'exprimant pour la première fois,

sur *le Rouge et le Noir*, en a reconstruit la genèse avec exactitude, à une erreur près, mais au point de vue critique, il n'a pas été plus heureux que ses devanciers plus ou moins illustres ; et la critique définitive du chef d'œuvre de Stendhal est encore à écrire. D'ailleurs le sera-t-elle jamais, et en avons-nous besoin ? Ce roman, insaisissable dans son ensemble, ne peut avoir, comme l'auteur lui-même, que d'ardents détracteurs ou de fervents enthousiastes, ce qui lui promet encore une belle carrière.....

Adolphe PAUPE.

LITTÉRATURE

Maurice Barrès : *Greco ou le Secret de Tolède*. Paris, Emile-Paul, 1912.

Il y a quelque vingt ans que date la prédilection de M. Maurice Barrès pour cette abrupte cité mauresque qu'est Tolède. Jeune romantique qui cherchait sa voie à travers les obscurités du symbolisme, il imaginait l'histoire exaspérée d'*Un Amateur d'Ames*. Et pour décor à ce drame contracté où cet autre René et cette autre Lucile se déchirent par trop de tendresses, il donnait ces paysages de Tolède et la rive du Tage qui sont « parmi les choses les plus ardentes et les plus tristes du monde ».

Tolède, ville sombre et vertigineuse, avec ses quatre-vingt-dix églises et ses dix-huit couvents, le captivait par l'austérité meurtrie de son aspect et le mystère de son apparence. Mais à chaque visite, s'il lui trouvait un charme différent et une signification plus haute, il sentait dépérir l'ardente flamme de sa passion juvénile. C'est l'étude du Greco qui lui fit entrevoir un

secret jusqu'alors ignoré, et à mesure qu'il pénétrait mieux l'esprit du grand peintre Crétois, il entrait plus avant dans la connaissance de la ville et celle-ci à son tour expliquait le génie tourmenté de celui qui la décora si magnifiquement :

« Dans Tolède, j'ai vécu une certaine vie toute livrée aux influences du lieu et telle que, dans mon souvenir, certaines de mes heures se plaçant auprès des tableaux du Greco forment une suite à son œuvre. Aussi je voudrais, avec abondance et presque sans ordre, parler de Tolède, et là-dessus oser trente digressions qui nous ramèneront toujours à mieux comprendre le Greco. »

Car il ne faut pas oublier que ce livre est une étude artistique sur un peintre d'une très grande valeur, de même qu'il est une méditation sur une des plus pittoresques cités espagnoles. Mais si nous ne sommes pas surpris de sentir cette méditation se tenir à une hauteur qu'atteignent rarement les récits de voyage, pourquoi nous étonnerions-nous davantage de voir qu'un grand peintre visionnaire, à la fois surprenant psychologue et ardent métaphysicien, prodigue à Maurice Barrès un enseignement où la peinture n'est plus qu'un prétexte.

Comme en Lorraine, comme à Sparte, Barrès ici tire tout de lui-même et projette dans ses phrases prestigieuses la poésie morale de sa pensée.

Ce n'est pas seulement le mérite littéraire indéniable de ce livre et sa vision d'art personnelle qu'il convient de saluer, mais ces phrases lourdes d'une vie réfléchie et d'un sens inépuisable qui toujours savent nous indiquer une orientation noble et légitime.

Et quand l'auteur écrit :

« Sous ces nefs d'une hauteur prodigieuse, j'accepte d'être submergé. C'est la poésie des grandes profondeurs. Si longtemps que je vive dans cette masse énorme, j'y ferais encore mille découvertes. Il arrive un moment où les livres que l'on préférait ne sont plus de beaux livres, parce qu'ils cessent de rien nous donner : nous leur avons tout pris. Qui pourrait donc épuiser ce vase Pourana qu'est la cathédrale de Tolède ? »

Ne pouvons-nous à notre tour affirmer que pour nous l'œuvre de Maurice Barrès, comme la cathédrale de Tolède, ne peut cesser de nous enrichir de toutes ses merveilles accumulées.

HENRI MARTINEAU.

Pierre Loti : *Un pèlerin d'Angkor.* Paris, Calmann-Lévy.

En revenant des mers de Chine, Loti a profité d'une escale un peu longue à Saïgon pour remonter le Mékong et visiter les ruines d'Angkor dont les décors fabuleux avaient trente-cinq ans auparavant hanté son imagination d'enfant.

On devine sans peine quel parti la plume de Loti a pu tirer d'un pareil sujet.

C'est d'abord, perdue dans la forêt tropicale, Angkor Thom, la ville dont un fossé de cent mètres de large entourait les remparts et sur laquelle règne en maître à présent le figuier des ruines. Puis, c'est le temple d'Angkor Vat dont la plus large enceinte dépasse une lieue de tour et dont les galeries superposées déroulent

aux regards du visiteur avec leurs guerriers, leurs chars, leurs éléphants, leurs apsaras souriantes sous les tiares archaïques, tout le décor de la vieille épopée ramayanesque.

Ce temple d'Angkor Vat, Loti l'a parcouru avant le lever du soleil, à l'heure où les chauves-souris règnent en maîtresses sur les galeries désertes, comme au grand jour aussi.

...Après un arrêt à Kampong-Luong, puis à Pnom-Penh où l'ont mené les éléphants de Norodom et où les danses rituelles des apsaras ont fait revivre à ses yeux le décor des bas-reliefs d'Angkor, Loti par Saïgon a regagné la France.

A Rochefort, par un soir d'automne, il se sent envahi, en retrouvant dans une vieille revue coloniale l'image des temples cambodgiens, par la mélancolie du passé.

Cependant ce livre finit sur une impression sereine émanant de la constatation de l'évolution des farouches cosmogonies primitives vers un idéal de miséricorde et de pitié suprême.

Un pèlerin d'Angkor séduira tous ceux qui ne voient en Loti qu'un artiste affiné inventoriant avec éloquence les merveilles éparses aux quatre coins du monde.

Mais ce livre intéressera plus encore ceux pour qui l'œuvre de Loti traduit avant tout les angoisses d'une âme inquiète encore plus sensible aux souffrances qu'aux beautés du monde réel.

Après les tirades nihilisles d'Azyadé, on pouvait penser qu'il y avait trop de sentimentalisme vague dans certains volumes, tels que le *Livre de la pitié ou*

de la mort ou l'*Inde sans les Anglais*, mais déjà, en des heures troubles de notre histoire, Judith Renaudin s'affirmait comme un éloquent appel à la tolérance.

Depuis, c'est une foi de plus en plus vivante qu'on sent vibrer dans les dernières œuvres de Loti. Sans rien abdiquer de son ardent patriotisme, Loti a su faire entendre sa voix chaque fois qu'il s'agissait de défendre les victimes de l'égoïsme brutal ou sectaire des individus ou des nations.

En affirmant son peu de foi dans la stabilité des conquêtes lointaines, Loti s'est peut-être aliéné plus d'un de ces militaristes en chambre qui, de parti pris, ferment les yeux sur ce que ces acquisitions précaires peuvent coûter en existences et en souffrances humaines.

Il sentira du moins pour lui tous ceux que pénètre la même confiance en un idéal de pitié. A ceux-là, *Un Pèlerin d'Angkor* aura donné en outre d'un vrai plaisir d'art quelque chose de plus enviable encore : le réconfort qu'apporte tout acte de généreuse foi.

JEAN MARIEL.

Edmond Pilon : *Sites et Personnages*, Paris, Bernard Grasset, 1912.

Après s'être un moment attardé « *dans les Jardins et dans les Villes* », M. Edmond Pilon a voulu égayer les paysages qu'il visitait, en évoquant la silhouette de ceux qui les peuplaient jadis. On sait qu'il est passé maître dans l'art de ces résurrections ; et les personnes qui ont lu son « Voyage de La Fontaine »

par exemple, ne l'ont point oublié. Aussi son nouveau livre, que préface M. André Hallays, charmera-t-il tous les lecteurs.

Il ne faut point rechercher dans ce volume d'âpres discussions esthétiques. Mais les âmes qui goûtent les tendres images, qui se plaisent aux émotions délicates, trouveront là de quoi se satisfaire. Dans les bosquets de Chantilly, elles verront errer les fantômes de Gérard de Nerval et de Théophile de Viau ; en Hollande elles voyageront avec Voltaire. Bien des chapitres les retiendront encore : Poussin aux Andelys, Rousseau à Montmorency et à Ermenonville, Gœthe au Jardin, les philosophes au Luxembourg.

Les lecteurs pourront également découvrir, ici et là, des leçons aimables. Je n'en veux pour preuve que les belles pages sur *Le Jardin des Classiques*. M. Edmond Pilon nous montre combien on a eu tort d'accuser les classiques d'être insensibles aux beautés de la nature. Je ne suis pas loin de croire, pour ma part, que si nos grands écrivains du XVIIe siècle n'ont jamais fait dans leurs œuvres que des descriptions fort discrètes de la campagne, c'est surtout parce qu'ils en ressentaient profondément le charme. Toutefois cette nature, ils la voulaient *ordonnée et intelligente* : les sauvages romantiques ne leur pardonnèrent pas ce crime ! Heureusement qu'une génération vient enfin qui sait goûter les ombrages décrits par La Fontaine et ceux sous lesquels Jean-Jacques allait rêver.

JEAN-MARC BERNARD

Châteaubriand : *Amours.* Paris, Sansot, 1912.

Châteaubriand est fort à la mode, cette saison. J'en suis bien aise, car je l'aime beaucoup. Maintenant qu'on en dise ceci ou cela, je ne m'en inquiète guère et je laisse parler les sots. Au nombre de ceux-ci je ne range certes pas M. Jules Lemaître. Je n'ai entendu ni lu d'ailleurs ses conférences, et quand ses opinions me choqueraient, — ce qui ne serait point nouveau, — je les négligerais en toute sérénité, tout en reconnaissant à l'éminent critique ce droit de dire ce qu'il lui plaît que je m'arroge quand c'est mon agrément. Non, ce qui m'amuse, ce sont les aboiements de ces redresseurs de torts, souvent tarés eux-mêmes, et qui ne protestent que parce que M. Jules Lemaître naguère fit une déclaration politique qui m'indiffère assez, mais qui les gêne beaucoup.

Si Châteaubriand est en vogue c'est à M. Lemaître qu'on le doit, et je l'en félicite. M. Georges Pierredon a eu l'idée de grouper sous ce titre : *Amours*, les écrits du célèbre auteur de *René* relatifs à ses aventures sentimentales, et ce petit choix fait un recueil délicieux que M. Pierredon a préfacé avec une adresse érudite et charmante. Merci à G. Pierredon ; merci à Jules Lemaître.

F. S.

André du Fresnois : *Une étape de la conversion de Huysmans.* Paris, Dorbon-Aîné.

La conversion de Huysmans sera toujours un passionnant sujet d'étude : peu de phénomènes psychologiques ont l'intérêt de celui-là, et, quel que soit le

jugement que l'on porte sur ses livres, le romancier mystico-naturaliste fait toujours curieuse figure. Or le petit livre qu'édite la librairie Dorbon apporte des documents inédits et de première importance : des lettres intimes de Huysmans à Mme de C... Si nous rappelons encore que l'auteur de ce petit travail, perspicace et d'une belle netteté, est M. André du Fresnois, nous n'aurons pas besoin d'insister davantage sur son charme littéraire.

F. S.

Louis Thomas : *La Maladie et la Mort de Maupassant.* Paris, Messein, 1912.

Voici une deuxième édition soigneusement revue d'un petit livre paru il y a six ans et qui demeure un modèle de clarté et de précision. Il est passionnant de tout connaître des auteurs célèbres que nous aimons ; et M. Thomas sait très finement rapprocher des textes probants, et les commenter d'un mot profond et avisé. Ce petit livre est un document scientifique et psychologique d'un intérêt de premier ordre.

F. S.

Louis Estève : *De Nietzche à Bouhélier, essai de philosophie naturiste.* Paris, Figuière, 1912. — *L'Education amoureuse.* Gaillac, « La Critique Méridionale » 1911.

Si M. Bouhélier n'est pas un grand homme, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même et non point à ses amis. Le témoignage de ceux-ci est touchant, et M. Louis Estève, écrivain ingénieux, nous est bien sympathique. Son petit roman n'est peut-être pas très neuf,

mais il renferme des détails gracieux et témoigne d'un réel talent. Si l'auteur me permettait un conseil, je lui citerais un vers de Charles Guérin : « Ne mêle pas l'esprit aux choses de la chair ».

F. S.

LES POÈMES

Claude Odilé : *Chants*. Paris, « La Phalange », 1912. — **Maurice de Noisay** : *Les douze flèches d'Eros*. Paris, « La Belle Edition ». — **Fernand Divoire** : *L'Amoureux*. Paris, « La Belle Edition ». — **Pierre-Charles Jablonski** : *Lueurs*. Paris, Figuière, 1912. — **Pierre Nothomb** : *Notre Dame du Matin*. Paris, « L'Occident », 1912. — **Edmée Delebecque** : *La Nuit claire*. Paris, Delesalle. — **Marcel Droüet** : *Quelques feuillets du livre juvénile*. Paris, « Pan » 1912. — **Pierre Tournier** : *Les yeux fermés*. Paris, Grasset, 1912. — **Joë Imbert-Vier** : *Le Chemin entre les Haies*. Lyon, « L'Art libre ». — **Pierre de La Batut** : *L'Humble retour*. Paris, « Le Temps présent », 1912. — **André Martin-Decaen** : *Les Anémones blanches*. Paris, « Le Temps présent », 1912. — **Jean d'Harcelines** : *Les trois anneaux d'or*. Paris, Grasset, 1911. — **Charles de Saint-Cyr** : *Laudes*. Paris, Rivière. — **Albert Londres** : *La marche à l'Etoile*. Paris, Sansot, 1912. — **Pierre Alessandri** : *Poésies*. Paris, Figuière, 1912. — **Herman Frenay-Cid** : *Grimaces et Fantaisies*. Paris, « Le Beffroi », 1912. — **Henri de Lisle** : *La Sage ardeur*. Paris, « Le Beffroi », 1912. — **Abel Doysié** : *Heures de France et d'Exil*. Paris, Jouve,

1912. — **Paul Granotier** : *Dans le silence des rêves*· Paris, Jouve, 1912. — **Marc-José de Chantal** : *Au souffle des Vallées*. Paris, Figuière, 1912. — **Lieutenant Georges Rollin** : *La Conquête de l'Air*. Paris, Sansot, 1912. — **Eugène Guilloux** : *L'Infirmier*. Paris, Figuière, 1912.

Le jeune homme qui signe aujourd'hui Claude Odilé a dejà fait éditer trois précédents volumes. Il ne les a fait distribuer qu'à quelques amis choisis, leur enjoignant même de n'en point parler. Et s'il n'a pas gardé aussi jalousement ces *Chants*, je ne suis point certain que déjà il n'en ait quelque regret. Les précédentes œuvres n'étaient point négligeables, et la dernière aussi mérite qu'on s'y arrête. L'auteur est poète, il a le don imagé d'exprimer des impressions profondément senties. Il aime ces formes chères aux poètes allemands : ballades, rondes, berceuses ; mais il ne dédaigne aucunement ces poèmes plus véhéments où rit et chante, dans une exaltation dyonisiaque, un sentiment débordant de plénitude. Sa pensée est souvent anxieuse et trahit son irrésolution ; la même strophe nie Dieu et l'implore, et change le blasphème en prière. Dans le silence de la nature ce cœur cherche le repos :

La fontaine chante avec le clair de lune
Qui rêve et chante, tout au fond d'elle.
Les branches tremblent, des gouttes de lune
Tombent sur l'eau de la fontaine.

Nuit de printemps, chansons qui passent...
Me donnez-vous, ciel bleu et froid
Par la paix blanche de l'espace
La paix que je désire et qui n'est pas en moi ?

Ces sentiments divers et troublés ont trouvé pour s'exprimer ici les délices paisibles du printemps anglais ou la sauvagerie pittoresque de notre Bretagne. Un sonnet particulièrement évocateur en célèbre l'âpre charme :

> Mais le soleil pâlit dans les pins de Cador....

Tandis qu'un autre sonnet, empreint d'une mystique sensibilité, adresse à l'amie qui est née dans les pays du nord un hommage fervent :

> Je baise sur ta bouche un rayon de tes yeux,
> Et, sur tes cils dorés, l'étoile des nuits grises.

L'inquiétude du destin, la nature, la mer, l'amour : tous vieux thèmes, mais que reprend un cœur jeune.

M. Maurice de Noisay quand il chante les blessures de l'amour, n'a point non plus la prétention d'aborder un sujet nouveau, et les formes archaïques du langage ne le rebutent pas davantage : les muses, le Parnasse, Eros, le carquois... tout l'arsenal y est. Heureusement qu'on y rencontre encore autre chose qu'un enfant nu jouant avec son arc. L'amour dont parle M. de Noisay n'est pas que de la littérature. Nous le voyons dans son vrai décor, dans ce Paris où les femmes sont plus décevantes : le thé fume sur les petites tables et son arôme se mêle à celui des havanes blonds, tandis qu'un mol orchestre de tzigane vous étourdit et vous grise. Dans la musique de ses vers, le poète a su rendre avec la tendresse frémissante des aveux, le charme d'une ambiance capiteuse. Telles strophes de cette plaquette sont exquises, mais trop vite quelque négligence, quel-

que cheville, quelque prosaïsme rompt l'enchantement. Du moins saurons-nous faire notre choix :

Voici des mois, des ans bientôt, que je vous vois
Et bien que plus d'un soir nos regards et nos voix
Se soient croisés parmi la délicate brume
Des parfums agités et des tasses qui fument,
C'est la première fois ce soir, que je vous vois.
. . . .

Mon aimée fuit sur la mer bleue,...
Dans sa cabine, je la sens
(Puisque le ciel est sans lueur)
Qui ferme les yeux en croisant
Les mains sur sa poitrine en fleur...
. . . .

Que le jour serait clair qui vous rendrait à moi !...

Ce ne sont plus ses sentiments personnels qu'exprime Fernand Divoire. Il tend à synthétiser dans ses poèmes au rythme fluide une attitude qui puisse être considérée comme un type général :

Un jeune homme amoureux qui traîne son souci :
O la pauvre petite histoire !
Dis-la, pourtant, dis-les tes vingt ans sans victoire...
Et tu l'as rencontrée !
Trop belle, n'est-ce pas pour être désirée —
Oh ! la plus belle ! — Et ton âme désemparée
S'est entière jetée au port mystérieux.
Parle-nous d'elle : ses cheveux ?
Blonds, les plus blonds ? noirs, les plus noirs ? Et son visage,
Et ses robes, ses yeux, son parfum, et sa voix ?

Et le merveilleux c'est que sur ce schéma thématique, M. Divoire a su broder des variations émou-

vantes, et rendre harmonieuse une analyse parfois toute stendhalienne des diverses phases de l'amour :

A former cet amour qui sera mon salut
J'ai mis autant de soin qu'à choyer en moi-même
Les rythmes d'un poème,
J'ai mis à vous donner mon âme un soin extrême.
J'ai pris tous mes désirs sans but,
Toutes mes vagues rêveries,
Aussi mes vieilles théories,
Et vous en ai fleurie.

Voici le deuxième recueil de M. Pierre-Charles Jablonski. Comme le premier il est tout fait de petites notations imprécises et rapides qui laissent deviner la pudeur d'une âme sincère et la vivacité d'un esprit volontiers replié sur lui-même. En un mot ces *Lueurs* sont les petites méditations poétiques d'un philosophe. Elles se présentent à nous sous une épigraphe éminemment noble, et toujours valant notre attention bienveillante. Leur plus grave défaut est leur forme elliptique et indisciplinée qui me force à dire une fois encore que ce livre n'est pas écrit en vers : et cette profession de foi une fois faite, j'avoue que ses pensées sont souvent poétiques et que celà vaut encore mieux que les alexandrins de Bois (Jules). Ces cris sont émouvants :

Qui me donnera,
le pain quotidien,
pour que je puisse tout vous dire ;

Pour que je n'ai plus
la tentation
de cacher mon cœur, pauvre poison
de ma vie !

Qui me donnera le pain quotidien
d'un baiser.
Que rien de mon cœur
ne résiste plus
à votre tendresse...

Qui me donera le goût d'un baiser,
même si le pain quotidien m'est refusé,
pour que je puisse tout vous dire ?

On sent vibrant dans l'âme de Mme Edmée Delebecque « le religieux amour de la Beauté », et ses vers contenus disent tour à tour combien l'art, la nature et l'amitié ont su réveiller

Son cœur mystérieux, ce Lazare endormi !

Son exaltation demeure pleine de mesure et la profondeur de ses sentiments s'affirme davantage par leur noblesse que par leur véhémence : un goût délicat uni à une fraîche sensibilité, voilà ce que trahit ce blanc volume exquisement présenté.

La beauté de l'édition n'est pas toujours une garantie de la valeur des poèmes, certes non ! Mais le livre élégant de M. Pierre Nothomb exprime dès sa couverture la fraîcheur de verger et la clarté liliale de *Notre Dame du matin*. Ces pages expriment l'allégresse d'une âme qui communie avec le printemps naissant :

C'est une pluie d'été sur mon âme étonnée,
Qui se tend à l'averse ainsi qu'un jardin frais,
C'est une pluie d'été exquise et parfumée...

Les feuillets arrachés par Marcel Droüet à son livre juvénile sont écrits en prose. Mais ce soliloque à la bien-aimée de nos vingt ans est plutôt un poème

qu'une confession, et un poème délicieux tant par l'écriture que par les notations mélancoliques qui retracent un amour délicat.

M. Pierre Tournier ferme les yeux ; alors il se souvient et il célèbre le monde suivant la représentation qu'il en conserve au fond de ses prunelles closes. Sa conception des choses, à défaut d'une originalité très grande, est harmonieuse et sa voix a un accent personnel qui nous séduit :

Que l'arc-en-ciel est pauvre, et la gamme petite !
Les mots sont vains. Les corps se désenlacent vite
qui, pour fuir vers l'extase et les purs infinis,
s'étaient dans un baiser, farouchement unis.
Et le chant, triste ou gai, qui vers le ciel s'élance,
note à note, se perd aux vasques du Silence !...
Après le pâle soir, avant le clair matin,
autour du verbe étroit et du geste mesquin,
serrant, comme dans une hermétique ceinture,
en sa large unité, la diverse nature,
a Nuit, toujours, partout, est le gouffre béant
d'où tout sort, où tout rentre, et, tel un océan,
berce et cahote, au gré de ces funèbres ondes,
ces esquifs vagabonds que nous nommons les mondes !

Après avoir dit la louange de la nuit, du sommeil et de la mort avec des images neuves et souvent hardies, le poète cisèle de beaux sonnets où l'amour promène « ses ailes de lumière ». Aussi ce premier livre est-il déjà un beau livre, et devons-nous conserver pieusement le nom de son auteur.

M. Joë Imbert-Vier chante *Le Chemin entre les Haies* et redit le charme de la demeure familiale qui, au bout de ce chemin, reste accueillante et pleine de souvenirs. Les paysages de son enfance font renaître

un passé tout proche encore et qui revit doucement dans ces vers souples et parfumés. M. Pierre de la Batut également a suivi un chemin semblable et que fleurissent les aubépines aux premiers jours d'été, et ce fut un *humble retour*, mais délicieux pour un cœur de poète qui en prolonge sagement l'écho dans ses poèmes recueillis. Une âme semblable encore se livre aux pages de M. André Martin-Decaen, mais puls jeune sans doute, plus inexperte à coup sûr.

M. Jean d'Harcelines a écrit un livre où les vers délicats et les pensées émues abondent. Le rouvrant au hasard je trouve cette strophe :

> Le violon s'est tu, mais son écho persiste
> En moi. Le soir sur la terre s'appesantit ;
> Et je sens frémir dans mon cœur, pourtant petit
> Un accompagnement immense à la nuit triste.

Sa grâce voilée est un peu convenue, l'hésitation de sa phrase, sa tendre sensibilité, son harmonie facile donnent une idée juste de ces poèmes attachants.

Laudes de M. Charles de Saint-Cyr est un bel hommage au culte de la sincérité, une âme s'y révéle, mais il faudrait encore que cette révélation soit artistique, et ici la pauvreté d'expression est flagrante.

MM. Pierre Alessandri et Albert Londres prennent aisément tous les deux le ton d'un Musset de sous-préfecture. Le premier enferme dans ses vers une élégance plus gourmée ; le second a plus d'élan, mais quelque vulgarité ; du moins son livre qui n'est qu'un long poème, est-il plein de mouvement et de vaillance.

M. Frenay-Cid a d'étranges cauchemars quand dans les nuits sombres le hantent des seins d'enfant : ses rancœurs, ses espoirs, ses visions, tout cela n'est que

de la littérature, et point de la meilleure. Je préfère les méditations empreintes d'une *sage ardeur* de M. Henri de Lisle, poète appliqué et toujours intéressant, — et le journal de bord de M. Abel Doysié, exilé tendre et rêveur.

M. Granotier est suffisamment loué par le petit « papillon » de son éditeur pour que je me dispense de ce soin ; et M. de Chantal me semble également forcer un peu trop son talent. Le lieutenant Georges Rollin, lauréat de l'Académie Française, et encensé par M. Henri Lavedan, n'a que faire de mon opinion : je dirai seulement aux lecteurs du *Divan* que le poème de l'aéroplane n'est point encore écrit.

Je pense que la plaquette de M. Guilloux est l'œuvre d'un délicieux humoriste et non d'un disciple ingénu de François Coppée, au fond cela m'est égal, mais la première hypothèse est plus drôle.

H. M

PARMI LES REVUES

LA REVUE CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES

La nouvelle Librairie Nationale commença de publier, en 1907, une sorte de petit journal, qui avait pour titre : *La Librairie Nationale*, et pour sous-titre : *Revue critique des Idées et des Livres*. Cette publication était en même temps un recueil d'articles et un bulletin bibliographique. Le bulletin bibliographique est devenu la *Correspondance mensuelle* de la Librairie Nationale, tandis que le recueil d'articles a donné naissance à *La Revue critique des Idées et des Livres*.

Le premier fascicule de *La Revue Critique*, proprement dite, porte la date du 25 avril 1908 : et très régulièrement

depuis cette époque il a paru un numéro tous les quinze jours, le 10 et le 25 de chaque mois.

Du nº 1 au nº 89, c'est-à-dire du 25 avril 1908 au 25 décembre 1911, cette petite revue, modeste in-16 à couverture grise, ne cessa d'augmenter le nombre de ses collaborateurs et de ses pages. Et à partir du 10 janvier 1912, demeurant toujours bi-mensuelle, elle a agrandi son format et, sans cesser d'être une de nos quatre ou cinq meilleures revues d'idées, est devenue une très élégante publication in-8 de 128 pages, sous une couverture blanche au titre rouge et noir.

L'esprit reste le même, mais la rédaction semble plus choisie, et les chroniques, en particulier, plus vivantes.

Dès ses premiers numéros, *La Revue critique* a inscrit son programme au verso de sa couverture : « Faisant alterner l'histoire avec la littérature et l'art ou les études de critique politique et sociale, la *Revue* n'est point une revue d'érudits ou d'esthètes ou de sociologues, mais, comme son nom l'indique, un recueil de critique générale corrigeant et complétant un point de vue par un autre. » Elle y affirme ses tendances résolument critiques et y expose sa méthode : « Un de nos maîtres, qui est un maître de la Pensée française, a donné à cette méthode un beau nom : *l'Empirisme organisateur*. C'est la formule qui nous guide dans nos travaux. » Par ce juste hommage au génie de Charles Maurras, elle proclame son opinion royaliste, opinion qui toujours dirigera son attitude et déterminera le sens de ses études.

La *Revue critique* est une revue faite en vue de l'action. Et parce qu'elle croit que l'ordre doit être assuré en même temps dans la rue et dans les cerveaux, car l'ordre ne peut régner dans les intelligences que lorsqu'il est dans l'Etat, son directeur, M. Jean Rivain, écrivait le 25 décembre 1911 : « Les Idées de composition, de compétence et de choix sont faiseuses d'ordre partout et l'esprit qui s'y soumet est prêt à transposer en politique ce qu'il sait être sain et vrai dans sa partie ». On saisit ainsi les liens qui peuvent unir la littérature et la politique. *La Revue Critique* ne laisse donc pas passer une seule occasion de dire : « Politique, d'abord », enfermant dans ces mots l'idée d'une restauration monarchique.

Mais ici nous entendons nous cantonner strictement sur le terrain littéraire ; et il est aisé de comprendre que la littérature est assez proche de la politique, comme l'entend

La Revue Critique, pour que les études littéraires y aient été nombreuses depuis quatre ans et y aient tenu une place importante. Et quand les rédacteurs de la *Revue Critique* nous devraient blâmer d'un aussi stérile dilettantisme, nous tenterons de n'envisager que les tendances et les jugements purement littéraires qu'ils ont exprimés dans ses pages, en faisant abstraction de toute opinion sociale et politique.

Je sais bien que celui qui ne partage pas leurs idées peut leur objecter, comme M. Raoul Narsy, dans l'*Occident* de janvier 1912 : « Jadis, Maurras s'est ému, à juste titre, de l'avenir de l'intelligence serve de l'argent ; nous ne nous inquiéterons pas moins de la voir serve de la politique ».

Mais si pour ma part je me suis irrité souvent de voir dans le journal cet asservissement quotidien, je suis heureux de pouvoir rendre à la *Revue Critique* cette justice que ses meilleurs articles de critique littéraire, et dont seuls nous nous occuperons, ont porté sur la littérature et seulement sur elle, et que c'est à elle seule que les motifs de louange ou de blâme ont été empruntés.

Nous ne pouvons donner un résumé de ses sommaires. Un rapide coup d'œil y relève les noms de Charles Maurras, qui nous savons déjà être le chef intellectuel du groupement, de Jules Lemaître, Pierre Lasserre, Georges Sorel, M. de Roux, Louis Dimier, Jacques Bainville, Henri Longnon, Emile Bernard, Georges Valois, Emmanuel Delbousquet, Lionel des Rieux, Fagus, Henry Cellerier, Armand Praviel, Jean Herluison.....

Et si nous feuilletons d'un peu plus près les pages littéraires, notre attention est abondamment récompensée :

Louis Thomas écrit avec verve contre les réformateurs de l'orthographe, et loue très justement René Boylesve d'être un peintre avisé et exact de notre société. Raoul Monier, qui dévoile trop peu souvent la plus ferme intelligence unie à une culture d'une rare étendue, trace de Ferdinand Brunetière une esquisse remarquablement solide. Henry de Bruchard, silhouetté lui-même très joliment par Henry Cellerier, poursuit ses *petits mémoires du temps de la ligue*, souvenirs d'une vie, d'un entrain, d'un intérêt endiablés. Toulet enfin, sous le prétexte de ses *Notes d'Art*, montre fréquemment jusqu'à quelle perfection dans l'ensemble et le détail, la finesse française sait atteindre. Un tout jeune écrivain de moins de vingt ans, Henri Lagrange, étudiant tour à tour *Jean-Christophe et M. Romain Rolland*, *Gérard de Nerval*, ou *Hugues Rebell, nationaliste et*

classique, révèle une noble générosité artistique unie à la plus précoce sagacité, et, comme le dit Maurice Barrès, « le plus charmant talent ».

La collaboration de Pierre Gilbert est de la première heure et elle se continue toujours, abondante et variée. Divers articles de lui, surtout ceux sur Racine, comme à propos de la Princesse de Clèves, montrent une connaissance étendue et un goût averti de nos auteurs classiques. Peut-être seulement peut-on regretter qu'il parle plus en logicien qu'en poète ; ce qui est un mauvais point de vue, me semble-t-il, pour bien parler de poésie.

Jean-Marc Bernard est volontiers le théoricien de la *Revue Critique*. Les questions techniques, didactiques, historiques deviennent d'une attrayante clarté quand il les expose avec cette souplesse et cette intelligence passionnée qui n'appartiennent qu'à lui. Ainsi il intitulait naguère *Jules Romains et la Vie unanime* une longue et compréhensive étude sur le curieux fondateur de l'unanimisme et son remarquable volume de vers dont la philosophie et les intentions poétiques étaient sagacement dégagées. Il revient aussi volontiers sur la question du *classicisme* et de nos multiple « renaissances ». Et qu'il expose enfin la vie et l'œuvre d'*Arthur Rimbaud* ou de *Saint-Amand*, nous sommes toujours intéressés par une très sûre érudition et un souci plein de tact des nuances psychologiques.

La caractéristique d'André du Fresnois c'est l'élégance ; élégance qui n'est point que de surface, qui réside non seulement dans l'écriture mais dans un sens critique très sûr, aisément spirituel et qui pénètre sans effort et sûrement au fond des choses. Instinctivement il va aux auteurs de race et le choix de ses études sert déjà à le connaître : il aime à parler de Judith Gauthier, d'André Hallays, d'Alfred Capus ; en traits nets et imagés il exprime toute la complexité d'un Jules Lemaître, et quelques pages lui suffisent pour dégager l'originalité vraie d'un Jules Renard, auteur parfait à qui ne manqua qu' « un parfum d'humanisme. » Depuis janvier dernier, André du Fresnois donne tous les quinze jours des *notes de théâtre* où s'affirment encore ses belles qualités de droiture intellectuelle, son goût des idées harmonieuses et de la vérité sous tous ses aspects.

Une aussi parfaite mesure, associée à une logique implacable, nous est également sensible dans les écrits d'Eugène Marsan. Subtilement et brièvement il indique quelle

influence sur les jeunes littérateurs de notre âge ont encore *Hugo* et *Musset*. A la mort de Moréas, il commenta son œuvre avec un rare bonheur. Et toujours ses études sont de ce style souple et ferme, qu'aucun procédé ne distingue, ce style sobre, précis et personnel, mais qui, comme toute véritable distinction, ne révèle son originalité qu'à un observateur attentif et doué lui-même d'un goût pur. Toutes ces qualités, nous les retrouvons aussi dans ces *Notes littéraires* que nous lisons avec tant de fruit et que nous déplorons de voir Marsan tant espacer. A une époque où la critique tend trop souvent à n'être plus qu'un encensement mutuel ou cherche uniquement à satisfaire par des injures des haines particulières, il semble malaisé d'oublier les personnes pour ne voir plus que les idées quand on effleure les questions brûlantes du romantisme, du symbolisme, du classicisme. Pour qui aime les raisons intelligentes et la dialectique pressante, et qui jamais ne tombe dans la basse polémique, les *notes* de Marsan sont un régal.

Entre tous ces jeunes écrivains du plus grand talent, Henri Clouard se distingue par les dons les plus précieux. Il a montré quel critique incomparable fut *Charles Maurras* avant de consacrer à la cause de la restauration monarchique toutes ses forces et tout son temps. Et ce qui nous console aujourd'hui du silence de Maurras, — pourquoi ne dirai-je pas toute ma pensée ? — c'est d'entendre dans la voix de Clouard un écho de celle du maître. Dans la même revue il a encore publié, en plus de fréquentes *notes littéraires, La Cocarde de Maurice Barrès, le centenaire de Maurice de Guérin, le Romantisme et les mœurs, le témoignage de Sainte-Beuve,* et ces articles qui firent quelque bruit sur *les mauvais maîtres : Verhaeren et Viélé-Griffin*, poètes estimables par endroits, mais maîtres pernicieux pour de jeunes français, et sur l'*œuvre de Henri de Régnier*. J'ai fait parfois des réserves sur les conclusions de Clouard, comme sur celles de ses amis de *La Revue Critique* : je les maintiens toutes. Mais je ne puis céler le plaisir et le profit que toujours j'ai pris à lire ces pages solides où le critique cherche des solutions aux problèmes qu'il pose et ne s'arrête que lorsqu'il pense avoir pour lui la raison. Alors même qu'il désapprouve le plus véhémentement un auteur, il sait dégager ses qualités propres et, condamnant ce qui est mauvais, il signale la beauté partout où elle se trouve. Que maintenant ce critique, bien digne de ce beau nom, se soit montré impitoyable pour plus d'un

écrivain consacré, puisqu'il le fut en toute loyauté, nous n'en aimerons que davantage son courage et sa sincérité.

Si je me suis plus occupé du talent de ces jeunes et vaillants critiques que de leurs idées communes, c'est que je craindrais de les enfermer dans une formule. Ils ne sont point des hommes d'un goût uniforme, étroit et figé : et s'ils prônent la nécessité d'une discipline, le respect de la tradition, le retour au classicisme, ce n'est point une raison de les confondre avec les quelques pîtres qui n'ont jamais su distinguer la platitude de la simplicité, ni l'originalité de l'extravagance ; il faut au contraire les entendre bien préciser leurs positions : ils n'y ont pas manqué et y reviennent encore volontiers. On reconnaîtra alors que les littérateurs de la *Revue Critique*, abstraction faite de toute théorie, aiment d'une âme passionnée la beauté et les lettres françaises : c'ést là un sentiment que pour ma part je saluerai partout où je le rencontrerai.

HENRI MARTINEAU

REVUE DES REVUES

Tout le monde sait que de sots amis sont plus à redouter que des ennemis. Aussi quand certains littérateurs, — romanciers, poètes, critiques, et non des moindres, — ont rappelé leurs contemporainsau respect des classiques, leurs idées fécondes et nobles ont eu moins à souffrir de leurs contradicteurs que de disciples imprévus, aussi maladroits que zélés. Aujourd'hui M. HENRI CLOUARD s'attache à dissiper toutes ces équivoques : il s'en prend à l'*équivoque traditionnaliste en littérature* dans la **Revue du Temps présent** (mars), et dans la **Revue critique** (10 mars) à l'*équivoque de moi en littérature*. Il faut s'entendre sur les mots et leur donner une signification claire : rien de plus respectable en principe que la tradition, et cependant les pires erreurs peuvent se cacher derrière ce paravent. Il faut toujours savoir choisir. La littérature d'autobiographie n'est pas non plus forcément condamnable parce que les romantiques l'ont vicié : avant de leur appartenir elle était un leg du génie français.

Vraiment il était utile que quelqu'un revisât un peu ces notions. Ne nous payons plus de mots. Quelques niais usent du mot « tradition » comme d'une massue pour attaquer ou se défendre, et le « moi » ne leur est haïssable que parce

que le leur est vulgaire. Dissocions les idées, reprenons partout le bien français, saccagé par les barbares. Et nous lirons ainsi avec une légitime joie cet éloge du symbolisme, du vrai symbolisme éternel et humain, que nous espérons bien que Henri Clouard écrira quelque jour.

J'ai regretté publiquement, qu'EUGÈNE MARSAN laissât s'endormir son remarquable talent d'écrivain au profit d'une politique, noble à coup sûr, mais qui à mes yeux n'a pas besoin de ce sacrifice. Avec empressement je découpe dans un article, peut-être bien subtilement tendancieux, qu'il écrivait dans l'**Assaut** (7 avril), cette page délicieuse :

J'ai l'amitié d'une petite fille qui n'a pas sept ans. La charge me revient de lui expliquer ses fables, qu'elle récite en imitant comme elle peut ma voix et mon accent. Je corrige ses cahiers d'écriture et c'est à moi qu'elle a recours aussi lorsque se présente un point difficile de grammaire ou de géographie.

Au risque de faire un long détour, laissez-moi vous conter à ce propos une anecdote. Cette petite fille avait lu dans un livre que la terre est sphérique, ronde comme une boule, et, comme elle a du bon sens, cela lui parut incroyable. Elle aimait mieux croire ses yeux, qui lui montraient la plaine de Paris toute droite devant elle. Sa mère avait beau dire. Il était bien évident que la terre est plate, comme un champ sous les pas ou comme une galette. Je l'assurai de toutes mes forces dans cette vue raisonnable, préférant une fausse vérité mais pleine de sens et qui satisfaisait sa raison à une notion creuse qui n'aurait occupé que sa mémoire. La maman, désolée de ma lubie, prenait chaque matin à l'heure de la leçon une orange et la maniait patiemment pour expliquer la Terre. Mais, nous autres, nous n'avions que faire de tous ces raisonnements chimériques : nous faisions appel à l'évidence. Et, pour réfuter les dernières objections, nous parlions du géant Atlas et des colonnes d'Hercule. Mais un jour, la petite fille insista : « Enfin, maman, si la Terre était comme vous dites, si elle était ronde comme une orange, quand nous partons pour la campagne ou pour la mer, voyez donc, à force d'aller droit devant soi, l'on reviendrait tout bêtement à Paris. » La maman souleva sa fille pour l'embrasser et, comprenant enfin le dessein que j'avais eu, sut expliquer que c'était ce qui arrivait en effet, qu'à force d'aller devant soi tout autour de l'orange, on revenait nécessairement à Paris et qu'il fallait donc que la Terre fût ronde. Moi, qui n'avais attendu qu'une étincelle de cette qualité, je m'empressai de confirmer la chose et la forme du monde nous parut désormais certaine...

Nous avons lu avec plaisir deux belles études sur *Madame Colette Willy*, ce poète admirable, l'une dans le

Parthénon (février, signée de M. RENÉ GILLOIN, l'autre de M. AUGUSTE PETYT, dans **les Loups** d'avril.

Dans le jardin public de Tarbes qui connut la jeunesse pensive de *Jules Laforgue*, TRISTAN DERÊME médite sur le singulier et attachant poète que fut l'auteur des *Moralités légendaires*. Ces pages nourries ont paru dans **Pyrénées et Océan**.

Le double bouquet (avril) donne un nouveau fragment du premier chant de *Perséphone*. Ces vers augmentent notre impatience de connaître en entier le poème de CHARLES DERENNES. Nous nous grisons de la musique continue de semblables strophes :

Mais, toujours au zénith de mon ciel située,
Etoile qui guida mon espoir enfantin,
Ta lueur que les ans n'ont pas diminuée
Fait de mon existence un éternel matin ;
Et ton nom, si mon âme humaine était mortelle,
Jusque dans le néant resplendirait sur elle
Comme un nuage d'or sur un soleil éteint.

Tout ce par quoi la vie est belle, ample et féconde,
L'enthousiasme pur, la douleur, la fierté,
Voilà ce qu'en t'aimant j'ai conquis dans ce monde
Quand je repris l'amour ce trésor m'est resté.
On n'aliène pas un pareil héritage ;
Ce ne sont pas des biens que l'on peut mettre en gage
Ni vendre chez des juifs un jour de pauvreté.

C'est pourquoi, sur le sol de ces mornes allées,
Tes doux pieds à jamais ont marqué leurs contours ;
Ton nom demeure inscrit sur tous les mausolées,
Ta statue est debout dans tous les carrefours ;
Jadis tu t'es penchée au bord de la fontaine,
Et tu t'en es allée, et cette heure est lointaine,
Mais les fidèles eaux te reflètent toujours.

ACHEM.

NOTES

Nous recevons une lettre de *Paris-Journal* qui nous informe officiellement que M. Alain Fournier ne fait plus partie de sa rédaction.

Nous ne pouvons que le déplorer pour nous et pour *Paris-Journal*.

Nous regrettons aussi de n'y plus rencontrer les noms de MM. Georges Le Cordonnel et André Salmon. En revanche, tout y est à la sauce Jules Bois ; le nom de ce grotesque, et sa louange, s'y étalent partout.



Sous la plume de M. François Mauriac on a pu lire dans *la Revue Hebdomadaire* un vague exercice de rhétorique qui prétend nous indiquer les aspirations de la jeunesse littéraire. Les hésitations, les détours, l'embarras de M. Mauriac ne suffiront pas à nous prouver que les disciples de Charles Maurras et d'André Gide sont, avec l'école de l'*Amitié de France*, toute la jeunesse d'aujourd'hui. C'est là une partie notable des jeunes littérateurs, et nous sommes fiers d'y compter nombre d'amis ; mais il en existent quelques autres...



La rédaction du *Divan* s'excuse auprès de ses lecteurs de n'avoir pu faire paraître plus tôt son numéro d'avril. Elle le joint aujourd'hui à celui de mai. Et l'avance de l'un compensera le retard de l'autre.

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.

Poèmes

Le Jardin

La route aux sinueux détours se hâte, et suit
Les grands bosquets hautains et les savants parterres.
Elle monte, essoufflée, ou dévale et s'enfuit,
Mais se heurte toujours aux remparts qui l'enserrent
Et, lasse d'espérer les libres horizons,
Rentre au palais ainsi que l'on rentre en prison.

Sa course, vainement hardie et vagabonde,
A côtoyé pourtant l'immensité d'un monde.
Telle une mer battant les rives d'un îlot,
Rome jette à l'assaut des grands murs séculaires
Ses toits houleux et miroitants comme des flots,
Ses collines aux noms de gloire ou de colère,
Et même sa campagne, austère vision
Qui fait revivre, à l'heure où le soleil expire,
Avec la majesté morne des soirs d'Empire,
L'éclat fauve et sanglant des soirs d'invasion !

Vagues des souvenirs, qui, jusqu'à cette route
Silencieuse, élevez vos rythmes puissants,
Est-ce vous que, dans la tristesse des couchants,
Ce blanc fantôme appelle ? Est-ce vous qu'il écoute,

Ce promeneur qui vient bercer ici, parfois,
Son rêve solitaire ? Ou bien est-ce la voix
Des cloches, préludant au chant crépusculaire,
Qu'il attend, les deux mains jointes pour la prière ?
Le verra-t-on pensif, ainsi, jusqu'au moment
Que guettent au Zénith ces deux blanches coupoles,
Regards tournés vers le livre du firmament ?
Etoiles ! est-ce vous, célestes lucioles,
Qu'il cherche dans l'azur plus pâle ?

Mais voici
Que d'un geste pieux écartant le souci
Qui le hante, incliné dans sa candide robe,
Le promeneur a pris le chemin du rètour.
Et sa grandeur pèse sur lui d'un pas moins lourd,
Maintenant que la brume indulgente dérobe
L'espace illimité sous son flottant rideau,
Et que l'heure, aux confins où le jour agonise,
Emporte le regret des canaux de Venise
Et de ce vent léger qui souffle du Lido.

Après l'orage

Un orage a passé sur la ville,
Un orage a passé dans la nuit.
Arrachée à ton sommeil tranquille
Par le feu des éclairs et le bruit,

Tu suivais, palpitante, le drame
Entrevu malgré les volets clos
Et dont le ciel ponctuait la trame
Par des grondements et des sanglots.

Peu à peu le dialogue sinistre
De la terre et de l'air a pris fin,
Et l'aube est venue, une aube triste,
Pâle encore de l'orage lointain.

La fatigue a scellé ta paupière
D'un sommeil aux songes frémissants :
Mais quand tu la rouvris, la lumière
Epandait ses rayons tout-puissants.

L'aile du vent apportait la joie,
L'azur portait la paix dans ses plis,
La brume au loin, de ses fils de soie,
Pour la colère tissait l'oubli.

Tu souriais, enfin rassurée ;
Tu remerciais le jour vainqueur
D'avoir banni cette horreur sacrée
Que l'ouragan te versait au cœur.

Tu exultais de l'heure si belle,
Plus belle que les autres matins :
Pourtant j'ai surpris dans ta prunelle,
Comme une ombre, un regret incertain.

Le regret de ce moment, peut-être,
Où devant le courroux de la nuit,
Tu te signais près de la fenêtre,
En touchant une branche de buis ?

Le ciel si calme après la tempête
Est plein de souvenirs angoissés,
Plein d'effrois qu'on hait, et qu'on regrette,
Comme un cœur où l'amour a passé.

L'ombre éphémère

C'est un ciel rose, gris et bleu
    Qui jette à la ville
Le dernier regard et l'adieu
    D'un beau soir tranquille.

Il porte en ses reflets changeants
    La vive Allégresse,
L'Espérance au rire indulgent,
    Aussi la Tristesse.

La première tient dans sa main
    Le jour qui s'achève ;
L'autre déjà berce demain,
    Couleur de nos rêves ;

La Tristesse au front pur et doux
S'incline, un peu lasse,
Et pleure en secret avec nous
Sur l'instant qui passe.

Or, voyant qu'un nouveau venu
Près d'elle s'empresse,
Les trois sœurs, d'un voile ténu,
Couvrent leur détresse.

Et bientôt derrière les plis
Qui se font funèbres,
Meurent dans les bras de l'Oubli,
Ce fils des ténèbres.

Mon cœur, ô toi que fait trembler
Ce drame nocturne,
N'as-tu donc jamais ressemblé
Au ciel taciturne ?

Mais l'aube reviendra sous peu
Donner à la ville
L'enchantement gris, rose ou bleu
D'un beau jour tranquille.

JACQUES SERMAIZE.

D'un Couvent de Toscane

Du Couvent de Toscane où je vous écris, on aperçoit une multitude de petites collines, toutes pareilles, serrées les unes contre les autres comme les bêtes d'un troupeau, d'un même mouvement, jusqu'à l'horizon. En bas, dans la vallée qui s'ouvre au pied du couvent, je distingue un village, écrasé contre le sol, et dominé par son campanile ; le torrent qui le borde ondule comme une couleuvre et s'en va paresseusement rejoindre d'autres vallées. Le pays, monotone et immense, que je découvre de cette terrasse, est planté d'oliviers et de cyprès ; mais parmi ces verdures sombres et neutres éclatent des arbres en fleur, tout blancs, comme autant de fumées légères, arrêtées, et qui ne se dissipent point.

D'autres fleurs, il y en a près de moi, sous ma main ; certaines sont jaunes, avec un parfum amer, mais je ne sais pas leur nom ; puis il y a des iris, les premiers lilas, et, par-dessus le mur,

des grappes de glycines. Les crépuscules sont doux, très longs à s'éteindre, très vagues. A ces heures-là, les glycines sentent plus fort que les fleurs jaunes ignorées, une odeur de sucre et de miel qui rend presque trop suave la langueur printanière et donne mal à la tête. Et puis c'est le carillon du campanile qui monte alors du fond de la vallée, mollement, sans effort comme la plume flottante d'un ramier, et qui est attendu, prévu, nécessaire — mais qui surprend chaque fois par ce qu'il ajoute d'excessif à toutes ces caresses sensuelles. Une harmonie si complète garrotte l'âme en la berçant, et lui verse la lâcheté en même temps que la jouissance.

J'ai remarqué que les religieux, durant ces fins de journée, s'abstiennent de paraître sur la terrasse de leur couvent, comme s'ils redoutaient ces influences diverses, et ce grand gouffre où la nature fermente dans l'ombre qui la voile...

Or ce printemps déjà trop chaud se rafraîchit parfois. De là-bas, le vent se lève, un vent extraordinairement brutal. Tout change en un instant. Le paysage si tendre, si mesuré, se fronce et s'assombrit : on dirait qu'il se met en colère. De terribles frissons le secouent, font gémir les branches suppliantes de ses vergers. Là où il souriait, il se fâche maintenant. Ses naïves collines ont l'air de montagnes, et l'on aurait peur de s'y engager. Vers le soir, dans la

froide obscurité commençante, c'est un son de cloche haletant qui monte du village, presque un tocsin, et qui s'en va mourir sous des cieux lourds de nuages étrangers.

Tristes retours de l'hiver ! Je désespère de l'été. Hier, je le touchais de la main, je respirais son haleine délicieuse. Aujourd'hui il est à l'autre bout du monde. Jamais il ne reviendra. Que pourrait-il faire contre ce vent noir qui me corne aux oreilles et qui s'exalte, comme un barbare, d'être le maître ? Que pourrait la douceur contre de pareils tumultes ? Et si le vent cesse, c'est la pluie qui tombe, une pluie confuse et glacée, un grand rideau désespérément tiré sur le paysage.

... La crise passe. Un matin, j'ai vu du bleu dans le ciel. La brume se lève, transparaît, étincelle. L'air s'inquiète et bouge, le voilà redevenu tiède. Quel répit ! Et je contemple l'innombrable troupeau des collines, serrées les unes contre les autres, jusqu'à l'horizon. Sur les routes, je regarde passer, tout petits, des chariots rouges traînés par des bœufs blancs. Des paysannes travaillent dans les olivettes. A la porte du couvent, le vieux pauvre rejette son manteau et de son rire édenté salue la lumière qui, d'heure en heure, avance sur les dalles.

Cependant l'hiver s'irrite de la paix trop tôt rétablie. Il reparait et nous couvre encore de son vol sinistre. Mais, cette fois-ci, le printemps se

révolte. Il a pris des forces depuis la dernière bourrasque, et dans la bourrasque même. Les pluies ont augmenté les verdures, les arbres résistent mieux, et les lilas s'épanouissent malgré l'orage. Les deux ennemis s'affrontent. Passionnément, je suis ce va-et-vient. Du haut de cette terrasse, plutôt que de contempler avec sérénité une étendue toujours pareille, je préfère assister aux épisodes d'une telle lutte. Autour de moi, au-dessus de moi, ce sont des attaques, des embuscades, des retraites, des charges : j'ai l'impression d'être environné de combats. Le ciel est jonché de nuages comme de cadavres. A la bise qui pousse des cris de terreur ou de colère, aux arbres qui gémissent ainsi que des blessés ou qui se redressent en ralliant leurs feuilles, répond le soleil aux prises avec les nuées. La girouette qui grince semble un veilleur qui annonce les renforts. Au loin le tonnerre, le premier tonnerre gronde. L'alarme est donnée à toute la nature.

Hélas, nous doutions-nous que la saison nouvelle eût une si pénible naissance ? Savions-nous son effort pour ne pas périr, et que ses fruits et ses fleurs étaient le prix d'une conquête ? Mais non. Nous assistons indifféremment à cette mêlée. J'aime mieux les sauvages qui saluent avec enthousiasme le retour du soleil chaque matin ou du printemps chaque année, que nous autres, trop sûrs du lendemain. Nos certitudes nous enlèvent l'émotion du risque couru, aussi bien que le

bonheur de voir réalisé ce qui aurait pu — qui sait ? — ne pas être.

Quelle valeur n'accorderai-je pas à l'été, après l'avoir vu se débattre de la sorte ! D'un couvent de Toscane, j'ai vu sa première aventure, et je me rappellerai quelles angoisses précédèrent son triomphe. En juin, par les nuits calmes, ces nuits si belles qu'une voix humaine qui s'élève a l'air de les souiller, ces nuits paisibles, immobiles, endormies dans leur sécurité, j'évoquerai ce ciel blessé, ces arbres en fleur secoués par la bourrasque, ces échappées de soleil entre deux nuages, cette cloche inégale, enfin, tantôt de deuil, tantôt de joie, selon les alternances de la bataille.

Robert de Traz.

Eloge de l'Automne

Automne, c'est surtout votre lueur rougie
Qui par delà les mers charme ma nostalgie :
Sous le ciel violent où rien ne vous rappelle
Mon cœur veut vous garder un souvenir fidèle.
Je vous revois, saison vaporeuse, saison
Où le brouillard du rêve entoure l'horizon ;
Parfois c'est sur les bords dorés de la Garonne
Que sur les peupliers votre gloire frissonne,
Parfois c'est dans l'azur léger de la Corrèze,
Par delà le bouleau, le cèdre et le mélèze
Que vous ourlez au ciel d'un blond halo qui luit,
La lune, nénuphar des étangs de la nuit.
Et quel que soit le ciel où votre clarté bouge
Les hêtres violets et les érables rouges
(Ariège aux monts noirs ou Bretagne aux falaises).
Je vous aime saison aux rêveuses lueurs,
Saison qui suspendez de si fines couleurs
Au seuil hospitalier des demeures françaises.

Daniel Thaly.

(*Nostalgies Françaises*).

André Salmon

Il n'est rien de si détestable que les jeunes et plats poètes officiels, traditionnels, ennuyeux et bien pensants. André Salmon est tout le contraire de ces marchands de guimauve resucée.

C'est un très gentil garçon : pourri de littérature, il ne se souvient qu'à moitié de ce qu'il a lu ; et si Villon, Rimbaud, Laforgue et Corbière sont ses ancêtres et amis naturels, il ne faut point croire qu'il n'ait point sa manière à lui de rêver et de rire. Il est bon garçon, déhanché, bohême : c'est certainement un des moins sots parmi nos jeunes écrivains.

Il met le noctambulisme et la vie de café en théorie ; il fait l'apologie du désordre, de la pauvreté, de l'infamie (dirai-je qu'il n'ignore pas l'existence d'un certain Baudelaire ?) ; il se conforme en tous points à la définition du « bon poète » opposé au « philistin » et au « triste bourgeois ». Mais il ajoute à cette notion, en somme assez commune, quelque chose d'âpre qui

montre la vérité et le naturel d'une expérience vécue, et des accents d'une poésie incontestable, à la fois perverse et charmante.

Il aime à la folie tout ce qui ne ressemble pas au ton digne, académique, à la pleurnicherie, au sentimentalisme de nos grands benêts, faiseurs d'alexandins de Béziers ou de Lille, en mal de prix littéraires et de succès mondains. C'est l'ami des rapins et des filles publiques : il ne met pas de manchettes pour écrire, ni de chapeau haut de forme pour présenter ses vers. Il s'enivrerait plutôt, et jonglerait avec des bouteilles vides et les œuvres d'Edmond Rostand. Irrévérencieux par essence, il pourrait intituler tous ses livres : *Poèmes Funambulesques*. Et cependant la fantaisie de Banville est peu à côté de la sienne, car ce jeune homme ne respecte ni la rime riche, ni la rime traditionnelle, et parfois même pas la raison.

Je parlais de Baudelaire, de Corbière et de Rimbaud. Ce sont eux, avec quelques romanciers russes, peut-être, qui doivent être les auteurs préférés de M. André Salmon ; nous le voyons bien dans un début de sonnet comme celui-ci :

Les songes m'ont appris qu'un soleil vierge dore
De ses rayons pareils aux battements d'un cœur
Un jardin composé, croit-on, de rares fleurs
Au seuil des paradis inexpiés encore.

Je suis le botaniste ingénu de ta flore,
Beau jardin des bouquets perdus, et la senteur
Subtile d'aujourd'hui ravive en moi l'odeur
Des calices semés par les chemins sonores.

C'est avec des désirs pareils à celui-ci que des quantités de jeunes gens ont débuté dans la poésie. Mais avaient-ils l'audace d'écrire peu après un tableau champêtre aussi naturel que celui-ci :

Les fillettes qui s'en vont à la messe
Ont de gros souliers, des robes légères
Et des rubans bleus plantés sur les fesses,
Les garçons tondus marchent par derrière.

Le cabaret est gris bleu et son toit
Est rose. Au balcon se penche un drapeau
Fané qui nous bénit de gestes droits,
Et je voudrais du lierre à mon chapeau.

Ou bien de décrire avec ce charme, les rêveries d'un soir d'ivresse :

LE NOCTURNE BIENFAIT

Dans le cadre d'une fenêtre
Resplendit la lune de mai
Sur un nuage de salpêtre,
Rose d'azur faux qui promet

Des songes plus beaux qu'un poême
D'Omar-Kayham ou de Saadi,
Flambeau plus pur que le jour même,
Nocturne azur d'ambre attiédi.

Je suis nu, seul et sans lumière,
Aucune femme ne viendra
Joindre une fureur étrangère
A ma paresse, hors des draps.

Le souffle embrasé de la ville
N'est plus que le parfum trop lourd
D'une kermesse dont s'exilent
Des spectres en habit de cour.

Est-ce l'oiseau des nuits persanes
Qui chante, ou bien le violon
A demi brisé d'un tzigane ?
L'air se meurt ou renait selon

Que mon cœur se gonfle ou s'allège.
Le chant, la rose et mon amour,
Tout n'est qu'un même sortilège
Qui doit finir avec le jour.

Puisse ce soir emplir ma vie
Et racheter d'affreux matins
En soûlant mon âme ravie
De l'orgueil d'un dieu clandestin.

Mes compagnons les plus fidèles
Peuvent crier sous mon balcon,
Leurs voix mêlées en vain m'appellent
A peine sais-je encor mon nom !

Et sur la mer du clair de lune
Mes remords s'envolent joyeux,
Comme les voiles de fortune
D'un bâtiment miraculeux.

Il arrive à cet amant de l'infortune d'abuser presque du droit qu'ont les poètes de ne pas être toujours d'accord avec la logique. Alors son poème titube ; il zig-zague, et ce ne sont pas toujours les meilleurs morceaux de M. Salmon, que ceux où il donne l'impression de se conter à lui-même les états délicieusement imprécis que procurent l'opium et le vin.

M. Salmon aurait peut-être tort, d'ailleurs, de vouloir entièrement réfréner ses ivresses. Il suffit qu'à de certains moments qui ne sont pas rares chez lui, il réussisse à composer, à ordonner un morceau intelligible pour tous. Alors le poète se double chez lui d'un artiste très sûr de ses effets, par exemple dans un petit poème comme celui-ci :

LES LIBELLULES

La pipe au bec, un paysan traîne
Un vieux cheval tout harnaché,
Une vieille en maugréant mène
Une chèvre blanche au marché.

A quoi, à quoi pensent ces gens ?
A tout, à rien, pas à ma peine ;
Pourtant mon âme les va suivant
Jusqu'au soir gris qui les ramène.

Ainsi, hélas, on est tout seul,
Tout seul parmi tous ces villages,
Tout seul baigné dans l'or des meules
Et tout seul sous les cieux sans âge.

Et l'on serait triste à mourir
Si les libelles ne dansaient
A la gloire des mondes passés
Le ballet des temps à venir !

On me dit que M. Salmon, après avoir beaucoup vécu avec ceux qu'il appelle très drôlement les *vers-libristes unifiés*, commence à avoir par dessus les oreilles de leurs prêches révolutionnaires et de leur rabâchage aussi sot que celui des pompiers de la littérature et de l'art. Reconnaissons en effet que M. Jules Romains ou M. Duhamel, et à plus forte raison M. Jean Royère, avec leur ton d'apôtre et leurs déraisonnements qui ne convainquent personne, dispensent un ennui irrémédiable, qui dépasse à peine celui que nous procurent les vers trainards et stéréotypés des « spiritualistes ». Il n'y a que M. Ghéon ou M. Henry Bordeaux pour défendre l'indéfendable avec conviction ; mais cette double

coalition de raseurs (à gauche l'unanimisme, à droite Saint-Sulpice), par les appuis qu'elle trouve auprès du belge Verhaeren ou du diplomate Barrès, et auprès de cinquante non-valeurs heureux de s'accoler à aussi vide qu'eux, peut faire illusion aux ignorants pendant quelques années. Il faut un certain courage à des indépendants comme Salmon et quelques autres, pour oser dire leur fait à ces malheureux. C'est la lutte des bons garçons de l'art et de la poésie contre le groupement naturel des crétins. (Jadis Rivarol contre les poètes de l'*Almanach des Muses*, ces petits grands hommes du jour). Félicitons M. Salmon de ne s'être pas laissé surprendre.

Le terrible ici, pour toute cette petite négrie de l'extrême gauche littéraire, c'est qu'ils ne peuvent pas se tirer d'affaire en prétendant que Salmon est un rétrograde, un encroûté, une vieille barbe. Il ne défend pas Dorchain, celui-là, ni Fernand Gregh, ni Carolus Duran, ni l'art classique, ni l'humanisme, ni le traditionalisme. On sait son amitié pour les idées nouvelles : quelque peu anarchiste, en politique (s'il s'occupe de politique), il a montré lorsqu'il était critique d'art à *Paris-Journal* une telle passion pour la peinture de demain et d'après-demain, qu'il en était injuste pour des hommes de talent, comme cet esprit solide qu'est J.-E. Blanche, notre grand portraitiste, et lui-même critique d'art si perspicace lorsqu'il écrit.

Ce qui explique ce dédain pour les faux poètes, sa constante amitié pour Paul Fort, cet emballement pour nos coloristes les moins sages, ce qui explique aussi la poésie de Salmon et les contes excellents qu'il donne dans les journaux, c'est son imagination. Il est un poète, un créateur, un artiste, parce qu'il voit ce que ses honorables confrères bourgeois et pompiers ou simili-loufoques, ne sauront jamais voir ; c'est un autre dieu : il pense avec des images, et lorsque le ciel est gris, il y sème des fleurs imaginaires et plus réelles pour cela.

LOUIS THOMAS.

Le Souvenir

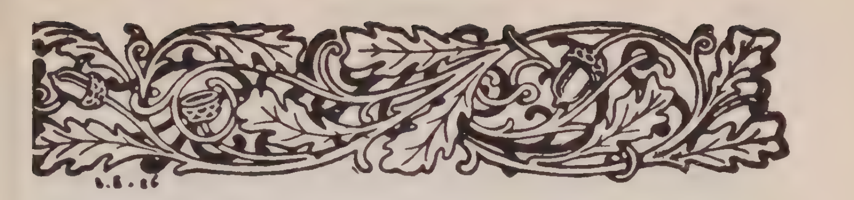
Si Pellerin m'appelle Jean-Jacques Rousseau-Moulin Rouge, on m'a donné d'autres surnoms et je réponds à tous. Ils forment déjà mes souvenirs. Ils marquent non seulement ma jeunesse, mais celle de toute une poignée d'amis. C'est au « quartier », dans les bars des Halles, à Montmartre, sur le Boulevard, la façon qu'a l'un de boire et de rire, l'humeur d'un second, ses gestes, les emballements d'un troisième et la fumée des pipes. Je les retrouve avec leurs manies. Je n'ai pas envie d'être rosse avec eux. Pourtant, comme je déteste aujourd'hui ce passé de tourment et d'amour. Sous la pluie glacée du petit jour, un Paris de brume, timide et falot, me poursuit. Ah ! que cette brume est charmante, qu'elle me pénètre, qu'elle me touche et m'afflige ! Je voudrais en respirer encore l'humidité malsaine... Rendez-moi dans la buée trop froide du matin, le Montmartre du *Lapin agile*, d'Adèle et des petits comptoirs. J'ai tant de moi-même là-bas. Je ne puis plus m'en séparer.

Nous vieillirons. On détruira ces jardins étagés sur la butte, les coins aimables, les bistros et la tonnelle où j'ai, tant de nuits de printemps, méprisé de boire pour caresser une enfant amoureuse. On bâtira. L'énorme construction du Sacré-Cœur écrasera la petite église bourguignonne, pourrie de vieillesse. Je connais des bars si retirés qu'on oublie Paris en s'y arrêtant, des salles basses de plafond, accueillantes et fraîches, des cabarets, des ateliers et de pauvres chambres de camarades où l'on pouvait discuter sans s'occuper des femmes. N'est-il pas autre chose ? Cet air de liberté méchante et querelleuse ne m'a-t-il pas toujours enivré ? On s'asseyait à une table, on écoutait ceux qui parlaient : on n'admettait jamais une idée sans l'attaquer un peu. Il y avait de bonnes natures qui cherchaient à ne froisser personne. Quel mépris nous avions alors ! On a toujours raison d'assassiner les faibles. Mais ceux qui, durement, voulaient nous blesser par un mot ou par une attitude, comme on les regardait en face. L'alcool nous excitait. Dehors, dans la nuit heureuse, nous ne désarmions pas et c'était au plus fort.

Chers ennemis d'une heure ou de toujours ! Nous regretterons plus tard les mêmes émotions. Le parc de la Belle Gabrielle élève sur un ciel ouaté de brouillards les hautes cimes dépouillées de ses arbres. Retrouverons-nous jamais, après la terrasse, l'herbe folle du jardin, les espaliers,

le lierre et les murs éventrés ? Goûterons-nous encore, par les après-midi pluvieuses de mai, les baisers d'une amie inconstante, ses rires et l'insouciance de notre cœur ? Ah ! je voudrais effacer de ma vie cette jeunesse aventureuse qui me tente encore. Je voudrais ne me rappeler rien. Ma vie serait monotone : une pauvre vie de chaque jour avec le courage, la foi, la bonté comme des fleurs malades à moitié fripées dans ma main. Tandis qu'un de ces soirs, je partirai à travers des villes furieuses d'épuiser le plaisir qui les obsède ; j'entrerai dans des bars éclatants, dans des tripots et dans des bouges. On n'aura pour moi ni douceur ni colère. Je boirai comme autrefois et, peut-être, l'auberge où j'aurai fréquenté sera-t-elle marquée par un meurtre abominable une nuit que j'aurai perdu tout espoir.

Francis Carco.



Les Chroniques

CHRONIQUE STENDHALIENNE

« Stendhal et ses Commentateurs »

M. Jean Mélia a entrepris d'écrire un livre nécessaire (1). Il est du plus grand intérêt d'étudier Stendhal au travers de ses commentateurs : il est bien difficile de connaître ce diable d'homme sans tenir compte de ce qu'on a écrit sur lui. Ses œuvres nous le livrent difficilement tel qu'il est, il a besoin d'être déchiffré ; il eut des admirateurs si zélés que leurs gloses ajoutent excellemment à ses propres écrits ; il n'est pas aussi jusqu'à ses nombreux détracteurs dont les méfiances ne soient utiles.

D'abord, M. Mélia parle de « Stendhal commenté de son vivant ». Il relève, un peu pêle-mêle, mais avec beaucoup de conscience, tout ce qu'on a dit sur Beyle dans les journaux, revues, mémoires et correspondances, du temps. Son chapitre est complet, et malgré un peu de confusion, varié et vif. Les mêmes

(1) Jean Mélia : *Stendhal et ses Commentateurs.* Paris, Mercure de France.

qualités se retrouvent dans les pages qui traitent de « Stendhal commenté au lendemain de sa mort », et du « réveil stendhalien à l'Ecole normale ».

La meilleure partie du volume pour moi est celle où l'auteur étudie successivement les rapports de Beyle et de Mérimée, Balzac, Sainte-Beuve et Taine. Ces petites monographies se lisent avec plaisir, bien que trop faites avec le seul secours des tables analytiques et des coupures collées bout à bout. On ne trouvera point là cette méthode scientifique, dont se réclame pourtant bien hautement M. Mélia.

J'eus désiré tout son livre *plus critique*. Les références n'y sont jamais assez nettement indiquées. M. Jean Mélia a dû consulter à peu près tout ce qui a été écrit sur Beyle : c'était une occasion unique pour nous donner une bibliographie raisonnée de tout ce qui a été dit sur lui. Ce travail indispensable, nous ne l'avons pas encore.

Quand il ne cite plus, M. Mélia pousse un peu loin parfois les sollicitations de son imagination. N'est-ce pas ainsi un peu osé d'établir ce paralièle constant non seulement entre les idées, mais encore entre les facultés et les vies mêmes de Stendhal et de Taine ? Plus justement M. Mélia relate les opinions de Taine sur Stendhal ; il indique combien l'auteur d'*Etienne Mayran* copie le *Rouge et le Noir* sans même s'en apercevoir ; il marque ce qu'il lui doit pour le portrait de Napoléon et la théorie du *milieu*, et ce que *Thomas Graindorge* a emprunté aux *mémoires d'un Touriste.*

Mais à propos d'*Etienne Mayran*, M. Paul Bourget avait fait ces remarques. Et M. Droz a consacré toute une leçon à Taine et Stendhal (*Revue des cours et*

conférences, 20 février 1896), où il a montré avec force et clarté tous leurs rapports, et que Stendhal a la même idée de l'homme que Taine, le même déterminisme ; mais que Stendhal n'est point systématique : il est un amateur alors que Taine est un philosophe. M. Mélia s'est-il reporté à ces sources importantes ? Il a grand soin en tout cas de ne pas les mentionner.

M. Mélia aussi n'a pas voulu dans son étude dépasser un certain nombre de pages, et pourtant les quatre-vingts dernières de son volume, qui en a quatre cents, auraient parfaitement pu former tout un second tome si on les avait développées comme elles le méritaient.

Le livre de M. Arthur Chuquet qui fut le premier travail d'ensemble vraiment scientifique sur Beyle-Stendhal, et qui demeure l'ouvrage de chevet de tous ceux qui écrivent encore sur l'auteur de l'*Amour*, est exécuté en trente-trois lignes. Mais en revanche, les boutades sans conséquence de Mme Gyp, tiennent le double de place.

Un chapitre sur le *Stendhal-Club*, quelle aubaine ! Malheureusement une simple énumération de noms ne satisfait pas notre légitime curiosité. Il aurait été nécessaire de s'appesantir davantage sur les jugements de Casimir Stryienski, sur les notes érudites de M. Arbelet, sur les pages si fines de M. Remy de Gourmont, sur les travaux patients et sagaces de MM. Paupe et Chéramy.

Le petit livre de M. Séché valait d'être mentionné : il était paru plusieurs mois avant celui de M. Mélia.

Conclusion : l'ouvrage de M. Mélia rendra des services, mais il ne sera vraiment excellent que

corrigé, augmenté, toutes les références étant clairement indiquées. Alors il fera deux volumes et le second se terminera par cette indispensable bibliographie méthodique des principaux écrits inspirés jusqu'à ce jour par Beyle. Cette bibliographie vaudra à son auteur la reconnaissance de tous les Stendhaliens. M. Mélia est tout indiqué pour l'entreprendre.

H. M.

LES ROMANS

Emile Zavie : *Une idylle*, Paris, A. D. Freuel, 1912.

Des notes, des impressions, pas mal de sentiment dissimulé sous une rosserie préméditée, composent cette petite aventure. L'ensemble est charmant, très frais et très moderne. Une phrase surtout pourrait servir d'épigraphe à la plupart des livres — vers ou prose — des jeunes écrivains de notre génération. La voici :

« Nous ne savons pas trop, nous qui devons quelque chose à nos ainés les symbolistes — le salutaire conseil de ne les point imiter — ce que nous retiendrons de l'héritage romantique ; nous ne savons point non plus ce que nos fils garderont de nous ; mais peut-être reconnaîtront-ils que notre époque vit fleurir un genre littéraire qui en vaut bien un autre. un genre où le sentiment ne s'étale point, ne fait pas de gestes ni de tirades et que les hommes d'aujourd'hui furent élevés à l'école d'ironie ; ils diront que, dans ce siècle d'arrivisme pratique, il y eut quelque enthousiasme sous la blague, de l'émotion sous nos sourires et du courage sous nos vestons anglais ».

Dans *Une idylle*, on retrouve Emile Zavie tout entier. Ah ! le brave et bon garçon ! Les épaules puissantes, il s'en va de son allure lourde et assurée de montagnard dauphinois. Sur le plancher de la *Closerie* ou sur les pavés de la rue, il marche du même pas allongé qu'il avait accoutumé de prendre dans les sentiers de la forêt de Saôu ou sur la grand'route de Crest à Die. Paris heureusement ne l'a pas encore *dédauphinoisé* ! Lisez son petit livre et vous serez convaincus.

J.-M. B.

Albert Erlande : *L'Enfant de Bohème*. Paris, Basset, 1912.

M. Albert Erlande avait oublié dans ses tiroirs, depuis une dizaine d'années, ce petit roman où se révèlent, sous les inexpériences du début, de remarquables dons d'analyse. Nous féliciterons M. Erlande de n'avoir point craint après des œuvres plus mûries de nous faire connaître cette historiette de jeunesse. Une très captivante figure de femme en est l'intérêt principal, et un style souple et frissonnant. Et c'est une occasion nouvelle de rappeler cet éblouissant *Giorgione*, dont nous avons entretenu récemment nos lecteurs.

H. M.

LES POÈMES

Jean Thogorma : *Lettres sur la Poésie*. Paris, Basset, 1912. — **Louis Mandin :** *Ariel esclave*. Paris, Mercure de France, 1912. — **Albert Hennequin :** *La Terre Poitevine*. Paris, Georges Crès, 1912. — **René d'Avril :** *Les Impalpables*. Paris, « La Phalange »,

1912. — **Léon-Marie Thylienne** : *Les Lauriers sont coupés.* Bruxelles, Les Editions nouvelles, 1912. — **R. Dharcy** : *Esquisses.* Epinal, Klein, 1911. — **Camille Santerre** : *La Chanson de mon Automne.* Paris, Sansot, 1912.

M. Thogorma, auteur de poèmes d'une harmonieuse éloquence, disserte sur la poésie. Il expose une théorie vraiment un peu lourde, et la défend à l'aide d'une ironie plus pesante encore. Non point qu'il n'ait souvent raison, mais quel charabia ! M. Thogorma et quelques-uns de ses amis se croiraient déshonorés s'ils avançaient que pour écrire de beaux vers le poète doit être *inspiré*, mais ils écrivent sans rire : « Nul ne conçoit clairement s'il n'est dans l'état de *surconscience*, de *radio-activité* spirituelle, de joie animique, c'est-à dire d'identification mystique avec l'essence vivante des mondes. Cet *état radiant*, que Nicolas Beauduin, nomme justement *paroxysme*... »

M. Thogorma, comme M. Beauduin, semble cependant avoir assez de talent pour répudier tout cet arsenal.

M. Louis Mandin n'est pas un inconnu pour nos lecteurs : il a bien voulu autrefois donner quelques vers au *Divan*. Avant son dernier volume, il avait déjà publié deux recueils de poèmes, mais il rejette aujourd'hui « ces fragments d'un feu qui manquait trop d'air ». J'ai parlé en temps voulu de ces deux livres, avec un peu de sévérité peut-être. Aujourd'hui, avec leur auteur, je n'en tiendrai plus compte et n'envisagerai qu'*Ariel esclave*. C'est un livre auquel on doit s'arrêter. Je ne commenterai pas la forme : M. Mandin use surtout de l'alexandrin mais l'entre mêle volontiers

de vers plus courts et parfois plus longs, car il affectionne le vers de quatorze syllabes. Quoi qu'il en soit je regrette de rencontrer si souvent en ces poèmes des phrases trainantes, un rythme mou et lâche. Plus souvent encore, il est vrai, je ne puis que me laisser bercer par cette poésie impalpable et aérienne dont la belle sincérité captive, et qui vous entraine comme un canot dérive au fil d'une rivière fleurie :

Amour, puisque la mort elle-même est vivante,
Réveille-toi sous mes baisers qui te tourmentent ?
Cueillons les roses, les plus chaudes de soleil,
Du soleil qui dans moi, qui dans toi toujours veille.
Cueillons les roses de ton cœur,
Amour, et semons-les cette nuit sur les eaux,
Tes roses blanches, mes roses rouges, dans l'eau
Semons-les en guirlandes fraiches, en faisceaux,
Et couvrons en chantant, couvrons tous son tombeau.
Tout le lac sans fond d'Elseneur,
Amour, sous les Edens de roses de nos cœurs.

Ces accents ardents sont toujours frissonnants d'une pudeur fière, et toujours ils ne tentent d'exprimer qu'un « rêve de fleur et la fleur du rêve ». C'est une voix dont il faut savoir goûter aussi bien les silences que les inflexions. Et j'aime pour ma part beaucoup ces vers à sa jeunesse :

Quand tu t'éveilleras dans ta chambre si noire,
Tu chercheras encor l'éclair de ma beauté,
Et, noyé de regrets tu ne voudras pas croire
Que je n'étais qu'une ombre et n'ai pas existé.

M. Albert Hennequin a également publié plusieurs volumes : il en isole aujourd'hui les vers à la louange de sa terre natale ou de cette nature enjolivée qu'il décrit précieusement, et, avec des poèmes inédits sur

les mêmes thèmes, il en tresse une guirlande à la *terre poitevine*. L'ensemble fleure très agréablement l'églogue à la Florian, malgré une note réaliste qui çà et là éclate violemment, mais avec un souci toujours très artiste des oppositions voulues :

Sur les gazons pourris de larges feuilles rousses
Moisissent dans la moite humidité des sentes
où montent des senteurs âcres et languissantes
De l'enchevêtrement des lierres et des brousses.

et

Petites houppes à poudrer de poudre d'or
De lilliputiens minois de coccinelles,
Les mimosas, aux fins feuillages en dentelle...

M. Albert Hennequin a toujours un métier très sûr, un sens très exact de l'harmonie et son recueil mêle adroitement le rêve et la réalité.

Une grâce ironique et délicate plait de suite dès qu'on a ouvert le livre de M. René d'Avril et qu'on ne s'est pas laissé rebuter par de petits vers sautillants et dégingandés « sans rimes ni raison ». Mais on oublie vite le factice de la forme pour goûter tout le charme d'une pensée fine et d'une sensibilité charmante. Citerai-je cette fantaisie gouailleuse :

Ah ! Monsieur Werther, quelle surprise !
Vous revenez donc de l'autre monde ?
Soigné dans vos propos, soigné dans votre mise...

cette impression si saine :

La terre exhale, après l'averse, mille odeurs
Qui s'élèvent, puissantes,
Et sous les haies, et dans les sentes,
Gagnent le grand chemin ravi par leur fraîcheur.

ou cette histoire rustique :

Si bien qu'il prit Fanchon, au soir de la Saint-Jean,
Et Fanchon qui l'a pris dort dans ses bras nerveux
Qu'ils sont loin les amours quand apparait l'amour !

Mais toute cette plaquette est exquise.

L'élégante facilité de M. Léon-Marie Thylienne se retrouve dans les petits poèmes qu'il intitule joliment : *les lauriers sont coupés*, et qui sont vifs et gracieux.

Les vers de M. Dharcy sont également agréables et faciles.

Mme Camille Santerre auteur d'un roman délicat, mais d'une bien sombre désolation, fait dans un agréable recueil de poèmes résonner des notes plus variées et plus vives. Au seuil de ses vers elle invoque Camille, cette vierge guerrière que Virgile chanta :

C'est ton nom gracieux qu'ici je veux inscrire !
Toi, qui fus à la fois la force et le sourire,
Nous devons t'invoquer, fermes en notre foi,

Nous, femmes écrivains, toutes tant que nous sommes
Promises à la mort, qui voulons comme toi
Descendre, fiers soldats, dans les combats des hommes.

Et Mme Santerre se jette en plein dans la mêlée, exhorte les jeunes gens des Universités populaires, glorifie les jeunes Turcs. Mais d'autres pièces d'une intimité pensive conviennent mieux au talent de l'auteur, et ce sont elles dont j'ai surtout aimé le charme discret, soit qu'elles retracent

Les souvenirs charmants et frêles du passé

ou se proposent simplement

D'aimer ce qui sera quand je ne serai plus.

H. M.

LITTÉRATURE

Marcel Droüet : *Quelques feuillets du livre juvénile.* Paris « Pan » 1912.

Malgré les circonstances et les émotions différentes de chacun, les poètes, quand ils ont vingt ans chantent à peu près le même poème. Mais, de leur livre juvénile, il reste souvent une impression trop frêle pour distinguer le poète et pour sentir un talent : aujourd'hui, cependant, j'ai sous les yeux le livre de Marcel Droüet, et je trouve dans ses *quelques Feuillets* la marque originale d'un vrai poète.

Marcel Droüet n'a pas imaginé simplement sa douleur ou sa joie ; il est avant tout un observateur, mais il observe toujours en artiste : son petit livre est un miroir à plusieurs faces, et dont chacune reflète une expression particulière, l'expression changeante au gré des heures des différents visages de l'amour. Arrêtons-nous au miroir un instant et regardons passer Martine, — Martine, la forme amoureuse de l'artiste, bien plutôt que l'héroïne d'un roman.

Martine, peut-être a-t-elle été « jeune esclave en Egypte, ou sultane au pays d'Orient » ; c'était alors la « bayadère lascive et pourtant ingénue, entrant dans la salle du festin pour accomplir son sacerdoce », et l'imagination du poète précise cette scène où il se complait à voir son amie.

Mais Martine, en somme, n'est qu'une petite femme du XXe siècle, et son ami, parce qu'en elle il aime l'amour, la place dans un nouveau cadre choisi. Et, nous la voyons au bord de la mer, tenant dans ses doigts des coquillages roses.

Nous pourrions encore contourner le miroir et regarder les attitudes de Martine dans telle promenade sur les quais « les sourcils froncés par la difficulté à épeler les dates de vieux bouquins aux chiffres romains », nous pourrions voir Martine au théâtre, « vibrante de tout un jeu de nerfs insoupçonnés », ou bien dans telle scène d'intimité avec « cet air las et abandonné, donnant à ses yeux humides et mi-clos, ce cercle passionné comme la brûlure d'un baiser d'Apollon ». Mais je risquerais à la fin, trop séduit par le charme des attitudes, d'oublier d'en montrer la raison : si le poète nous place ainsi l'aimée en des attitudes composées, c'est qu'il veut que nous sachions bien que les communes réalités de l'amour ne sont pas de son domaine poétique, et voici comment il sait le dire à Martine : « Vous êtes belle parce que les beaux vers chantent en vous, et je vous aime, ô Martine, parce que vous aimez Charles Guérin ».

Il convient de louer Droüet de cette délicate conception de l'amour, comme de l'heureuse expression qu'il a su lui donner. Ces premières pages forment déjà une jolie gerbe de fleurs au parfum subtil, et, mieux que charmantes, elles nous retiennent. Nous aurons bien sûr, un jour, la vraie moisson et le bon grain.

André-Marie Éon.

Jean Mariel : *L'œuvre de Jean Lahor* et *L'enseignement de Gœthe.* Editions du « Divan », 1912.

Jean Mariel est trop connu des lecteurs du *Divan* pour que je songe à le leur présenter. Ses méditations et ses sages réflexions sur la bonté de Gœthe, ils ont pu les lire ici même. Dans l'œuvre et la vie du grand

allemand, M. Mariel voit la « synthèse de l'idéalisme et du réalisme », et découvre « l'équilibre parfait ». Il n'est pas le seul, puisque Maurice Barrès, lui-même, m'écrivait : « Dites à Jean Mariel que nous sommes, lui et moi, d'accord sur le grand Gœthe ». Voilà un témoignage qui me dispense de bien des éloges.

Mais je veux signaler également son étude intéressante et si utile sur un poète dont beaucoup se contentent de connaître le nom. Jean Lahor, nous dit M. Mariel, met la pensée au-dessus de l'expression littéraire, et l'action au-dessus de tout. Tour à tour, chrétien, panthéiste, pessimiste et bouddhiste, Lahor fut un poète dont la poésie a toujours été alimentée par la vie. C'est avec raison que, pour l'étudier, M. Mariel s'attache à suivre pas à pas sa biographie. Il écrit très justement : « l'Orient resta toujours sa patrie spirituelle ». En somme, ces quatre vers extraits de son livre : *En Orient* définissent fort bien Jean Lahor :

Pour ce contemplatif de la vie éternelle
Perdu dans la substance et comme éteint en Elle,
Demain n'est pas, non plus qu'hier, ni qu'aujourd'hui ;
Et les mots vie et mort n'ont plus de sens pour lui.

J.-M. B.

Maurice Allem : *A. de Vigny. — A. de Musset.* Paris, Louis Michaud.

L'intéressante collection qu'édite M. Louis Michaud sous ce titre : « La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains », vient de s'enrichir de deux excellents volumes sur *Alfred de Musset* et *Alfred de Vigny*. Tous les deux sont dûs à la plume autorisée de M. Maurice Allem, et ils sont également délicats et

dans une note charmante où la respectueuse sympathie du biographe n'entrave en rien sa liberté critique. Le plan en est clair et la narration vive et spirituelle. Ce ne sont évidemment que de modestes ouvrages de vulgarisation, mais si pleins de faits, si nourris de remarques ingénieuses et neuves que ce sont des modèles, et qui auront les suffrages de tous.

H. M.

Alphonse Séché : *Les Accents de la Satire dans la Poésie contemporaine.* Paris, Sansot, 1912.

Le titre du livre de M. Séché est à la fois trop vaste et trop restreint : l'auteur s'attache, rapidement du reste, autant aux burlesques qu'aux satiristes vrais. Il parle tour à tour de MM. Rostand, Ponchon, du Bois, Tailhade, Richepin, Bruant, Rictus. Il cite en terminant quelques œuvres des principaux chansonniers de Montmartre. Vraiment ce travail semble bien incomplet et hâtif, malgré quelques aperçus ingénieux et quelques pages solides d'idées générales. Mais nos modernes lanceurs d'épigrammes ne méritaient-ils pas, au moins, une mention... honorable ?

Le livre se termine par quelques réflexions à propos des métaphores dans la poésie symboliste, qui feraient une excellente étude si elles avaient les développements qu'elles méritent.

F. S.

PARMI LES REVUES

LES MARCHES DE L'EST

En avril 1909 parut le premier numéro des *Marches de l'Est*. Le but de cette publication était « de rassembler les souvenirs épars des Marches du Nord-Est de la Gaule et de montrer que ces pays frontières : Alsace, Lorraine, Luxembourg, Ardennes, Pays Wallons, désunis par les hasards

des guerres et des traités, ont connu des gloires communes et ont toujours participé à la même civilisation ».

A ses débuts, ce « recueil de littérature d'art et d'histoire » devait paraître trimestriellement. Quatre numéros en effet parurent durant les douze premiers mois. Mais à partir d'avril 1910 cette revue devint mensuelle et le demeura régulièrement jusqu'en avril 1912. Depuis cette dernière date elle est bi-mensuelle et a changé sa couverture brun rouge des trois premières années pour une couverture bleu de France.

D'abondantes illustrations la parent toujours. Et ses abondantes planches hors texte, ses ornements, frontispices, vues et vignettes dans le texte contribuent avec sa tenue des plus soignées à en faire une des plus riches et une des plus belles revues de notre temps.

M. Maurice Barrès écrivit quelques pages excellentes en tête de ce premier numéro. Il y souhaitait le dénombrement du « cortège des filles romanesques de la rive gauche du Rhin » ; et déjà Charles Demange préludait délicieusement à cette tâche lyrique.

Mais presque aussitôt Charles Demange mourait et les *Marches de l'Est* ne purent que rendre un légitime hommage, souvent rappelé, à sa chère mémoire, et entreprendre la publication de ses manuscrits inédits.

Georges Ducrocq, son directeur, inlassablement, poursuit son pélerinage fervent à toutes les haltes de ces Marches. Il parle pieusement de la « blessure mal fermée », et dans ses vers ardents et tendres exalte avec fierté l'Alsace et la Lorraine.

A la gloire de l'Alsace aussi la Comtesse de Noailles a donné des impressions d'un lyrisme émouvant.

Et parmi tant d'études d'histoire, de folk-lore et d'archéologie le simple fervent de lettres a pu goûter bien des pages profitables.

Léon Bernardin nous entretient de *Charles Demange*, de *Jeanne d'Arc*, de *la Pologne* ; Georges Grappe de *Jean Racine* ; Fernand Baldenne de *Charles Guérin* ; Octave Uzanne d'*Antoine Watteau* ; Jean Longnon d'*Alexandre Buchon*.

Au nombre des principales études on relève encore :

René Lauret : *L'Art classique d'après Gœthe et Flaubert ; Nietzche et la culture Française*. Emile Henriot : *Reyer et les Vosges après la guerre*. Th. Braun : *Paul Verlaine en Ardennes*. Jean-Marc Bernard : *Rimbaud*

dans les Ardennes. Ernest Dimnet : *Le Retraité.* Fernand Baldensperger : *L'Eloa de Vigny et les Vosges.*

Parmi les collaborateurs effectifs de la revue on a également rencontré les noms de MM. Louis Dumont-Wilden, Jean et Jérôme Tharaud, Dr Raulin, René Gilloin, Raymond Schwab, Edmond Pilon, Maurice des Ombiaux, Alfred de Tarde, Paul Acker, Louis Thomas, André du Fresnois. Et les *Marches de l'Est* ont en outre publié des vers de : Emile Verhaeren, Léo Larguier, André Lafon, Pol Simonnet, Fagus, Emile Henriot, Jean-Marc Bernard, Henri Dérieux, Marcel Droüet, Maurice de Noizay.

Des chroniques très fournies et très soignées terminent chaque numéro. Et pour ceux qui pensent que c'est là qu'on juge le mieux l'activité littéraire d'une revue, il suffira de dire que les analyses des romans, des poèmes, des livres de littérature ou d'histoire, et des revues furent signées jusqu'à ce jour de MM. René Lauret, Henri Massis, Emile Henriot, André du Fresnois, Paul Drouot, Marcel Droüet.

Ce copieux et beau recueil d'art et d'histoire mérite donc bien une place d'honneur à côté des jeunes revues de littérature.

H. M.

REVUE DES REVUES

Dans le **Mercure de France** du 16 mai, le docteur Guède démontrait *pourquoi la suite des mémoires de Casanova n'existe pas.* Et M. Henri Dérieux publiait des vers très sympathiques. Je leur préfère cependant encore ces autres poèmes de lui qu'a donnés **L'Occident** (avril) :

Je veux, — quand reviendra l'automne aux rousses tresses
Dont la présence est douce au cœur qui la revoit
Car ses yeux sont pareils aux yeux de ma tristesse,
— Décrochant mon fusil m'en aller vers les bois.

Entre le double rang familier de mes rimes,
En marchant par les champs, je ne conduirais plus
Ces poèmes subtils aux cadences intimes
Où mes vingt ans gorgés de livres, ne sont plus.

Je serais simplement un chasseur qui chemine.
L'œil au guet, attentif au chien qui va devant,
Distinguant le gibier au vol et qui devine
La remise prochaine et la marche du vent.

Nul ne reconnaîtrait le poète mièvre
Dans cet homme tenant un fusil dans les mains
Qui s'enquiert simplement des perdrix et des lièvres
Auprès du paysan croisé sur le chemin...

. . . .

Mais il faudrait du moins qu'au foyer où l'on rentre
S'ouvrent, levés vers moi, des yeux où je verrais
Entre les cils battants la tendresse et l'attente...
Il faudrait l'âtre clair et la lampe ; il faudrait...

Dans le numéro précédent du **Mercure**, M. REMY DE GOURMONT épiloguait *sur l'amour* avec cette maîtrise déliée que nous aimons toujours reconnaître en lui. Et HENRI CLOUARD et JEAN-MARC BERNARD, répondant à un article de M. Vièlé-Griffin, traitaient de *l'équivoque du Barrésisme.*

C'est à propos de cet article que dans **les Feuillets** (mai), un jeune auteur dont nous suivons toujours avec intérêt la pensée, ROBERT DE TRAZ, écrit ces lignes excellentes :

Une louange n'est pas forcément tournée contre quelqu'un. Pourquoi vouloir faire triompher Barrès sur des cadavres? Son œuvre n'extermine pas celle de Gide, elle ne contredit pas celle de Mithouard. Qui sait si vous ne la diminuez pas en la dégageant de ses voisines ? Si Barrès a formulé quelques réponses essentielles, c'est le vanter que de montrer combien d'autres s'étaient posé les mêmes questions sans toujours y répondre.

Gide et Barrès ! Il serait amusant de faire le parallèle. En somme, chacun est poursuivi par le sentiment que sa vie s'épuise et qu'il faut la renouveler. Chacun veut faire communiquer l'instinct et l'intelligence (et c'est là, des philosophes aux poètes, la caractéristique de notre temps). Chacun est tourmenté par le désir des voyages, etc., etc.

La *Revue critique des idées et des livres* s'occupe aussi des *Feuillets* et reproduit en entier l'article de M. Fosca que nous avons publié dernièrement sous ce titre : *Recherchons nos Parthenons.*

. . . .

A propos de *Recherchons nos Parthénons*, notre interlocuteur oppose classicisme et romantisme, caractère humain et élément brut. Ne voilà-t-il pas une opposition trop violente? Le romantisme éternel, celui, si vous voulez, de Dante, de Rabelais, de Shakespeare, est autre chose qu'un « élément brut », une sauvagerie désordonnée. C'est compromettre une thèse juste que de la forcer ainsi dans ses termes. Imposer un ordre à l'homme, voilà une tâche nécessaire, voilà proprement la tâche de la

civilisation. Encore faut-il que l'homme soit assez vivant, assez riche de passions et de volonté pour en valoir la peine. La règle, en soi, n'est qu'une formule vaine ; ce qui est intéressant, c'est de voir les résultats qu'elle obtient. Toute révolte n'est pas absurde par avance ; elle n'est pas forcément la négation de toute discipline, elle peut être le soubresaut d'un être avide d'une autre discipline...

Dans la **Vie Française** (mai) Léo Larguier accorde un souvenir ému à *Olivier de La Fayette* dont il cite quelques vers admirables, et André Salmon écrit des pages d'une fantaisie échevelée et d'un attrait puissant. En avril, Charles Derennes y avait publié quelques strophes nouvelles de son poème en préparation *Perséphone* :

Viens, toi qui m'es lointaine et qui fut la première,
Et viens, toi qui jadis renversant sur mon cœur
Ton cœur, vase rempli de fiel et de poussière,
Me fit royalement le don de la douleur.
Et toi qui savoureuse, humble, rustique et claire,
Réunissais en toi, comme pour mieux me plaire,
Le goût d'un fruit sauvage et le nom d'une fleur.

Et toi qui, revenant de Perse et de Judée
— Lorsque c'était l'hiver et que je te connus, —
Paraissais en tenir ta bouche trop fardée,
Tes yeux trop noirs, l'ardeur qui gonflait tes seins nus,
Et qui, reine à mes yeux de l'un de ces royaumes,
En rapportais avec de fabuleux arômes,
Deux anneaux d'or rivés à tes poignets menus...

Les Tablettes (mai) consacrent un copieux numéro *à la mémoire d'Albert Fleury*. — **La Nouvelle Revue Française** (mai) contient un intéressant article de René Gillouin sur *Jean Moréas, poète tragique*. Et dans **La Brise** (juin), M. Omer Sagnes prouve qu'il est toujours un des plus brillants disciples de M. Edmond Rostand.

Maurice Kunel commence dans **La Société Nouvelle** (mai) un très documenté *Baudelaire en Belgique*. — Et c'est avec plaisir et fruit qu'on lit dans l'**Amitié de France** la spirituelle *Lettre à M. Jules Lemaître, par Lucile de Caud, née de Chateaubriand*. — Nous nous associons aussi pleinement au bel éloge qu'adresse le poète Guy

LAVAUD dans **Le Masque** (n° 4) aux *Géorgiques chrétiennes* de Francis Jammes :

De tout temps, il y a eu deux façons de renouveler un art et d'y paraitre grand, ou par une expression supérieure de sentiments appartenant déjà à son domaine, ou par l'expression de sentiments neufs non explorés et que le génie de l'artiste annexe désormais à la commune patrie. Francis Jammes aura rempli à la fois l'une et l'autre de ces conditions.

ACHEM.

NOTES

A L'ÉCOLE DE SYLVAIN BONMARIAGE :

L'Ile Sonnante de juin publie un sonnet signé GEORGE MERIZE. En voici les cinq premiers vers :

Sur la couchette, nue et pâle de plaisir,
D'un plaisir patient, ineffable et qui dure,
Elle entr'ouvre à la nuit propice au long désir,
Ses yeux où l'amour met sa double meurtrissure.
Portant les rèves d'or au long plis de ses voiles...

Or, le second vers a été intégralement emprunté à notre notre collaborateur Emile Henriot ; on peut le lire à la fin de l'avant-dernier sonnet des *Turqueries* que le *Divan* a publiées en janvier 1912.

Gil-Blas dans son numéro du 6 juin faisait en outre remarquer que le quatrième vers du meme quatrain appartenait en propres à Jean-Louis-Vaudoyer.

Et *Paris-Midi* nous révélait que le cinquième vers était de M. Maurice de Noisay.

Ce n'est plus sans doute qu'une plaisanterie de quelque nouveau fumiste.

Et l'on demande de qui sont les onze autres vers du sonnet ?

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT

Triptyque

A Eugène Marsan.

I

Rien ne viendra troubler ce soir sans lendemain.
Les vents sont apaisés et la mer trop lointaine,
L'été rude a tari les chantantes fontaines ;
Le Pélerin lassé dort au bord du chemin.

Le temps prendra pourtant sa revanche certaine
Sur cette nuit qu'on tient captive dans la main
Et qui donne au désir tout simplement humain,
Par sa splendeur unique, une grâce hautaine.

La ronde des saisons, diverse et monotone,
Au jour nouveau d'un geste accueillera l'automne
Avec les fruits juteux et l'or des pampres lourds.

Nous nous inclinerons à ce mystère insigne
Qui fait danser de joie aux fêtes de la vigne
Les couples enlacés dans l'ivresse et l'amour.

II

La vendange est finie : on s'éveille lassé
Du bon sommeil sans rêve où nous plongea l'ivresse.
Le soleil blond du soir mêle à tes blondes tresses
Ses obliques rayons où flotte du passé.

Les Bacchantes ont tu leurs hymnes d'allégresse,
Et sur le sable d'or les vents ont effacé
Les traces de la danse et des pas enlacés.
Il flotte autour de nous une étrange tristesse.

Pour te mieux apprêter à des baisers plus tendres,
Je te retrouverai, quand la nuit vient s'étendre,
Adoucissant ta lèvre au miel blond des essaims.

Alors, pour qu'un désir surhumain nous accouple,
Je saurai caresser d'un geste lent et souple
La courbe harmonieuse et double de tes seins.

III

Le plaisir grave étant assouvi dans nos corps,
Nous saurons accepter l'hiver blanc, sans reproche ;
Nous pourrons vivre ensemble, un rêve nous rapproche ;
Des fêtes de jadis le plus doux n'est pas mort.

Devant l'âtre où la flamme en tourbillons s'accroche,
Nous entendrons chanter les pétillements d'or
Des beaux jours révolus. Nous aimerons encor
En songeant, sans trembler, que la vieillesse approche.

Par nos désirs mortels nous avons enchanté
Nos âmes et nos corps avec la volupté,
Il nous en reste au cœur une chaleur ravie.

La mort donnait un sens tragique à nos matins...
Et nous voyons sourire, auprès de l'âtre éteint,
Le visage si simple et si clair de la vie.

Georges Batault

Francis Carco

Quand j'étais au lycée Racine, on me donna le sujet d'une narration. Sujet russe. — « ... Et de la couleur locale ! nous recommanda cette bonne Madame Z... » J'étais fort embarrassée. Je savais bien quelques mots : *loutchina, moujick, samovar...* Mais cela suffisait-il ?

Que de gens pourtant en prennent à leur aise avec des contrées où jamais ils ne mirent les pieds ! Ces messieurs parnassiens, entre autres, qui nous servent leurs plats américains ou asiatiques. Combien de rimeurs aussi, plus coupables peut-être, nous ont décrit des paysages d'âme que leur plate existence bourgeoise, leurs pauvres habitudes, ne leur ont jamais permis de contempler.

Ce reproche, je ne l'adresserai pas à Francis Carco. Tout les poètes et ceux, sur tous, qui vivent au giron d'un famille sévère, ont dû convoiter une jeunesse de chansons, d'insouciante

folie. Pourraient-ils en imaginer une plus désordonnée que celle de l'auteur d'*Instincts*? Quelles charmantes équipées ne m'a-t-on narrées? Je dirai ce que j'ai vu.

Une année que je « villégiaturais » à Theys en Grésivaudan, je rencontrai, dans la patache qui mène du village au chemin de fer, un petit caporal gentil, imberbe — on eût dit d'un gamin de quatorze ans venant de jouer au soldat. Le caporal ne dévisageait pas ses voisins ; il lisait Mallarmé. Un caporal et Mallarmé... j'engageai la conversation. Depuis, chaque voyage à Grenoble compta, pour moi, une visite à Francis Carco qui gîtait sous les toits, dans une petite chambre où le bariolage d'étoffes persanes, des eaux-fortes, un amas de livres, de gravures et de revues composaient le plus charmant décor.

Les médecins m'ayant prescrit un long séjour en Dauphiné, je vécus l'hiver suivant à Grenoble. Je voyais très souvent le caporal. Je ne le suivais pas dans ses promenades. Il n'aimait que les petits cafés borgnes des quartiers mal famés, les bals où la crapule danse et tire le couteau. Je ne veux pas avoir de préjugés. Malgré tout, des égards sont dus à la réserve féminine. Courir la ville avec ce petit soldat que dans chaque rue saluaient et tutoyaient de belles filles, non, cela ne me plaisait point. Je préférais monter chez lui ; il m'émerveillait en chantant ses chansons des bouges ; nous causions longuement devant de grands bols de thé. Honni soit qui mal y pense !

Un matin que mon camarade devait m'attendre, je ne le trouvai pas... Sur le pas de sa porte, une vieille dame en pleurs, sa propriétaire, me renseigna : Le caporal avait, dans un estaminet interdit à la troupe, organisé je ne sais quelle orgie abracadabrante. Le caporal était enfermé pour trente jours dans la prison du 2e d'artillerie.

Je l'y fus voir le soir même et chaque jour, je revins à la caserne où Francis Carco purgeait sa peine. Il ne manquait pas de visiteurs et, si le parloir des prisonniers au 2e d'artillerie nous était un salon peu confortable, en retour, que d'amis, quel empressement ! Il y avait là, porteurs de cigarettes et de livres, le bon poète Maurice Morel, la belle madame Paule Lysaine, Jean Pellerin, une demoiselle à la croupe audacieuse que l'on appelait Lily et tant d'autres dévoués. Sous le treillis, notre garçon avait bonne allure. Il riait, il récitait des vers. Jamais je ne le trouvai découragé, pas une fois il ne regretta son escapade, ne laissa échapper une plainte. Chères causeries, limitées, hélas par les rigueurs de l'autorité ! Sorti de prison, Carco fut envoyé à Briançon, en disgrâce. Je le perdis de vue. Je l'ai retrouvé à Paris et, dans la grande ville, je pus courir avec lui de la *Closerie des Lilas* au *Lapin Agile* en passant par les cent boîtes où danse, chante, fume et discute une enthousiaste

jeunesse. Oui, Monsieur Barrès, il y a encore, quoique très légers d'argent, des jeunes hommes qui mènent cette vie. Je ne sais s'ils ont le culte du « moi » mais ils ne se contentent pas, comme les héros de vos arides romans, d'embrasser de maigres bourriques !

N'allons pas trop loin, et du bon grain séparons l'ivraie. Si, aux premières lignes, je malmenai quelque peu les versificateurs incolores, je détesterais que l'on me crût férue de tous ces braillards de brasserie, primaires mal nettoyés ou esthètes à la manque. J'ai dit, par ailleurs, « la jeunesse qui s'amuse » et ceux-ci, s'ils ont fait rire quelques gens de goût, ne se sont jamais divertis.

Beaucoup d'entre eux lorsque parut ce petit recueil, *Instincts,* flairèrent l'ennemi, l'homme qui allait s'imposer. Quand, dans *le Mercure*, Charles-Henry-Hirsch signala les promesses « d'exceptionnel écrivain » que donne Francis Carco, il y eût du remous dans les mares stagnantes. C'est que ces poèmes en prose, ces notes d'un si ferme dessein, d'une si belle venue, annoncent un conteur. Par endroits, quelques influences encore, mais la plupart de ces rêveries, de ces récits font connaître un tempérament d'artiste, une vision personnelle. *Au moulin de la Galette, l'Alcool, Dans un bar, rue Fontaine, les Huit Danseuses, le Beau Couple* affirment plus qu'une curieuse

sensibilité, ne décèlent pas que la recherche toujours intéressante — et la trouvaille souvent — d'une expression nouvelle. On devine, avec la sûreté d'imagination, une force capable de créer, de donner aux hommes et aux choses cette vie hors de laquelle il n'y a que de la littérature. Ce n'est pas moi qui l'ai dit.

Carco vient de publier *la Bohème et mon cœur*, un recueil de vers primitivement parus çà et là. De petits poèmes, des *lieder* nonchalants :

Une chanson
Plaît au poëte
Qui la répète
A sa façon

Et ce poète va, chantant à travers la campagne :

Des peupliers sous un vent frais
Et le long chemin de halage...
Au bout ce sera le village
Paisible et vert que je t'offrais.

Nous y mangerons à notre aise
Nous y dormirons notre saoûl,
Bon compagnon, pêcheur absous
Ventre alourdi, cul sur ta chaise.

Et, ce sont les prés, « le gazon râpé de la berge ». Le poète se couche à plat ventre. Mais sa peine

vient s'asseoir à ses côtés. *Impression, Amours, Plaintes*, d'autres strophes encore nous disent le mal délicieux de se souvenir, la chair inquiète. Puis, le retour à la ville.

Paris, au loin, qui s'allume
Sous les nuages blancs et gris...

Et tout, grâce à des prodiges parfois d'habileté verbale, très simple, sans charabia, sans clinquant. Jamais un cliché ni une banalité. Je dois avouer que je n'aime pas beaucoup *Romantique* et *Carnaval*. Je regrette qu'à la place de ces deux pièces intéressantes, certes, mais moins personnelles que les autres, Francis Carco n'ait pas mis *Tu t'en vas* et *le Doux Caboulot* cette exquise idylle que Werewski enveloppa de sa caressante musique. Je veux citer encore *La Danseuse* dont le dernier quatrain est une merveille plastique, *Sourire* qui est une magnifique affirmation de dédain et transcrire *Juin* d'un émoi si pur :

Une lune, croissant doré,
Le silence de la campagne...
Chante une voix qui s'accompagne
D'un violon énamouré.

Entends comme la voix se brise
Et comme l'instrument gémit.
La nuit attend, paisible et grise
Ta souffrance, ô cœur endormi.

Souffre avec cette voix qui chante,
Cette douleur qui s'enfle et crois —
Tellement l'ombre est émouvante —
Que c'est la tienne cette voix !

Deux livres, un carnet de proses, un carnet de vers. Ils paraissent menus dans la bibliothèque où de larges volumes les toisent avec orgueil. Approchez-vous des rayons. Si ces gros bouquins montrent une telle superbe, c'est qu'ils sont vierges. Le coupe-papier ne les a jamais touchés. Les deux petits livres sont feuilletés, fatigués. On retrouve entre leurs pages une fleur — printemps — une feuille — automne. Ils auront les honneurs de la reliure ; ce sont des amis que l'on gardera.

Voici deux livres et voici un écrivain, un poète. Francis Carco ne rédige pas de manifestes, n'appartient pas à tel ou tel groupe, ne se réclame point d'une théorie, d'une coterie. A l'âge où tant d'écrivaillons se tuent à démarquer, à chercher, dans le livresque et l'artificiel, quelques pauvres miettes desséchées, il a voulu rire avec la joie de la jeunesse. Il a voulu vivre. Il sait ce qui ne s'apprend point, il voit, il entend. Il réalisera une œuvre solide et nous pouvons compter sur lui.

EVE ARRIGHI.

Petits Paysages

I

Le clocher du village a cassé le ciel dur ;
Le noyer entrelace à la crête du mur
Des rameaux nus noués comme des cordes noires ;
Dans le chemin boueux l'eau des flaques de moire
A des frissons de peau sous le pied froid du vent.
D'argileuses nuées lourdement étendues
Pèsent dans l'air saignant où l'on voit au couchant
Le soir vermiculé par les branches tordues.

II

L'eau rouge et sombre se retourne et geint, je vois
Mourir dans les rochers les cygnes de l'écume.
La ville large au loin a la pente d'un toit
Et le soir descendu comme une rose brume
Etend sa lueur tendre entre les mâts pointus.
L'algue pend et s'égoutte au flanc des rocs battus,
Une odeur de jardins cachés adoucit l'air,
Une mouette rase l'eau de son vol bas
Et moi j'attends le moment proche où montera
La lune en corail blanc dans les pins roux et verts.

Léon Vérane

Trois aspects de la critique littéraire

La critique dogmatique. — La critique scientifique. La critique créatrice.

Il est diverses façons d'envisager le rôle de la critique littéraire. L'une d'elles, la plus ancienne est à juste titre l'objet d'un croissant discrédit: c'est la critique dogmatique qui prétend s'arroger le monopole de distribuer aux écrivains des brevets de talent et des certificats de génie. Trop d'auteurs pour avoir scrupuleusement suivi les recettes qu'elle préconise ont encombré la littérature de productions mort-nées, pour qu'il soit besoin de s'appesantir sur le rôle néfaste des censeurs qui distribuent la louange et le blâme. On énonce implicitement que la critique dogmatique a vécu, en avouant que toute originalité vraie lui échappe et qu'elle reste inapte à juger même des questions de forme, la forme ne pouvant prétendre à demeurer en littérature plus immuable que le fond.

Une autre forme de la critique offre déjà plus d'intérêt; c'est celle qui laissant de côté la

louange et le blâme se contente d'étudier les rapports de l'œuvre littéraire et de l'écrivain. La science, déclare cette critique, tend à absorber peu à peu les branches du savoir humain demeurées longtemps en dehors d'elle ; la psychologie après avoir uniquement usé de l'auto-observation pour élucider le mécanisme des phénomènes mentaux s'est aperçue que les documents précis tels que l'écriture, le langage parlé, la mimique étaient pour l'étude de l'esprit d'une valeur plus stable que l'analyse subjective.

Or si les gestes, les rides du visage, peut-être même les lignes de la main sont des documents précieux, quelles indications ne pourra-t-on pas retirer scientifiquement des œuvres d'art et en particulier des œuvres littéraires qui sont celles où l'homme met le plus de lui-même.

Cette critique scientifique qui étudie l'œuvre de l'écrivain dans ses rapports avec son auteur et au point de vue des conditions physiologiques et sociales qui ont influencé sa production, est appelée sans doute à fournir à la psychologie expérimentale des données intéressantes. Bien qu'elle ait engendré des travaux déjà nombreux, elle n'a point toutefois apporté jusqu'ici sur la genèse des œuvres de génie, de lumières décisives. En outre la science et l'art se placent à des points de vue trop foncièrement opposés pour que la forme de critique toute objective dont il est question soit d'un intérêt bien vif pour le littérateur.

Il est un troisième aspect de la critique littéraire et celui-ci ne se réclame pas de la science car il est purement artistique, c'est-à-dire subjectif. On pourrait appeler cette forme de critique la *critique créatrice* ou la critique œuvre d'art, car elle ne diffère de l'œuvre d'art ordinaire qui peut être définie : « la réalité vue à travers un tempérament » que parce qu'elle est elle-même « une œuvre vue à travers un tempérament ». « La nature en exagérant en moi le sens de la vie intime, déclare un personnage de Paul Bourget, m'a condamné à jouir et à souffrir des idées des choses, plus que des choses mêmes ». Un esprit ainsi orienté s'ingéniera peu à rendre le monde réel ; il s'intéressera en revanche aux aspects que ce monde prendra transformé par la vision personnelle des artistes créateurs. Son œuvre, s'il note ses impressions et ses idées sera en quelque sorte de l'art à la seconde puissance et nul ne saurait lui refuser une place dans la littérature originale.

La critique ainsi comprise doit cependant réaliser certaines conditions qui lui sont communes avec les autres formes de l'art. En premier lieu elle doit être basée sur l'enthousiasme. L'artiste qui veut traiter à froid un sujet qui ne le passionne pas, ne créera jamais, qu'il soit peintre ou poète, une œuvre viable. Il en est de même du critique. « On ne doit, disait Renan, écrire que de ce qu'on aime. L'oubli et le silence doivent être la punition qu'on inflige à ce qu'on a trouvé laid

ou commun dans la promenade à travers la vie. »

Une autre condition fondamentale de valeur pour l'œuvre d'un critique créateur, c'est d'émaner d'un esprit ayant une valeur personnelle et une originalité vraie.

Il faut pour qu'un auteur nous intéresse en étudiant un livre et nous paraisse avoir fait une œuvre positive, qu'il ajoute à ce livre quelque chose de lui-même et nous fournisse ainsi de nouvelles raisons de l'aimer.

Il est dans la littérature bon nombre de chefs-d'œuvre dont le prestige émane pour une bonne part du tribut d'enthousiasme que leur ont payé des hommes de génie. Leurs commentaires lumineux, inséparables désormais de ces chefs-d'œuvre, leur forment une auréole qui va s'élargissant autour d'eux à travers les siècles.

Toute personnelle et n'ayant rien à voir avec la science et la méthode expérimentale, la critique créatrice ne saurait prétendre à posséder une valeur objective définie. Mais basée sur l'enthousiasme et l'amour, elle arrive à déceler ce qui dépasse les règles de la critique dogmatique, et que ne révèlent point les réactifs de la critique scientifique, la puissance originale du génie.

Jean Mariel.



Les Chroniques

CHRONIQUE STENDHALIENNE

Paris, le 9 juin 1912,

Mon cher Directeur,

Voulez-vous donner l'hospitalité aux lettres suivantes que j'ai reçues à l'occasion de ma « Notice sur le Rouge *et le* Noir *» (1) ? Venues des quatre points cardinaux (le* Divan *n'est-il pas lu partout ?) elles émanent d'une institutrice Anglaise, d'un professeur Belge, d'un curé Normand, d'un fonctionnaire Parisien, et d'un Universitaire Grenoblois qui désire garder l'anonyme. Ces lettres m'ont paru intéressantes dans leur variété d'opinion et dignes d'être publiées. Elles forment, en quelque sorte, une petite* enquête *sur le chef-d'œuvre de Stendhal, ce qui leur donne de l'actualité ? La mode n'est-elle pas aux enquêtes ? La plus récente est celle offerte à ses lecteurs par un journal quotidien : « Quel est le héros littéraire qui vous est le plus cher ? », où, précisément, Julien Sorel obtint 139 suffrages ! Toujours les* happy few...

Votre tout dévoué,

A. PAUPE.

(1) *Le Divan*, avril-mai, 1912.

Leeds, le 13 Mai 1912

« En me demandant mon opinion sur Julien, vous avez sans doute l'espoir de trouver en moi une des « amoureuses inconsolées » de ce petit Napoléon de Verrières, avec son teint pâle et les crises épileptiques qui lui viennent de l'Autre? Je voudrais bien vous faire le plaisir de cet aveu, mais que voulez-vous ? J'aime trop Stendhal pour m'amouracher de ce fils si différent de lui... Pourtant il ne faut pas trop m'en vouloir de ma froideur, car quoique je ne sois pas aujourd'hui aux genoux de Julien, j'y ai été. C'était vers l'âge de vingt ans. Je trouvais très beau ce culte de la volonté et de l'énergie. Je me pâmais, par exemple, devant la fermeté de Julien, lors du « dressage » qu'il donne à Mlle de la Mole. Aujourd'hui, je ne songe certes pas à nier cette fermeté, mais elle me plaît moins. Même je la trouve tant soit peu fatigante. Je préfère la manière de vivre, moins intense, de Stendhal. Il savait railler lui, muser et jouir, et c'est ce qui fait de lui un compagnon si séduisant. Vous figurez-vous Stendhal rencontrant, dans une loge de la Scala, ce *Struggle for lifer* qu'était Julien Sorel ? Croyez-vous vraiment qu'il eût vu en lui une âme sœur ? Oh non ! Ils ne se ressemblent pas. Donc, je n'aime pas Julien, et pourtant il m'intéresse infiniment... Ne pleurez pas trop sa mort. S'il avait vécu jusqu'à quarante ans, il aurait pris de l'embonpoint. Il eût regretté alors d'avoir trouvé un jour Mme de Rênal assez jolie, *malgré ses trente ans*. Oh ! l'impertinence de la jeunesse !... »

DORIS GUNNELL

Gand, le 13 Mai 1912

« ... Je suis indigné de la préface dont vous analysez quelques extraits dans le *Divan*. C'est incroyable. Je n'aurais jamais pensé que M. Stryienski fût capable d'une pareille trahison. Il dépasse encore M. Chuquet pour aller rejoindre

Caro et Nettement... Vous avez bien raison de protester et je suis avec vous de tout cœur. Je suis de ceux qui tiennent le *Rouge et le Noir* pour l'un des livres les plus étonnants du siècle dernier. J'en connais peu dont l'étreinte soit aussi puissante, qui brûlent et pénètrent comme celui-là. La pensée en est virile et profonde ; l'exécution, sûre, nette et vibrante. Stendhal offre, avec la plupart de ses contemporains, un contraste fort instructif. A l'heure où s'abîme l'intelligence, où succombent les fortes et saines traditions, quand se débondent les grosses imaginations, les cocasseries sentimentales et les solennelles effusions, il est miracle de trouver un homme capable de s'attacher à une grande idée générale et de l'exprimer par l'analyse la plus sensée et la plus ardente ; un homme qui sache, dans le cadre d'une action simple et naturelle, construire un « caractère », en lui conférant la valeur d'un inoubliable symbole. *Le Rouge et le Noir* fait saillir, avec une admirable évidence, l'influence exercée par Napoléon sur les imaginations françaises. Julien Sorel incarne, avec une indéniable autorité, le type du héros Napoléonien. Considéré à ce point de vue, il faut reconnaître au roman de Stendhal une haute portée historique... »

JULES DECHAMPS

Saint-Martin-de-Fontenay, 9 Mai 1912

« ... Vous avez parfaitement raison de défendre *Rouge et Noir* contre M. Stryienski. C'est un de nos meilleurs romans psychologiques et peut-être le meilleur de tous, le plus complet, le plus logique, le plus chargé de pensée, et en même temps le plus dramatique et le mieux écrit. Julien Sorel est un type qu'on peut ne pas aimer, qu'on doit même condamner, mais qu'il est impossible de ne pas admirer. « Il pousse à l'extrême les moyens d'action » ? Mais pas du tout. Il sait simplement raisonner, et il a le courage d'être dans la pratique, conséquent avec ses principes. C'est *un*

caractère, et un caractère merveilleusement trempé. S'il aboutit au crime, et s'il tombe dans l'anarchie, c'est que les principes sur lesquels il s'appuie sont faux et la faute en retombe donc tout entière sur ces principes et sur ceux qui les lui ont enseignés.... En tout cas, ceux qui aiment les fines analyses psychologiques, les discussions logiquement conduites, sans fausse pudeur et sans tartuferie, le style net, pur et simple qui convient au roman psychologique, ceux-là admireront toujours *Rouge et Noir* et ne se lasseront pas de le méditer... Quant à l'abbé Pirard, c'est un janséniste et non un prêtre catholique au sens exact du mot. D'ailleurs Stendhal a complètement ignoré le prêtre catholique ; il ne l'a vu et jugé que de loin et à travers sa haine de la religion ; sur ce point, il est parfaitement inexcusable.

Je ne l'imiterai pas en le méconnaissant à son tour et en le chargeant d'anathèmes. Vous savez, qu'au contraire, je me range volontiers parmi ses plus fervents dévots.

L'abbé Léon Jules

Paris, 6 mai 1912

« ... J'ai lu avec beaucoup de plaisir votre petite Notice sur le *Rouge et le Noir*. J'y retrouve votre enthousiasme justifié pour ce chef-d'œuvre. Je suis bien de votre avis : l'étude définitive de la « Chronique du XIXe siècle » est encore à faire. Aussi bien n'est-elle pas facile... Julien, dit-on, est plein de contradictions : c'est pour cela justement qu'il vit... On a fait le même reproche à l'Hamlet de Shakespeare, et le reproche tombe également à faux. Car qu'y a-t-il de plus contradictoire que chacun de nous ? Rien n'est plus fuyant et contradictoire que la vie... Il resterait à analyser le fonds même du roman. Nous sommes ici en pleine réalité : *la vérité, l'âpre vérité* ; il ne s'agit pas d'une fiction romanesque, mais de la vie sociale et politique d'une grande nation. Toute une partie du *Rouge* est une étude sur l'*arrivisme*, il faudrait voir si cette

étude a vieilli ou si elle est encore vraie. Vous voyez combien la matière est délicate ; Stendhal ne s'y est pas trompé, lui qui mettait comme épigraphe à son chapitre XXVII les lignes suivantes : *Le temps présent, grand Dieu ! c'est l'arche du Seigneur. Malheur à qui y touche !* ».

DÉSIRÉ MULLER

Grenoble, 10 Mai 1912

« ... Il me paraît que l'énergie porte presque toujours en soi, sinon sa justification, du moins, et en mettant les choses au pis, ses circonstances atténuantes ; c'est ainsi que rapprochant Julien Sorel de Tartufe, j'ai fait observer à mes auditeurs, que son hypocrisie et son égoïsme n'ont pas la bassesse du personnage de Molière, parce que le but est des plus hauts. Si l'énergie n'est pas nécessairement vertueuse, elle n'est jamais dénuée de valeur et c'est beaucoup.....

Quant à la mise en œuvre du fait-divers dauphinois, j'ai montré sans difficulté comment l'élévation plus grande de Julien Sorel rend sa chute à la fois plus significative et moins vraisemblable que celle de Berthet, comment Stendhal transportant « du vécu dans le domaine spéculatif » a par suite constitué des types-femmes, prêtres, provinciaux, parisiens, tous dominés de très haut par Julien, celui-ci dévoré d'une ambition que légitiment presque son intelligence et les précédents Napoléoniens ou révolutionnaires, mais bien mal à l'aise sous Charles X... Dans toute période de vie politique régulière, on pourra utilement étudier la grandeur et la faiblesse du déclassé... En somme je pense comme vous. Une conclusion tout actuelle est qu'on n'est pas forcé, quand on est stendhalien, d'admirer les bandits en automobile « il y a énergie et énergie ». S. C.

*Je ne puis mieux remercier mes chers correspondants qu'en leur signalant l'*admirable *étude publiée par*

M. Remy de Gourmont, dans le Temps, *du dimanche 19 Mai 1912, sous le titre :* Le Style et l'Art de Stendhal. *Ils y trouveront, comme moi, l'explication de leur propre admiration, et, sur le* Rouge et le Noir, *la critique définitive que je n'osais pas espérer.*

AD. PAUPE

Le Monument de Stendhal.

Il est à peu près certain que Stendhal aura d'ici peu sa statue à Paris. Mais de le voir partager cet honneur avec Armand Silvestre ou Larroumet ce n'est point pour enthousiasmer ses admirateurs ! Quelques-uns préféreraient une édition complète et décente de ses œuvres. Leur vœu va-t-il être également exaucé ? M. Champion, l'intelligent éditeur, dont on connaît le goût et l'érudition, entreprendrait une édition définitive de tous les écrits de Henri Beyle-Stendhal. D'importants inédits nous y seraient révélés. Des Stendhaliens fervents auraient la direction de ces travaux : on a prononcé les noms d'une incontestable autorité, de MM. Léon Bélugou, Rémy de Gourmont, Adolphe Paupe.

Nous reparlerons de cette belle entreprise ; mais déjà elle vaut d'être signalée et hautement encouragée.

H. M.

LES ROMANS

René Boylesve : *Madeleine jeune femme.* Paris, Calmann-Lévy.

Après nous avoir entretenu de l'éducation et des pensées d'une *jeune fille bien élevée*, et nous avoir

retracé sa vie jusqu'au soir de son mariage, M. René Boylesve nous raconte ce que Madeleine Doré, de Chinon, aujourd'hui Mme Achille Serpe, devient à Paris.

Cette petite sentimentale n'aime pas son mari. Celui-ci en réalité, bon époux et excellent père, n'est sans doute point si noir que l'auteur au déclin de son livre nous le laisse supposer, pour mieux calmer les remords de son héroïne. Du moins pour qui connaît sa veulerie vaniteuse, il est douteux que Madeleine un jour puisse éprouver pour lui un sentiment bien tendre et qui satisfasse sa soif de romanesque. Mais sentimentale et romanesque, Madeleine ne l'est qu'avec mesure. Elle a été *bien élevée* suivant les rigoureux principes religieux et moraux que dans la bourgeoisie l'on rencontrait « assez communément en province au siècle dernier ». Elle demeure une image des femmes d'autrefois. Aussi quand l'aube d'une aventure se laisse deviner, elle, dont tous les désirs secrets, et ignorés surtout d'elle-même, tendent vers l'amour, elle peut bien se montrer coquette avec une charmante ingénuité et une intrépide franchise. Elle n'a pas plutôt découvert, en effet, où la conduisait à son insu la pente de sa sensibilité que, d'abord avec un instinct effrayé qui va jusqu'à la surprendre, puis avec une dignité sanglotante, elle repousse toute tentation, et réprouve sa rêverie en la chérissant encore.

Que viennent maintenant des revers de fortune, des chagrins familiaux, et Madeleine, résignée à ne jamais connaître l'amour, saura vivre pour sa fille et son fils, et vieillir doucement dans la paix durement conquise de son cœur.

Cette histoire, qui n'est qu'une harmonie continue, ne semblera grise que pour l'amateur de clinquant. Au début, les confidences de l'héroïne sont un peu terre à terre ; elle oriente son âme ; il lui faut une grande passion pour exalter les réserves qui sommeillent en elle.

M. René Boylesve, dans une courte préface qui analyse merveilleusement l'art du romancier, nous dévoile la nature et la portée de son œuvre. Un roman pour lui, c'est « une invitation à réfléchir sur la vie, longuement, profondément s'il se peut, et fût-ce avec amertume et difficulté ». La vie ainsi apparaît compliquée, tout s'y pénètre, s'y enchaîne ; chaque être dépend des autres êtres et les tient lui-même sous sa dépendance, au point que le plus petit de ses actes peut avoir les répercussions les plus graves.

Mais réfléchir avec amertume et difficulté ; les lecteurs ordinaires de fades romances ou de Sherlok Holmes ne le chercheront pas volontiers. Et le livre de M. Boylesve ne fait aucune concession, il réprouve les aventures rapides et friandes, les décors trop suggestifs ; il ne veut pas davantage se défendre de ces apparences de longueur, qu'un auteur moins consciencieux aurait su alléger au détriment de la vérité et du rapport nécessaire entre tous les plans du récit. Sa monotonie est calquée sur la vie et enferme patiemment un monde : on y découvre une âme sans un pli secret, et cette âme n'est pas imaginaire, c'est celle de Madeleine.

On n'insistera jamais assez sur les qualités psychologiques d'un pareil roman, sur l'intuition subtile mais toujours si claire qui permet à l'auteur d'atteindre cette vérité absolue. Madeleine raconte sa vie ;

tout ne prend de valeur que par rapport à elle ; tous les personnages ne nous apparaissent que d'après sa façon de les juger, mais l'art du romancier est tel que de remarques juxtaposées se lèvent souvent des apparences nouvelles qui doivent nécessairement échapper à la narratrice, mais qu'il est important que le lecteur saisisse bien. Quelle admirable justesse de ton faut-il savoir ainsi conserver ! Notez que c'est Madeleine qui raconte, elle emploie sans cesse le « je ». Mais je me garderai bien de répéter ici qu'il est d'un « emploi commode » de conduire ainsi le récit à la première personne. M. Boylesve m'a fait justement observer que c'est « un dur servage et un obstacle à la variété d'un récit prolongé. Rien de fastidieux comme de sentir toujours le même personnage présent, rien de difficile comme de faire dérouler toute l'aventure sous ses yeux, avec vraisemblance. La forme indirecte vous laisse au contraire toute liberté, et notamment de vous transporter d'un endroit en un autre, et vous permet d'être bien plus fort, de faire le dieu qui voit, qui sait tout, tandis qu'il faut avec le « je » se rappeler constamment les limites de l'esprit du narrateur choisi ».

Ces remarques sont la vérité même. Aussi dans ce dernier livre devons-nous davantage admirer que c'est toujours l'héroïne qui parle et que toutes ses paroles sont nécessaires. On ne pense même pas que cette analyse de sentiments est bien lumineuse, bien haute, pour une simple ancienne élève du couvent de Marmoutiers.

Dans tous les livres de M. René Boylesve on trouve une telle puissance d'illusion, à la fois dans le récit et dans la peinture des âmes. Il demeurera comme un

délicieux écrivain et comme l'historien scrupuleux des mœurs d'une époque.

HENRI MARTINEAU

Marcel Boulenger : *Le Marché aux Fleurs.* Paris, Pierre Lafitte.

Je relisais *La Femme Baroque*, il n'y a pas longtemps, quand M. Marcel Boulenger publia son nouveau roman *Le Marché aux Fleurs.* De là, quelques réflexions singulières sur la courbe accomplie, comme l'on dit, en une dizaine d'années, par ce charmant et rare écrivain. L'évolution de M. Marcel Boulenger, c'est le triomphe de la clarté ; mais l'on s'étonnerait injustement à comparer ces deux livres entre lesquels leur auteur a construit son œuvre singulière et personnelle, d'un point de départ si extrême pour une conclusion si différente. Pourtant M. Marcel Boulenger était tout entier dans *La Femme Baroque* ; et il l'est encore dans *Le Marché aux Fleurs.* C'est, dans l'un et l'autre de ces livres, le même style, le même art, la même vivacité, les mêmes traits incisifs lorsqu'il s'agit de marquer d'un personnage, le visage, le vêtement, le moindre geste... Pourtant le trait est devenu plus gracieux, plus sûrement conduit, plus enlevé et plus profond à la fois. Il y a du mépris dans *Le Marché aux Fleurs* ; il y avait de l'indignation dans *La Femme Baroque.* C'est l'âge qui veut ça. Quand l'âge vient, le romantisme s'en va. M. Marcel Boulenger aura eu ce privilège charmant d'être très jeune encore et fort revenu de toutes sortes de choses qui ont du prestige quand on a vingt ans, et qui de soi-même, tombent et nous quittent, lorsque le temps arrive où l'écrivain n'a

plus de goût que pour un art dépouillé, voire un peu nu, qui est aussi le plus raffiné parce que le plus discret.

Dans la pittoresque et sympathique histoire de cette jeune fille que les traditions de son milieu ont vouée, nouvelle Iphigénie, à un mariage avantageux (elle y consent, puis s'y arrache et se soustrait à une deuxième expérience, à quoi elle préfère avec raison, l'amour) c'est justement cet art là qui m'a le plus frappé, de toutes les étonnantes qualités de M. Marcel Boulenger. C'est net, c'est précis, c'est juste, c'est découpé, ces personnages, ces décors, ces situations, ces gestes, avec une sûreté remarquable. Sans doute faut-il être soi-même très averti pour goûter minutieusement cette sobriété un peu sèche, cette limpidité que l'on trouve dans *Le Marché aux Fleurs.* Remarque de gens de lettres, sans doute ; mais la question de la technique est assez peu au goût du jour, pour que nous nous permettions d'y insister — en passant. Aussi, le bonheur, quand on rencontre un écrivain qui sait son *métier !* C'est par là seulement que l'on distingue un écrivain d'un amateur...

Le Marché aux Fleurs n'est pas qu'un livre bien fait. C'est un livre très personnel : une opinion. On a dit de M. Marcel Boulenger que tous ses livres reposaient sur des griefs. Rien n'est plus justement observé. Les personnages de ce roman-ci, M. Boulenger les hait — oh ! avec une extrême politesse ! — et il en trace des profils cruels. Ainsi ce couturier à la mode, Adolphe Lesca, cette américaine esthète, la reine des Jumenteries du Far-West, ce gros Cartier, ces snobs affectés et odieux... Mais M. Marcel Boulenger sait aimer aussi. Il y a dans son livre une jeune fille puis une

jeune femme blonde et charmante, qui est fort réussie — et des paysages exquissés comme à l'aquarelle, qui font rêver. — On a fini ce livre, quand on croit le tenir en main depuis un quart d'heure. Il va vite, comme doivent aller les récits rapides, comme allaient les contes de Voltaire, les romans de Nerval. Il y a ici peut-être un peu moins de tendresse que dans celui-ci, un peu moins de sagesse que dans celui-là. Mais c'est un conteur de la même veine, de la même race. C'est, tout simplement, un conteur. Un journal, on le sait, institue un referendum pour élire le prince des conteurs. Je gagerais volontiers que M. Marcel Boulenger arrivera dans les tout premiers. Ce serait très juste, ce sceptre. M. Marcel Boulenger a déjà écrit *Le Page* : il ferait certainement très bien le Prince. Il le ferait même beaucoup mieux qu'un autre. Il est né.

EMILE HENRIOT.

Binet-Valmer : *Le Plaisir*. Paris, Ollendorff.

Nous aimons chez M. Binet-Valmer ce souci perpétuel de se renouveler et de donner toutes les fois qu'il publie un livre une œuvre vraiment nouvelle. Qu'on lise *Le Gamin tendre*, *Lucien* et aujourd'hui *Le Plaisir*, et ce soin constant frappera le lecteur le plus distrait. Mais avec M. Binet-Valmer le lecteur ne saurait être longtemps distrait, et peu de livres vous pressent davantage que *Le Plaisir*. C'est un drame singulier, fort de ces trois unités dont s'enorgueillissaient les tragédies classiques, et dont le récit audacieux scrute sans pitié un fort beau cas de psycho-physiologie. Nous y trouvons uniquement l'analyse minutieuse d'une crise passionnelle, et déjà avec les nouvelles

qui composaient tout son dernier livre, *Notre pauvre amour*, l'auteur nous avait préparé à ce livre-ci. Le même procédé typique en soutient l'armature : les personnages sont saisis à un tournant particulièrement tragique de leur existence et nous livrent jusqu'aux nuances les plus délicates de leurs sentiments et de leurs pensées en cette minute douloureuse. Seulement, dans le roman, l'auteur ayant plus d'espace devant lui, a insisté davantage sur le passé, les caractéristiques de ses héros : alors on les connaît suffisamment et ils sont ici assez vigoureusement décrits pour être des individus distincts autant que des types. Car *Le Plaisir* est une étude d'une portée générale et nous y voyons comment la sensualité triomphe du mépris.

Ces trois cents pages lourdes d'émotions charnelles, de pensées amoureuses, de descriptions d'un cadre voluptueux, forment un roman remarquable. Je ferai seulement des réserves, et les plus fortes, sur un style vraiment relâché, trop rapide, rugueux, incorrect. Et il y a une chose aussi que je n'admire pas et qui me rebute un peu : une indigeste métaphysique morale en guise de méditation sur la pureté. Tout le rôle de ce concept est encombrant et nuageux.

En résumé, un beau livre, écrit seulement avec trop de hâte. H. M.

Laurent Evrard : *La Nuit*. Paris, Grasset, 1912.

J'ai lu ce livre avec toute la sympathique attention que réclame l'œuvre posthume d'un écrivain dont les mérites sont attestés par autant d'amis — d'amis dont la distinction d'ailleurs importe plus que le nombre, — que nous en avons entendus louer le talent original de Laurent Evrard.

Je ne connais pas ses romans précédents et je me garderai bien, à propos d'un volume de nouvelles inachevées, de porter un jugement complet sur un auteur.

Mais à lire *la Nuit*, *Léon* et *Jeux*, on découvre un esprit excessivement solide, dont l'inquiétude n'est pas d'un égoïsme stérile, mais dont les méditations se préoccupent moins du mystère de son âme propre que de tout ce que comportent d'inconnaissable les âmes de ceux qui nous sont *différents*.

A ce strict point de vue de psychologie, je dirai de psychologie morbide, ou, pour ne pas donner lieu à des erreurs d'interprétation, de psychologie médicale, le livre de Laurent Evrard est d'une surprenante pénétration, et ses fictions adroitement construites. Un logicien de la sensation s'y révèle. H. M.

Julien Ochsé : *L'île en île*. Paris « Mercure de France », 1912.

Tout le charme, toute la magie de l'exotisme littéraire, ce qui nous séduit irrésistiblement de Chateaubriand à Loti, compose l'attrait du livre un peu énigmatique de M. Julien Ochsé. A peine y découvre-t-on les éléments d'un roman bien banal et qui peu à peu s'émiette de lui-même, et cependant il demeure dans ces pages bien plus qu'une relation de voyage dans un monde mystérieux : la pensée d'un poète anime la contemplation d'une nature sauvage et l'évocation d'une nouvelle Céluta ou d'une autre Rarahu dont les grâces sensuelles nous captivent toujours. Et quelle nouvelle et impitoyable méditation sur l'amour nous suggère l'épilogue de ce poème enchanteur et désenchanté !... H. M.

Martial Martel : *En congé.* Paris, Figuière, 1912.

Un roman de poète, et de poète optimiste malgré la désolation un peu livresque du dénouement. L'auteur déjà sait atteindre à la sobriété ; il peut très vainement évoquer un paysage pittoresque ; il aime les complications de la vie. Toutes ces qualités sont plus que suffisantes, en dépit de la grande banalité du sujet, pour nous faire remarquer l'œuvre de Martial Martel et augurer très favorablement de ses romans futurs.

F. S.

Auguste Aumaitre : *Eros mourant*, Paris, Basset, 1912.

On se croit embarqué pour un roman, un roman quelconque, lyrique et champêtre, mais tout de suite ce n'est plus qu'un poème élégiaque, mystique et nébuleux. Une aventure d'amour, sans doute réelle, que l'auteur a voulu transposer pour n'en pas ternir la délicatesse, mais dont le lecteur a bien de la peine à suivre la trame. Alors on se laisse aller, simplement, à la dérive dans le rêve, comme à l'audition d'une sonate.

F. S.

LES POÈMES

Francis Jammes : *Les Géorgiques Chrétiennes.* Paris, « Mercure de France », 1912.

Divers fragments des *Géorgiques Chrétiennes* ont déjà été commentés dans le *Divan*. Nous sommes revenus plusieurs fois sur cette œuvre notable, et nous pouvons aujourd'hui en envisager l'harmonieux ensemble. Francis Jammes toujours s'est plu à célébrer la terre ; et, si la forme un peu surannée des

Géorgiques peut encore être rénovée, nul poète n'est plus désigné pour nous entretenir des travaux des champs. Il les décrit en termes à la fois exacts et évocateurs : et après une énumération de détails souvent prosaïques, il en dégage un sens plein de poésie et radieux d'être traduit par une image juste et pure :

C'est ainsi que parfois, l'Automne, les palombes
Se sont enfuies avant que les mailles retombent.

Ainsi parfois encor nos rêves caressés
Laissent vide le cœur qui s'affaisse blessé.

Ce sont ces images simples, bucoliques et d'une fraicheur de source des montagnes qui pour moi font si grand le nom de Francis Jammes. Dans ce livre encore on les rencontre à chaque page, variées et charmantes :

Elle essuya ses yeux de prune des broussailles...
. . . .

Le bonheur entourait cette maison tranquille
Comme une eau bleue entoure exactement une île.

Pour animer un peu un récit trop technique, le poète lui a donné le cadre d'un roman. Ce roman, nous ne pouvons nous empêcher de le comparer à cet autre roman en vers de Jammes, *Jean de Noarrieu*, vivant comme une prose de Maupassant, inspiré comme une ode de Lamartine, et délicieusement poétique comme une églogue de Jammes lui-même. Mais ce n'est pas ce souvenir seulement qui nous empêche de trouver l'intrigue des *Géorgiques Chrétiennes* moins vive et moins spontanée. Le poète veut maintenant que son œuvre soit un enseignement et dise la grandeur de la vie bien remplie. Sa volonté sévère partout

transparait, surtout dans son désir de formuler un acte de foi religieuse :

Maintenant il me faut du calme pour écrire,
Car ma barbe blanchit autour de mon sourire.

J'entreprends dans mon âge mûr ce grand labeur.
Il est le fruit que donne au bel Eté la fleur.

Il sait que ce fruit est plus pesant, moins gracieux que la fleur de ses chants précédents, mais il lui voit une utilité plus grande et plus sereine. Il veut à ses vers une signification très haute.

Cette œuvre ainsi comprise est malheureusement morne et toute abstraite. Tous ses personnages ne sont que des entités : l'aïeule, le père, la mère, les fils, le petit enfant au berceau. Aucun n'a de nom, aucun ne vit. Ils sont tous fixés dans une attitude immuable. Certes, il en demeure une belle fresque, de teinte un peu pâlie et d'un effet statique aussi grandiose que salutaire. Je lui reprocherais cependant encore de manquer un peu d'air : des hors-d'œuvre l'alourdissent. Je m'ennuie d'entendre décrire si longuement une naïve enluminure ; et, si j'aime assister au dépouillement du maïs, toutes les légendes qu'on y conte auraient tôt fait de m'endormir.

Que je me plais en revanche à la grandeur simple de ce récit sur Bernadette : « Elle naquit des Soubirous... » et combien d'épisodes comme celui-ci ont de charmes puissants et de sûrs attraits :

Si saint que soit le vieux qui fiance un enfant
S'il songe à sa jeunesse il pleure amèrement.

Il sait qu'il est deux lits : l'un qui s'ouvre à nos rêves ;
L'autre dont jamais plus le drap ne se relève.

L'aïeule vénérable avait enseveli
Mari, fille et beau-fils dans le deuxième lit.

Puis prolongeant sa veille et prolongeant l'aiguille
Elle cousit les draps de sa petite fille.

Mais tout en travaillant à ce trousseau d'amour,
Elle avait revécu la mort des anciens jours.

Le compagnon voûté assis à côté d'elle
Avait aussi connu de ces pertes cruelles.

Comme il est grand ce soir le chant des vendangeurs !
Dit-il ; le vin nouveau leur a porté au cœur.

Pour que, répondit-elle, à leur âge on soit ivre,
Il n'est besoin de rien que de se laisser vivre.

Cette volonté tendue qui toujours conduit ce poème, et à mon avis en étrangle malheureusement un peu fort parfois la spontanéité, s'affirme dans le choix de son expression. Ces distiques monotones soulignent du reste admirablement la grandeur de certains traits ; Claudel dans une image magnifique les a comparés à la marche par à-coup et sûre de soi des faucheurs dans un champ de froment. Et le poète a dit excellemment :

Mon rythme tel qu'un flot paisible se déroule
Ou, comme grave et lente et pieuse, une foule.

Il ne saurait lasser que ceux dont chaque jour
Ne leur apporte pas un suffisant amour.

Qu'on relise cet art poétique si ferme et si sensé qui clôt le premier chant, et nous verrons la courbe que sur le chapitre de la forme poétique ont suivie les idées de Jammes depuis *L'Angelus de l'Aube*. Mais lui qui réprouve même l'assonnance, comment arrive-t-il à faire rimer *caillait* et *cuiller* ?

Malgré quelques longueurs et ce souci de ne pas perdre de vue l'utilité, au moins morale, de son poème, — car ce sont là les deux écueils que j'ai, un peu trop lourdement peut-être, critiqués — nous avons bien retrouvé dans ces vers le même poète, familier et gracieux, qui toujours affirme :

Je ne méprise pas les plus humbles détails,

et qui sait si merveilleusement dégager de ses tableaux champêtres

La beauté que Dieu donne à la vie ordinaire.

C'est bien cette beauté qui nous séduit encore dans *Les Géorgiques Chrétiennes*, et si Francis Jammes n'a point daigné en poursuivre une autre, pourrions-nous plus longtemps le regretter ? Ne s'affirme-t-il pas toujours plus impérieusement, plus généreusement, le maître et l'ami ?

Henri Martineau.

Louis Le Cardonnel : *Carmina sacra*. Paris, « Mercure de France », 1912.

Nous sommes nombreux qui l'attendions, ce livre. Nous l'avons ouvert avec joie, et n'avons pas été déçus. Il nous agrée doublement, par son charme d'abord, ensuite par son opportunité : M. Henri Clouard a déjà fait observer combien nous avions plaisir à saluer ces poèmes *catholiques*, au moment où l'on parle un peu partout d'une vague renaissance spiritualiste. J'ajouterai que nous sommes heureux de voir paraître ces vers si dignement *humains* dans un temps où la jeunesse espère un renouveau classique. Les *Carmina sacra* de Louis Le Cardonnel apportent avec eux l'odeur d'un printemps italien et les reflets des beaux

cieux de Toscane et d'Ombrie. Ils chantent quelques paysages choisis et les joies paisibles de l'amitié. Cela suffit d'ailleurs pour émouvoir notre intelligence et amener jusqu'à nos yeux les douces larmes que la contemplation de la beauté sait toujours faire jaillir d'une âme passionnée.

Nous préférons (il est heureux que nous soyons encore un grand nombre à préférer !) la beauté simplement humaine à de petites notations modernes qui, à peine inscrites, paraissent déjà ridiculement vieillottes ! Moréas écrivait : « Ah ! que ces éternels modernistes prêtent à rire ! Ils tremblent de devoir la moindre des choses à l'antiquité et ils se contentent de promener, la mine étonnée, les oripeaux de la veille ! ».

En somme les jeunes barbares d'aujourd'hui n'ont pas cessé de croire à un progrès incessant de l'humanité. Ils ont transporté le messianisme jusque dans les Lettres. Certes ils admirent un Racine, par exemple — ils le disent du moins — mais ils ne peuvent s'empêcher de considérer son théâtre comme un type de beauté passée, comme un chef-d'œuvre surtout du XVIIe siècle. Ils ne comprendront jamais que la perfection, seule chose qui compte, est toujours, dans son essence, égale à elle-même, et que seule elle fait contemporains, dans le temps, un Homère, un Virgile, un Ronsard, un Racine et un Moréas. Les œuvres de ces poètes ne sont pas des étapes successives, mais des aspects différents du Beau.

Louis Le Cardonnel est à la fois d'aujourd'hui et de tous les temps. L'inquiétude et l'amertume qui marquent si profondément la poésie du XIXe siècle, comme tous ses contemporains il en sentit son cœur accablé.

Mais il parvint bientôt à les dominer de son intelligence. Dans la foi catholique, il satisfait enfin un mysticisme toujours dangereux lorsqu'il s'épanche sans but. Comme tous les poètes symbolistes aussi, les réformes prosodiques le retinrent longtemps. Mais il ne rechercha en elles que le moyen d'assouplir et d'enrichir le vers classique. Il possède désormais une âme sage et fervente, un instrument parfait ; et il les met au service de la poésie éternelle.

Il peut donc dédaigner les critiques stupides. La gloire, il le sait bien, offre à ceux qu'elle choisit des fruits pleins d'amertume :

> Toi qui rêves d'amour, toi qui rêves de gloire,
> Avant que de tenter ces périlleuses mers,
> Grave cettc sentence au fond de ta mémoire :
> Le myrte et le laurier, tous les deux sont amers.

Hélas ! vous l'avez dit, Maître, il n'y a pas que la gloire qui soit amère !

JEAN-MARC BERNARD.

Paul Fort : *Vivre en dieu*. Paris, Figuière, 1912.

Aux sympathiques vertus de Raoul Ponchon : belle humeur, aisance du rythme, spirituelle fantaisie, Paul Fort ajoute l'enthousiasme lyrique. Souvent ce poète est joyeux : voyez l'*Ode à Pissefontaine*, d'une si riche santé ! Mais encore il a le sens, sinon le goût, de la douleur ; et quand il lui arrive de souffrir comme un pauvre homme, sa voix se brise dans un sanglot admirable.

Surtout Paul Fort est un dieu : à chaque jour il crée son univers. Sans doute il marche sur une noble terre, et dans une lumière intelligente ; mais son rêve

incessamment varie les aspects du monde extérieur, et peut-être les paysages sont-ils plus clairs d'être imaginés par lui, « songeur volontaire » attentif aux moindres frissons, sensible aux vibrations les plus fugitives :

« Poète je le suis. Uniquement poète. Autrement dit rêveur, créateur conscient. Autrement dit *surtout* dieu créant, dieu rêvant. Et l'un des plus créant, rêvant de la planète. »

Et il le prouve ! Voici la quatorzième série des *Ballades Françaises*, et déjà le quinzième volume est annoncé. Toujours égal à lui-même, toujours nouveau, Paul Fort s'est promis de nous étonner davantage d'année en année :

« J'écoute. Que ma voix est belle ! Est-ce le printemps ou l'été ? je n'ai jamais si bien chanté !... Aérez, aérez les mots ! Qu'ils soient de ces flammes légères dansant plus haut que les flambeaux. »

Dans ces accents si purs nous reconnaissons avec émotion l'ivresse lucide des inspirés.

FRANCIS ÉON.

LITTÉRATURE

Jean Moréas : *Réflexions sur quelques poètes.* Paris. *Mercure de France*, 1912.

C'est l'un des deux livres de critiques posthumes que nous devrons aux soins de MM. Raymond de la Tailhède et Henri Dagan. Que l'œuvre critique de Moréas soit de premier ordre, c'est maintenant ce qu'il est impossible de mettre en doute. Dans un temps de barbarie, l'auteur d'*Eriphyle* a maintenu le sens du goût civilisé et de la pure tradition poétique française : Ces réflexions nonchalantes et gracieuses renferment

les éléments d'une magnifique Esthétique. Mais la merveille, c'est que l'enseignement naît ici d'une causerie familière. Moréas commente, cite et donne ses hautes leçons comme on cueille des fruits en se promenant dans un jardin avec de belles amies. Mieux encore : ce petit livre nous le fait imaginer se promenant sur l'éternelle prairie d'asphodèles en compagnie des ombres illustres qui se nommaient jadis Louise Labé, Ronsard, La Fontaine, Chénier, Hugo... Ce sont ses égaux : qu'il est à l'aise avec eux ! Voilà le secret du charme de ces pages par ailleurs si incisives, si nettes et si justes. Il semble que ce soient les muses mêmes qui laissent échapper un peu de leur secret.

H. C.

Marcel Rieu : *Méandres*. Paris. « Pan ».

M. Marcel Rieu qui n'aime guère le contact de notre humanité hypocrite et fardée se contente d'observer les êtres et, plus souvent encore, les choses. Il espère, en ne se mêlant pas trop à la vie quotidienne, garder quelques-unes des illusions les plus chères, car, nous dit-il, il faut rester naïf : « Seule la naïveté est vivante ». Et c'est pourquoi, telle une eau claire coulant en sinueux méandres au milieu des paysages divers, le poète qu'est Marcel Rieu conduit à travers la vie son âme sensible.

— Ses *Méandres*, d'une originalité bien personnelle, d'un style souple et élégant d'où toute phraséologie inutile est bannie, attachent vite le lecteur. Nous aimons suivre dans ses rêveries cet esprit curieux qui emmène si facilement notre pensée dans le domaine, assez angoissant pourtant, de sa philosophie.

— Avec lui, nous sommes fascinés « par le masque surhumain et le geste sacré des Sphynx » ; avec lui, nous sommes pris d'une inquiétude devant « la mer presque humaine », devant « la mer nostalgique et rêvant de pirates », devant « la mer pieuse, reliquaire des naufragés ! » Avec lui, nous aimons « les vases pareils à des visages ».

— Marcel Rieu, psychologue profond, est un artiste et un poète : J'écoute chanter ce vers :

« La coupe de Gyptis tendue aux Phocéens. »

ANDRÉ-MARIE EON.

Albert de Bersaucourt : *Le Beau Voyage au mont Saint-Michel.* Paris. « La Belle Edition ». — *Les Pamphlets contre Victor Hugo.* Paris, « Mercure de France. »

M. Albert de Bersaucourt, qui donne aux jeunes critiques un bel exemple de travail continu et sans hâte, nous offre aujourd'hui une mince relation de voyage et un gros volume à propos de Hugo. La relation de voyage est un délicat poème en prose en trois parties, où le lyrisme abonde mais où l'observation ne fait jamais défaut. Le gros volume est tout consacré à ces pamphlets, jadis retentissants, aujourd'hui si obscurs, que suscitèrent en leur temps l'œuvre et la personne du poète d'*Hernani*. L'auteur consacre quatre cents pages à l'exposition de cette âpre querelle et des escarmouches qui la signalèrent. Tout cela était bien oublié aujourd'hui, et fort justement. Mais l'érudition de M. de Bersaucourt est toujours avisée et courtoise.

H. M.

NOTES

LE DIVAN ET LA POLITIQUE. — L'an dernier, une revue anglaise citait *le Divan* parmi les périodiques subissant *l'influence des idées d'Action Française.* Il y a quelques mois, une revue allemande inscrivait *le Divan* dans la *liste des publications d'Action Française*, parmi d'autres publications toutes nettement de combat.

Est-il besoin d'affirmer ici pour ceux qui nous lisent que ces indications, reproduites par plusieurs périodiques français, sont singulièrement erronées. *Le Divan,* nous l'avons toujours affirmé et prouvé, NE TRAITE QUE DE LITTÉRATURE ET D'ART. Et sur ce terrain encore si nous avons souvent rendu hommage au très grand talent de M. Charles Maurras, nous avons toujours conservé entière notre liberté critique ; et si nous avons des amis très chers à l'*Action Française,* nous en comptons certainement autant ailleurs.

Quand, au *Divan,* nous célébrons un prince, nous ne songeons qu'à Paul Fort.



LE PRINCE DES POÈTES. — Un poète d'une noblesse d'inspiration et de vie admirable, Léon Dierx, vient de mourir. Il portait le titre illusoire et charmant de prince des poètes.

Quelques revues littéraires et quelques quotidiens, ont pris l'initiative de lui faire élire un successeur. Ce référendum a indiqué le délicieux Paul Fort comme nouveau prince des poètes. *Le Divan* se réjouit de ce choix excellent, et prie le gentil poète d'agréer ses joyeuses félicitations.



SONNET-MERIZE. — A propos du sonnet paru dans l'*Ile Sonnante*, sous la signature de George-Merize et dont nous entretenions ici-même nos lecteurs dans le dernier *Divan*, on a pu lire dans quelques journaux la singulière réponse de M. Merize.

M. Merize reconnaît que deux vers seulement sont de lui dans ce sonnet. Il dit en outre, qu'en entreprenant sa mosaïque il a voulu prouver que si les auteurs dont il pillait les vers avaient du talent, c'était le talent de tout le monde. Comprenne qui pourra. Comme si ce petit jeu ne pouvait se

recommencer aussi bien avec des vers de nos plus grands poètes ! Qu'est-ce que cela voudrait dire alors ? Au moins faut-il réussir à bien adapter tous les éléments empruntés et n'y rien ajouter de soi.

M. George-Merize a manqué sa patience, il ne sait pas jouer et, sa lettre le prouve, il n'est qu'un sot.



MONUMENT CALEMARD DE LA FAYETTE.— Le monument élevé à Charles et Olivier de La Fayette a été inauguré au Puy le 30 juin dernier. De nombreux discours ont été prononcés au nombre desquels on remarquera ceux de MM. Pierre Fons et Pierre de Nolhac.



Notre ami, le délicat poète MARCEL PROUILLE, nous prie d'annoncer qu'il change de nom. Il signera désormais MARCEL ORMOY.



LE DIVAN publiera dans ses prochains numéros : *Jean Giraudoux*, par Jean-Louis Vaudoyer ; *Julien Ochsé*, par Louis Thomas ; *François Porché*, par Henri Martineau.

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.

Poèmes

1. Dédicace

Je vous donne ces vers où se meut votre image
Comme un reflet dans un miroir,
Et où complaisamment les traits d'un cher visage
Pour vous seule se laissent voir.

Vous seule vous saurez de quelle ardeur extrême
Mon cœur a pu battre, et comment
Un cœur comme le mien se déchire soi-même
Lorsque l'amour est son tourment.

Je n'ai regret de rien, sinon de ma jeunesse
Du temps que vous étiez à moi.
— Puisse n'effacer point l'oubli ce que je laisse
Dans ces vers que j'écris pour toi !

2. Le Tourment secret

Ceignez d'un noir turban la sombre chevelure
Qui casque votre front
Et d'une rose ardente ornez votre ceinture :
D'autres vous aimeront.

Enchantez. Publiez la constante victoire
De vos yeux sur les cœurs,
Et autour de vos seins développez la gloire
De ces mâles ardeurs.

Pour moi qui vous connais, je vous ai devinée
Et je sais quel sanglot
Vous refoulez dans votre gorge destinée
A de moins lourds fardeaux.

Je sais sur quel désir vaste comme l'immense
Amour vous lamentez.
Les cœurs pareils au mien parlent dans le silence :
Je sais les écouter.

Et c'est pourquoi la tourmentante jalousie
Ne trouble pas mon cœur,
Mais le sombre désir de vous voir asservie
A mon amour vainqueur.

3. Allégorie

Cette rose a perdu sa forme et sa couleur
Qu'avec soin je conserve,
Non pour sa beauté morte et son destin de fleur :
Mais l'amour la préserve !

Car n'est-ce pas, mon cœur, la fleur que vous aviez
A vos cheveux nouée,
Ce soir où j'ai surpris enfin que vous m'aimiez
D'une ardeur avouée ?...

Afin de marquer mieux ce que vous aviez dit
D'une bouche éperdue,
Cette rose mourante et qui vous entendit,
Vous me l'avez rendue.

Fanée, elle a encor l'odeur de vos cheveux
Et c'est un cher symbole
Que ce vivant parfum où demeure un aveu
Mieux que par des paroles...

4. Désir

Amour, si de nouveau j'entreprends ce voyage
Et tente cet essai,
Ne fais pleurer mes yeux ni pâlir mon visage
Du trouble que tu sais.

Ce feu nouveau n'est pas une flamme infidèle,
Mais il s'allume en vain.
J'aime ailleurs. Et le goût qui m'entraîne loin d'elle
N'est qu'un jeu sans dessein.

Mais une fraîche bouche et souple et sinueuse,
Des seins jeunes et blancs,
Le plaisir que promet l'ardeur audacieuse
De ces yeux nonchalants,

Et le goût de l'amour qu'on voit sur ce visage
Comme un fard délicat,
Et ce jeune printemps et ce proche rivage
Qui, nouveau, me tenta,

Ont beaucoup de pouvoir sur mon cœur adultère
L'espace d'une nuit.
Ainsi le voyageur que l'été rude altère
S'arrête et cueille un fruit.

5. La Haine

Maintenant qu'entre nous le souvenir dressé
Montre sa flamme vive,
Le bonheur que mes bras ont sur mon cœur pressé
S'éloigne, ombre furtive.

Mais je n'éprouve pas que mon cœur soit rempli
D'amertume ou d'angoisse.
Votre visage en moi n'a qu'un reflet pâli
Que mon oubli efface...

Je vous ai trop aimée, j'ai trop vécu de vous
Pour vous aimer encor,
Et malgré que ces pleurs fassent vos yeux plus doux
Mon regret les ignore.

Je suis las de ce cœur que j'ai tenu pressé,
Las de votre tendresse.
L'étreinte de vos mains dont je suis embrassé
Me fatigue et me blesse.

Je vous en veux déjà de m'avoir trop aimé.
Vos plaintes me sont lourdes.
Et je sens naître, hélas! dans mon cœur refermé
Comme une haine sourde.

6. L'amour sous des Arbres

Mon cœur, te souvient-il de l'amour que nous fîmes
Devant des eucalyptus et des lauriers-roses ?
Le ciel se reflétait dans l'eau marine
Dont on dit que naquit Vénus blanche et rose...

Tous les parfums du ciel, de l'onde et de la terre,
Des fleurs et de la mer, des pins et de la mousse
Nous caressaient comme une main légère,
Et nous dormions, sur le sol feutré de mousse...

Nous dormions, las d'avoir évoqué ton image,
Amour. Et nous jouissions de nos jeunesses —
De notre jeunesse et de nos visages
Si beaux d'avoir aimé — las ! vaine jeunesse !...

Mais toi surtout tu étais belle, pâle et grave,
Avec tes yeux pleins de mélancoliques flammes,
Avec tes yeux charmés de tendre esclave,
Tes yeux où brûle encore un restant de flamme...

Oui, belle d'avoir contemplé la face ardente
De l'amour et bu sur sa bouche un vin farouche
Et d'avoir, ivre ainsi qu'une bacchante,
Frappé le sol sableux d'un talon farouche...

Et la nuit descendait autour de nous, divine,
Et un parfum plus chaud montait des lauriers-roses,
Et la nuit assombrissait l'eau marine
D'où naguère surgit Vénus blanche et rose...

EMILE HENRIOT.

Le Nouvel Amour

Extrait du Carnet de Sandricourt

Vous êtes vraiment majestueuse et bien vêtue. Mais aurez-vous jamais du *chic* ? Je crois qu'il vous serait plus facile de rencontrer le sublime... Allez, boudeuse, pourquoi cette moue qu'il est sûr que vous faites ? Moquez-vous donc de moi : n'êtes-vous plus assez belle ?



Pour retirer ses bottines, elle aime à s'asseoir par terre. Je ne sais pas si elle a raison : elle est trop grande... Seulement, elle est toujours charmante, parce qu'elle ne fait rien exprès.



Un instant, j'ai cru que votre bas retomberait et il me semble (prenez-y garde) que j'aurais détourné les yeux. Vous devriez porter aussi,

malgré tout votre système de jarretelles, de bonnes jarretières rondes, froncées à la vieille. Car enfin vous enlevez votre corset avant vos bas.



Ne me parlez pas de votre amie Paule : quand une Flamande a l'air cochon, elle l'a bien.

⁂

Pourquoi donc, ayant cette bouche et ces yeux que vous avez, parlez-vous avec trouble du ciel étoilé ? C'est cela qui est inconvenant et non, Dieu sait, tout ce que nous avons pu faire, comme sans y penser.

⁂

J'ai cru, mon amour, que vous alliez crier : « Oito oh ! »

⁂

Elle entr'ouvrait les lèvres avec cette même avidité des carpes de Fontainebleau, lorsqu'elles se précipitent sur le pain qui flotte. Est-ce de moi, n'est-ce pas de l'Amour en soi, qu'elle était si gourmande ?

Elle a d'ailleurs la bouche un peu grande,

mais qui me plaît. Et ce regard fixé me fascinait.

***

Quel bruit ! Elle va casser toute cette porcelaine.

***

Vous avez, Galsvinte, la chair si ferme et si claire, les hanches les plus larges que j'aie vues jamais à une femme svelte, l'épaule comme je l'aime, un peu grasse, de beaux yeux gris ou bleus, je ne sais pas bien, et, quoi que vous fassiez, un air d'innocence. Mais je crois que, sans vous le dire, je vous préférerai toujours cette Romaine (un souvenir) tournée pour figurer dans un Giorgone et qui était plutôt dorée que brune, mais d'un autre or que le vôtre.

***

Elle et moi nous nous nourrissions de jambon, de brousse, de raisin-muscat et de figues. Nous nous régalions d'une eau fraîche dont la seule buée sur le cristal désaltérait, et parfois d'un peu de vin noir, à goût de violette. Tous ces plaisirs ensoleillés me reviendront toujours à la mémoire. C'est où va mon regard, vous savez, lorsque vous vous en inquiétez... Pourtant, ne croyez pas que je méprise nos plaisirs

d'à présent : ce feu de bois qui fait ses miracles dans la cheminée, ni toute la neige qui est sur vous.



J'aime à vous voir debout, belle fille que vous êtes !... Est-ce que vous croyez que votre vrai nom vous va mieux que celui que je vous ai donné, dans nos commencements, pour narguer un peu tout ce Nord qui se mêlait à mes pensées surprises et charmées de notre amour ?



Lorsque je vous taquine, ne perdez pas la tête, voulez-vous ? et ne vous agitez pas. Tout à l'heure, votre derrière a soulevé le rideau et l'on vous aurait vue toute nue si je vous avais rappelée trop brusquement.



Il est vrai que je vous aurais appris bien des choses, et, notamment, qu'il est vilain de geindre et plus décent de se moquer, lorsqu'on est triste. Cependant je vous dois aussi beaucoup, quoi qu'il semble...



Ne me rompez pas la tête avec votre Lilienmilch ! C'est une affreuse chimie. Je pré-

fère mille fois mon savon de Marseille, avec trois gouttes d'essence. Ne riez pas, essayez : vous ne savez pas ce que c'est, lorsqu'il est très bon, lisse et blanc et frais comme l'amande nouvelle...

Lilienmilch ! J'aimerais peut-être le mot qui me donnerait un nom pour vous nommer quand nous sommes tous les deux, tout seuls au monde comme à présent...

Quelqu'un que j'aime bien est né dans un village de Grèce qui s'appelle Meligala. C'est peut-être la même idée. Mais le mot est plus noble, forcément, et plus simple... Un nom comme ça pour un morceau de savon ! Vous avouerez que l'allemand fait une langue nigaude...



Fichez-moi donc la paix ! Je sais très bien que vous n'êtes pas allemande mais d'une espèce de méchant petit pays dont on ne retrouve pas l'histoire dans les manuels pour le baccalauréat.

***

Vous avez tort. Jamais je ne vous ai si tendrement chérie. Je ne vous dis pas tout. Je vous dis seulement : « Vous avez tort. Ne soyez

pas agaçante. » Mais dans mes yeux vous pouvez connaître le reste et combien je vous aime. Je vous demande seulement de ne pas repartir dans vos nuages. J'aime surtout votre ingénuité lorsqu'elle est un peu terre à terre.



Mains froides, cœur chaud, ou bien c'est la joue qui brûle...



Si tu avais un enfant de moi, nous partirions tous les deux, et puis il faudrait bien que tu revinsses à ton mari tandis que je m'en irais avec notre enfant, je ne sais où... en Albanie. Peut-être aussi que tu ne voudrais pas d'un parti si romanesque, et que pour le garder avec toi, tu accepterais qu'il porte ce nom menteur. Et sans doute aurais-tu raison contre notre cœur. Les raisons du cœur ne sont pas souvent bonnes. Avec tous ces devoirs que nous avons, toi et moi, nous sommes deux fous, et je suis peut-être plus fou que toi, malgré tous tes poètes et toute ta musique.



Ce que tu appelles mon prosaïsme, ce goût du vrai, cette cruelle et pitoyable curiosité,

ce n'est pas toi qui le tireras au clair, menée que tu es par tes illusions.

***

Dieu n'existe pas : vous voyez bien qu'il pleut à verse.

***

Je songe à ces gens qui passent dans la rue, dont nous entendons le pas et que nous ne connaissons pas. L'un de ces inconnus deviendra peut-être mon ami sans que je sache jamais ni lui qu'un certain jour (comme j'étais très ému), il passait sous ma fenêtre.

***

Ne croyez pas que je devienne imbécile. Sans moi, vous alliez oublier votre fourrure. Tu avais plus perdu la tête que moi, grande bête.

***

Encore un peu de Xérès, pour vous donner l'idée du soleil qu'il fait en Andalousie... Je voudrais vous aimer toujours.

***

Et si je vous disais maintenant comme je me sens votre ami, ne me croiriez-vous pas ?

Il ne faut pas vous soucier des horreurs que j'ai dites (ni de celles que j'ai pensées). Il y a un certain amour dont je suis peut-être incapable ; et, surtout, j'en ai peur. Mais le désir et l'amitié m'enchantent. Que les deux sentiments se rejoignent ou plutôt que l'amitié naisse et renaisse du désir comblé, deux pauvres créatures auront mis la main sur un grand bonheur...



J'aurais voulu vous connaître il y a longtemps et que nous eussions l'un de l'autre des souvenirs d'enfance, les mêmes souvenirs.

EUGÈNE MARSAN

Edmond Gojon[1]

C'est un jeune homme, un enfant : il a toutes les naïvetés de ceux que l'on appelle des poètes.

Il nous est venu d'Alger avec un recueil de vers, stricts, précis, orfèvrés, richement travaillés, à la façon de Hérédia et de Gautier : une telle perfection, chez un adolescent, surprit beaucoup. Cette légende des siècles au petit pied, qui commençait à Omphale pour finir avec madame la comtesse de Noailles, eût rendu ce débutant célèbre s'il l'eût publiée au temps du Parnasse. Mais la mode n'est plus aux vers taillés dans l'onyx, le marbre et l'airain : nous (je parle de nos imbéciles) ne demandons pas à un apprenti de savoir son métier, nous attendons de lui au contraire des promesses de génie, et nous semblons presque désirer qu'il soit un de ces grands esprits originaux comme on n'en voit pas dix par siècle. Douce comédie de la sottise.

(1) Né à Philippeville (Algérie), le 16 avril 1886. — *Les Cendres de l'Urne*, Alger, 1907. — *Le Visage penché*, Paris, Fasquelle, 1910. — *La Grenade*, Paris, Fasquelle, 1912.

Il n'est rien de plus néfaste que les modes lorsqu'elles commandent le jugement : ne soyons pas dupes des snobismes qui seront demain la matière de l'histoire, et relisons les bons livres qui ne changent pas en vieillissant. *Les Cendres de l'Urne* resteront toujours dans ma bibliothèque ; lorsque je rouvrirai ce recueil, ce sera pour y chercher quelques bibelots très réussis, agréables à manier comme une médaille florentine ou un netzské du Japon : je ne me fais pas d'illusion sur la portée de pareils ouvrages ; je vois les limites qui les enferment ; et je sais que l'émotion qu'ils nous communiquent est artificielle et mince ; mais je préfère ce solide objet d'art à un éléphant de boue.

Avec ses deux autres volumes, M. Gojon a abandonné ces évocations historiques qui lui plaisaient tant jadis, et qui ne furent pour lui, en somme, qu'un jeu d'écolier. Il a traîné à Paris l'existence des poètes qui ne sont pas favorisés par le sort, et c'est une sinistre galère, où l'on rame longtemps, le front courbé sur un rêve intérieur toujours prêt à s'éteindre.

Sa poésie s'est faite plus intime ; il nous décrit la dure contrainte qui pèse sur ses jours, son effarement, sa nostalgie au milieu de la ville immense, le souvenir qu'il conserve du beau pays où s'écoula sa jeunesse :

O mon père, me voilà seul, je pense à toi.
Cette nuit sur Paris géant, c'est la première...

Autour de moi la Ville est un gouffre béant
D'où surgissent des tours et des flèches d'église,
Comme après la tempête, on voit, sur l'océan,
Des mâts plantés dans l'eau monter à l'aube grise.

. . . .
. . . .

Ce qu'il faut pour mes mains, mes yeux et mes narines,
Tu le sais bien, ô toi qui refais, à dessein,
Avec le vent des pins tant de rumeurs marines,
O toi dont la châtaigne a des formes d'oursin ;

C'est l'océan désert et sa dune de sable,
Afin que mon regret austère et médité
Prenne une âme impassible à l'espace immuable
Et vive de silence et de sérénité.

Ce petit pâtre de Sicile, aux yeux brillants, n'était pas fait pour nos brumes : ce qu'il y a de meilleur dans ses livres, ce sont les souvenirs de son Algérie chaude, lumineuse, de ses jardins gonflés de fleurs et de feuillage. Je n'apprécie que médiocrement, au contraire, ses descriptions de Paris, ses lamentations sur le poète pauvre, ses vers sur la mansarde dont on nous a déjà tant entretenus. Et lorsqu'il nous parle d'amour, combien je le préfère à Alger, charnel, vorace, précocement goulu, aimant jusqu'aux odeurs fortes des corps échauffés par le lit, plutôt que sentimental et élégiaque dans ce vaste Paris où tant de médiocres éprouvèrent les mêmes sentiments.

M. Gojon se trompe sans doute sur ses destinées : il est poète, mais ce n'est ni un homme

très vaste, à la Victor Hugo, ni un intellectuel, comme Vigny ou Leconte de Lisle, ni un alchimiste de la beauté, comme Baudelaire ; c'est un descriptif, un raffiné, un sensuel, comme Théocrite. Il a grand tort de s'embarquer dans une déclamation où il ne nous étonne point, lorsqu'il peut nous charmer en nous parlant de belles choses qu'il a bien connues et qu'il aime :

Derrière le grillage une hirondelle effleure
La rose que son aile effeuille, ô douce Alger,
Et je regarde encore, en t'admirant, changer
Le ciel qui se nuance à la couleur de l'heure.

Aux teintes de la chaux délicate et changeant,
Je sais l'heure qu'il est sur ta ville de joie,
Et la mer qui déroule une nappe de soie
Etale sans un pli son étoffe d'argent.

Je fume en regardant Alger que je surplombe,
Et devant moi, sous les terrasses, les jardins
Propagent vers la mer de longs frissons soudains...
La rose se balance, un lourd pétale tombe.

O visages anciens, c'est là que vous aimiez
Coller votre front lisse au grillage en saillie,
Et voir comme une source incessamment jaillie,
Du marbre clair des cours s'élancer les palmiers.

Sous le balcon, fermée comme une cage étroite,
Le jardin s'ouvre ainsi qu'un gouffre de parfums
Et, se brodant de fleurs et de losanges bruns,
Dans le moucharabieh la mer bouge et miroite.

En art, ce n'est pas lorsqu'on se fixe un but, que l'on erre et même que l'on déchoit : c'est lorsqu'on ne réussit point ce que l'on a entrepris. L'on besogne inutilement lorsque l'on n'arrive point à parfaire une œuvre. Nous devons voir ce dont nous sommes capables : l'ambition exagérée ne mène à rien. Chaque sujet apporte en naissant ses règles propres et la manière selon laquelle il doit être traité ; c'est à l'artiste à ne point se mettre le doigt dans l'œil au moment où il choisit son sujet, où il le traite, et donne une forme sensible à ses rêves.

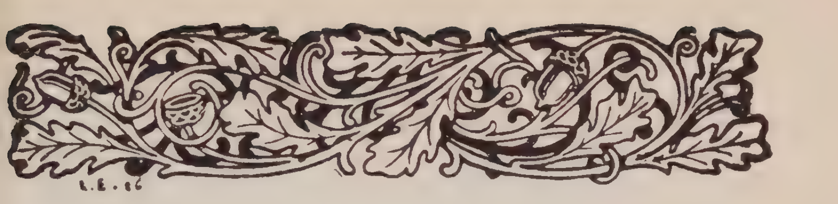
Ce que je reprocherai surtout à M. Gojon, dès qu'il cesse d'écrire et de travailler sur des sujets empruntés au monde réel, qui est son domaine, c'est qu'il est vague, imprécis, content de peu, lorsqu'il s'efforce au grand lyrisme. Alors une phrase amorphe, des tours peu châtiés prennent la place de cette belle précision qui nous étonnait tant chez ce jeune homme à son premier volume.

Et devant ce style quelconque, devant ces vers trop promptement accumulés et qui ne contiennent aucune substance nouvelle, nul frisson inconnu, nous sommes bien obligés d'avouer que M. Gojon est ici beaucoup trop peu original. Il y a en effet une limite à l'absence de personnalité : il ne s'agit pas d'inventer l'Amérique à chaque livre que l'on produit, mais un auteur n'a pas le droit d'écrire pour ne rien dire ;

et les poètes de ce temps ne semblent pas voir d'une façon suffisamment claire que la littérature est faite pour parler à l'homme, de l'homme et de l'univers qui l'entoure. Il faudrait être un ange, un séraphin de la musique pour avoir le droit d'être perpétuellement vide. (Les jeunes auteurs se prennent tous pour des séraphins.) En fait, nous aimons assez que l'on apporte une monnaie nouvelle sur la place publique où nous nous ennuyons à examiner nos mains vides.

Je suis persuadé que M. Gojon agirait sagement en prenant une autre direction. Il a trop de sens pour passer son temps à fabriquer un poète académique. Il aime notre langue, il a le goût de la beauté formelle, le sens, l'amour secret de la nature vivante, il a aussi l'intelligence de l'histoire, l'amour du pittoresque. Qu'il cherche à être lui-même, avant tout. Qu'il concentre ses qualités en de plus rares et plus succulents poèmes. Qu'il se retrouve à travers les premiers volumes de son œuvre. Il sait qu'il est un des rares jeunes en qui nous ayons confiance. Pourquoi s'appliquerait-il à nous décevoir ?

LOUIS THOMAS.



Les Chroniques

CHRONIQUE STENDHALIENNE

Henri Martineau: *L'Itinéraire de Stendhal*. Paris, A. Messein, 1912.

La très heureuse idée de retracer les itinéraires de Stendhal appartient à M. Paul Léautaud. La « Chronique Stendhalienne » de *l'Ermitage* publia son travail, voici huit ans environ ; et on le retrouve en appendice au *Stendhal* qu'édita, en 1908, la « société du Mercure de France », dans sa collection des plus belles pages, M. Léautaud, stendhalien averti, a un esprit très fin et un sens critique peu souvent en défaut. Mais on le dit assez paresseux. C'est ce qui explique sans doute les inexactitudes si fréquentes qu'on relevait dans sa liste des villes par lesquelles passa Stendhal. Visiblement il avait travaillé un peu vite : car si bon nombre de ses erreurs ne lui sont point imputables, puisque les livres qui permettent aujourd'hui de les relever n'étaient point encore parus à l'époque où il écri-

vait ; il en demeure cependant encore trop qui ne proviennent que d'un manque de soins et d'une notable légèreté.

Il est amusant de voir que l'ignorance de M. Léautaud en géographie est égale à celle des éditeurs du *Journal* de Stendhal, MM. Stryienski et François de Nion, qui n'hésitent pas à placer en Autriche Ems, ville de Prusse. Et quand il prend à son tour le Pirée pour un nom d'homme, le caustique M. Léautaud a bien droit à notre causticité, faisant de *la Brera*, musée de Milan, le nom d'une ville de Lombardie.

Ces amusantes erreurs, et bien d'autres encore, M. Henri Martineau les relève avec une minutie toute scientifique dans son nouvel *Itinéraire*. Bien des points douteux sont élucidés dans cette plaquette pour la première fois et d'une manière sans doute définitive.

Il existe cependant encore plus d'une obscurité dans la vie de Stendhal, et les historiens de l'avenir devront effectuer des recherches nouvelles. Ainsi nous ne savons pas encore si véritablement Beyle a jamais franchi la frontière d'Espagne et s'il a fait le voyage de Barcelone. Nous ne sommes pas mieux renseigné touchant la quatrième excursion en Angleterre qui aurait eu lieu en 1838.

Quoiqu'il en soit, et malgré ces lacunes obligées, les recherches de M. Henri Martineau rendront les plus grands services aux futurs biographes de Stendhal. Il n'est guère d'études antérieures pour lesquelles son livre n'apporte d'utiles précisions, quand il ne les rectifie point en quelque endroit.

Il n'est pas jusqu'à cette si méritoire édition de

la *Correspondance* qu'ont donnée MM. Paupe et Chéramy, qui ne devra tenir compte des nombreuses remarques de M. Henri Martineau. Il signale en effet bien des lettres qui ne sont évidemment pas de l'année où on les a provisoirement rangées.

Est-ce que cela seul ne suffirait pas à prouver l'excellence et la nécessité du petit livre de M. Martineau ? Mais dans *le Gil Blas* du 15 août, M. André du Fresnois, un de nos jeunes critiques les plus charmants et du plus beau talent, a très spirituellement parlé des mérites de cet ouvrage. Sa conclusion sera la nôtre :

« J'avoue que je me suis demandé quelle pouvait être l'utilité de ce travail de pieuse érudition. Mais d'abord l'érudition porte en elle-même sa fin, sa récompense, sa joie. Puis il est très possible qu'un fait particulier sur lequel M. Henri Martineau aura projeté quelque lumière, aide à l'intelligence de certains traits du caractère de Stendhal. Mais je crois bien que c'est une autre raison, une raison sentimentale et par conséquent plus forte, qui décide d'une entreprise semblable à celle de M. Henri Martineau. Nous connaissons de M. Martineau de fort beaux vers. Il est poète et de plus amoureux de beylisme. Voilà plus qu'il ne faut pour expliquer son propos. N'est-ce pas le propre de tous les amoureux de vouloir connaître tous les paysages que réflétèrent les yeux aimés ? On frustre notre tendresse, en n'accédant pas à ce désir. Grâce à M. Henri Martineau, les membres du « Stendhal-Club » vont donc éprouver un des plus délicats plaisirs de l'amour. Comme le petit garçon de la chanson charmante de Bérenger, ils pourront dire :

Il s'est assis là, grand'mère,
Il s'est assis là...

Et ils pourront désigner avec certitude sur quelle chaise. Que l'érudition est une belle chose ! »

François SERZAIS

M. Casimir Stryienski.

La mort de M. Casimir Stryienski, survenue le 3 août dernier, à la suite d'un accident d'automobile, est une grande perte pour tous les amis de Stendhal.

Du moins leur reconnaissance ne doit point se dissiper avec sa vie, et ils n'oublieront pas les services rendus par lui au culte de Beyle.

Professeur au lycée de Grenoble, Casimir Stryienski assuma l'énorme labeur de déchiffrer l'amas des papiers hiéroglyphiques de Stendhal. Il publia successivement : en 1888, *Journal de Stendhal* (avec M. François de Nion) ; en 1889, *Lamiel* ; en 1890, *Vie de Henri Brulard* ; en 1892, *Souvenirs d'Egotisme*, suivis de *Lettres inédites*.

Il nous fit connaître également deux chapitres inédits de *La Chartreuse de Parme*, et, dans les journaux et revues, donna sur son auteur familier un très grand nombre d'articles. La plupart de ceux-ci ont été réunis en volume sous le titre énigmatique et délicieux de *Soirées du Stendhal Club* (1re et 2e série : La 2e série en collaboration avec M. Paul Arbelet).

Les préfaces que M. Stryienski écrivit aussi, tant

pour ses propres livres que pour certaines rééditions des œuvres de Stendhal, sont en général de bonnes contributions, clairvoyantes et nettes, à l'étude de l'auteur de *l'Amour*, et rendent journellement les plus grands services à ceux qui veulent connaître bien le plus curieux des psychologues.

Ce que fut en réalité M. Casimir Stryienski, nul mieux que M. Léon Bélugou, cet autre beyliste érudit et sagace, ne nous l'a montré. Ecoutons-le donc :

« M. Stryienski est au premier rang parmi les Stendhaliens, la chose est notoire, mais sa dévotion beylique n'est pas un culte idolâtre et exclusif ; ce dilettante aimable est à cent lieues du sombre fanatisme de quelques-uns ; il a un sens trop fin de la mesure pour ne pas répugner aux partis pris de commande, aux admirations forcées et toutes d'une pièce... Rien de servile dans son attitude en face de Beyle ; il n'hésite pas à railler ses prétentions quand elles sont injustifiées...

Si M. Stryienski a un goût médiocre pour le rôle d'apologiste et sa complaisante partialité, en revanche il a un goût très vif pour les documents ignorés ou peu connus. Produire au jour quelque révélation piquante, voilà sa grande passion... »

Rappelons aussi que cette passion n'avait pas que Stendhal pour objet, mais que M. Stryienski fut un historien de valeur et particulièrement informé du XVIIIe siècle. Il fut en outre un collectionneur heureux.

Mais toute autre auréole pâlit en face de son renom mérité de stendhalien. On se souviendra surtout que pendant plus de vingt ans il fut le grand

promoteur des travaux beylistes. Si parfois ses conclusions appelèrent la critique, ses contradicteurs n'ont jamais mis en doute son autorité et sa compétence.

Il mérita d'être appelé par Paul Bourget : « le bénédictin du beylisme », et par Maurice Barrès : « l'homme d'affaire de la famille beyliste ».

H. M.

LES ROMANS

Jean-Louis Vaudoyer: *La Maîtresse et l'Amie.* Paris, Calmann-Lévy.

Quelques anthologies nous révèlent que M. Jean-Louis Vaudoyer est né en septembre 1883. Il n'avait donc pas vingt-neuf ans lorsque paraissait son troisième roman. Il y faut bien prendre garde, non pas tant pour excuser chez lui quelques charmantes inexpériences de jeunesse, que pour bien supputer les œuvres parfaites que nous sommes en droit d'attendre de lui. N'est-il pas déjà le premier de nos jeunes romanciers ?

Jean-Louis Vaudoyer a publié plusieurs plaquettes de vers, plastiques et colorés, et d'une harmonie chaude et continuelle. Ils chantent tour à tour les jardins qu'alourdit l'odeur des fleurs et des fruits, les saisons renouvelées, la beauté des ciels d'Italie, le plaisir et l'éclat de l'amour, les tendres nuances d'un sentiment mélancolique. Autant que dans sa poésie, nous retrouvons dans sa prose ce « goût de chair », que peut bien réprouver un intellectualiste, mais qui pour nous est un attrait bien

puissant quand il se joint, comme c'est le cas chez Vaudoyer, à ces autres attraits du style, de l'évocation artistique, et de la sûreté d'analyse dans les passions de l'âme, les plus subtiles comme les plus fortes.

A lire ses trois romans, on suit aisément la progression du talent de Vaudoyer. Chaque livre nouveau est d'une perfection plus achevée, d'un récit plus ordonné, de nuances mieux fondues. Et *la Maîtresse et l'Amie* que nous lisons aujourd'hui se débarrasse vraiment de toute psychologie factice et se nuance de sentiments directement empruntés aux sources pures de la vie.

Sans doute pour goûter pleinement la vérité nue et douloureusement humaine de ce livre, il faut le comprendre et ne pas en rester à ses apparences, si aimables et si chatoyantes que soient celles-ci. Des esprits superficiels ont admiré le vêtement, mais l'ont cru simplement drapé sur un mannequin sans âme ; cependant que sous la robe très ouvragée palpite un corps de femme qui est sans tache et qu'anime le cœur le plus attachant.

Pour paradoxal que cela puisse paraître, il n'est que juste d'affirmer que ce qui nuit le plus aux romans de Vaudoyer c'est leur atmosphère trop délicieuse, et que tous s'accordent précisément à reconnaître délicieuse.

Parlant un jour des romans d'Edmond Jaloux, Jean-Louis Vaudoyer a très subtilement analysé leurs décors choisis, et ses paroles s'appliquent avec une merveilleuse précision à ses propres livres. L'armature en « est à tout moment ornée et embellie comme certaines architectures de guirlandes et de

rameaux, et parfois même ces fleurs la dérobent, la surchargent et l'encombrent. Nous sommes de ceux qui trouvent à cet encombrement un plaisir. C'est par lui bien souvent qu'un livre prend sa couleur particulière et son parfum spécial. » Et il disait encore que de semblables romans sont des romans « de poètes qui aiment les musées », et, faut-il ajouter, les livres et la musique.

Quels rapides et sûrs commentaires de l'*Andromaque* de Racine, de *Zaïre* de Voltaire, de *La coupe et les Lèvres* de Musset, avons-nous rencontrés dans *l'Amour Masqué* ! En lisant *la Bien-Aimée* ne visitions-nous pas les musées d'Italie ? Et voici que *la Maîtresse et l'Amie* nous promène au Louvre comme à Rome, à Utrecht comme à Paris. Nulle part on ne nous a mieux fait goûter Baudelaire que dans ce dernier roman, jamais on n'a évoqué plus dramatiquement l'ombre du *don Juan* de Mozart, ni gonflé avec plus d'émotion les flots divins de la musique.

Tant de richesses ont dérouté les lecteurs ordinaires des pauvretés sentimentales de MM. Bordeaux ou Ohnet. On ne saurait pourtant trop insister sur la fusion parfaite qui existe dans les œuvres de Vaudoyer entre le thème romanesque et le décor. La même intrigue serait plate en dehors de cette ambiance. Toutes ces pages exquises sur des peintres, des musiciens, les plus beaux sites du monde, ne forment pas seulement un cadre rare et précieux, elles sont avant tout les excitatrices du drame ; elles lui donnent à chaque instant un nouveau ressort, dirigent sa logique, renouvellent sa raison d'être. Les événements ne sauraient plus être tels qu'on

nous les représente sans cette ambiance spéciale. Il faut pour cela que les personnages de Jean-Louis Vaudoyer soient toujours des « artistes », ou des amateurs d'une exceptionnelle culture et que l'art ne lasse point de leur être un indispensable aliment. Avec d'autres pensées, avec d'autres occupations, avec d'autres plaisirs, ils agiraient autrement, ils aimeraient autrement. Aussi les épisodes de l'auteur sont-ils des plus nécessaires pour la psychologie vraie, nuancée, raffinée et profonde que révèlent ses livres.

Evidemment il n'y a pas dans l'humanité que des artistes, mais il suffit que les artistes existent pour qu'écrire sur eux ne soit pas plus factice qu'écrire sur les employés de chemin de fer ou les boulangers. Car si ces corporations jouent un rôle important dans la vie contemporaine, les artistes ont également leur place au soleil. Le romancier choisit son milieu, ses protagonistes, son intrigue. Il serait aussi inepte de reprocher à Zola de n'avoir pas mis en scène dans *l'Asommoir* ou *la Bête humaine* les personnages de *Cosmopolis* ou du *Lys rouge* que de faire un grief à Bourget de n'avoir pas donné à Robert Greslou l'éducation qu'indiquait Flaubert pour Frédéric Moreau. Croit-on de même que Dominique soit un type que l'on coudoie à chaque instant dans la rue, et Fabrice del Dongo aussi ?

Quoi de plus logique, de plus naturel et même de plus fréquent que de voir des émotions esthétiques susciter l'amour, le nourrir et l'exalter !

La Maîtresse et l'Amie aborde de plein pied un des problèmes de psychologie amoureuse les plus intéressants et les plus délicats. Il est peu d'études

d'âmes féminines à la fois plus osées et plus admirablement fouillées. Dès la première page de son livre l'auteur inscrit en épigraphe une phrase de Stendhal qui va nous préparer à bien suivre le caractère de son héroïne, en dévoilant à nos yeux le secret de son tempérament : « Quelques femmes vertueuses et tendres n'ont presque pas d'idées des plaisirs physiques ; elles y sont rarement exposées, si je puis dire, et même alors les transports de l'amour-passion ont presque fait oublier les plaisirs du corps. »

Sur ce thème hardi, Jean-Louis Vaudoyer a écrit le roman le plus émouvant et le plus palpitant de vie intérieure.

Cécile a inspiré à Georges une passion ardente et profonde, mais une première surprise réveille si violemment son dégoût des plaisirs sensuels qu'elle échappe à son amant. Quand elle consent à lui revenir, c'est à la promesse formelle que leur amour ne sera plus qu'une union d'âmes. Mais c'est elle qui bientôt, sans trop se l'avouer, souffre de sentir que son amour n'a pas de désirs, et que celui de Georges peut-être n'en a plus. Aussi ne sommes-nous pas surpris, quand Cécile sait que Georges l'a trompée, de voir que la jalousie pourra la réveiller de son impassibilité. Elle veut pouvoir montrer que, tout comme les autres femmes, elle saura dispenser ces plaisirs qui jusqu'alors lui répugnaient. Et quand elle s'est donnée avec une rage désespérée et qu'elle a senti pour la première fois les attraits de la chair, elle comprend bien mieux la grandeur de la trahison de son ami. Comment pourrait-elle vivre maintenant que son corps a frissonné

sous l'étreinte de la volupté? La volupté n'est-elle pas toujours, suivant le mot de la Comtesse de Noailles « pareille au coureur de Lacédémone qui ne s'arrête qu'en mourant ». Et Cécile sans presque y penser se résout à la mort, ayant connu enfin toute la totalité de l'amour, source intarissable et désormais pour elle empoisonnée.

Hier M. Binet-Valmer nous montrait le triomphe de la volupté sur la haine, mais dans une âme encore noble et pour qui la mort seule semble pouvoir laver la souillure que laissent les étreintes avilies. A la dernière seconde nous assistons à la révolte de l'instinct plus fort que la volonté et qui réussit à différer le trépas résolu.

Mais ici, Cécile a fui trop loin, nul secours ne lui peut plus parvenir au moment fatal : sa confiance fut trop douloureusement meurtrie, pour qu'au souvenir de la traîtrise elle puisse se reprendre ou longtemps hésiter.

Pour qui aime le pathétique simple et volontiers dénudé, les vingt dernières pages de ce roman seront un sujet constant de délices amères. Le dénouement nécessaire de cette aventure implacable et délicieuse clôt ce roman dans la note tremblante qu'il convenait d'atteindre au sommet de cette orchestration si souple et si riche de vie secrète.

H. M.

Jérôme et Jean Tharaud: *La fête arabe*. Paris, Emile-Paul.

Ce petit livre fait partie de toute une littérature qui va de M. Louis Bertrand aux frères Leblond et qu'inspirent les destins des possessions françaises

d'Afrique. Ce n'est pas ici que j'en pourrais discuter la thèse, à supposer que j'y aie quelque compétence. Mais je ne pense pourtant pas qu'un Français entende sans frémir ce cri d'alarme et de défense contre ce que les Tharaud appellent nettement « la racaille méditerranéenne », contre les métèques siciliens, maltais, calabrais, qui empoisonnent l'Algérie et nous y traitent en étrangers. Le récit romanesque et poétique dans lequel les auteurs ont enveloppé leurs documents les peut faire accuser d'avoir écrit une œuvre littérairement indécise, puisqu'elle est tour à tour un traité, un reportage, un roman et un poème, et qu'elle n'est jamais ceci ou cela tout à fait. M. Pierre Lasserre s'en est plaint, et sans doute lui faut-il donner raison. Mais j'aime encore mieux me réjouir des progrès évidents des deux écrivains. De *Dingley* à la *Fête arabe*, la courbe est éloquente. Plus du tout de sécheresse ici, plus de contrainte. Dans la *Maîtresse servante* encore, la langue restait gourmée. La voici naturelle, enrichie, quelquefois voluptueuse. Et c'est d'une plume bien habile, de nous faire vivre avec tant de plaisir dans une oasis algérienne, à nous qui y allâmes avec Fromentin.

H. C.

LES POÈMES

Henry Dérieux: *Le Regard derrière l'épaule*. Paris. Grasset, 1912. — **C.-Francis Caillard:** *Les Rosiers sur la Tombe*. Paris, « Le Temps présent », 1912. — **Jeanne Bernard-Arnoux:** *Au jardin des Roses*. Paris, « Le Temps présent », 1912. — **Amélie Murat:** *Le Livre de Poésie*.

Paris, Sansot, 1912. — **Marcel Ormoy:** *Le jour et l'ombre*. Paris, Basset, 1912. — **Nicolas Beauduin** (1er fascicule des *Poètes*). Paris, Basset, 1912. — **Jean Bonnerot:** *Province*. « Les Cahiers du Centre », juin-juillet 1912. — **Thomas Braun:** *Fumée d'Ardenne*. Bruxelles, Deman, 1912. — **Dorsennus:** *Sur le chemin*. Paris, « Revue de France ». — **Charles de Saint-Cyr:** *Toute mon âme*. Paris, Rivière.

Le livre de M. Henry Dérieux emprunte à Barbey d'Aurevilly son épigraphe : « Tout devient si beau quand on se retourne — et surtout quand on ne peut revenir ». Et en effet, le poète s'attendrit sur le passé et sanglote sur son enfance. Les souvenirs d'autrefois, les paysages jadis admirés, comme la mort des compagnons de route ou le rappel des amours finies, sont pour le poète, malgré sa jeunesse, un motif toujours nouveau à l'exaltation et le sujet de beaux poèmes. Sans doute une méditation aussi continuelle sur la mort s'accompagnera de quelque découragement, mais elle suscitera forcément encore les plus nobles résolutions et la plus salutaire philosophie :

Si le cher souvenir de ton enfance heureuse,
Comme un besoin d'amour dans le cœur t'est resté...

Ne tourne pas toujours vers l'enfance au front pâle
Un visage où les pleurs ont laissé leurs sillons ;..

Lancé par ton désir comme par une fronde,
Connais plutôt la terre immense, son éclat,
Et la beauté diverse éparse au front du monde...
Car le monde pour toi ne sera pas ingrat.

Tu te feras bercer dans les bras du voyage,
Les yeux à la portière où s'appuiera ton front,
Et des pays plus beaux que ne sont les visages
Dans tes yeux éblouis et ravis monteront.

Et quand tu rentreras dans la chambre fervente
Que défendent la porte et les rideaux fermés,
Tu pourras savourer, au bruit du feu qui chante,
L'intimité parmi les souvenirs aimés.

. . . .

Il suffit pour cela, Vivant, que tu connaisses,
Devant la vie ouverte en larges horizons,
L'équilibre et l'ardeur, la cadence et l'ivresse
D'un cœur toujours rythmé sur le cœur des saisons.

M. Henry Dérieux déjà prend une place enviable parmi les poètes élégiaques.

M. Francis Caillard s'est tracé le programme le plus méritoire, et sa vie se déroule suivant le programme prescrit :

Soit : regarde le soir couler sur les collines,
Rêve ! Sois riche ainsi d'un monde intérieur,
Mais selon le plus haut de ces rêves, incline
Et discipline-toi pour libérer ton cœur.

Mais à cela sa volonté prend autant de part que sa sensibilité, et, dans sa poésie, transperce peut-être encore plus qu'elle. Et c'est bien ce qui me gêne. Certes, je devine que M. Caillard est cultivé autant et plus qu'un autre ; mais je vois bien qu'avant tout ses vers ne jaillissent pas de son cœur, il se bat les flancs pour en ordonner la ligne générale, et les broderies qu'il y ajoute manquent de

spontanéité. Les rosiers qu'il cultive sont là, rangés symétriquement sur la tombe de sa jeunesse, mais sans doute le terrain est bien rocailleux, les arbustes s'étiolent et ne portent que des fleurs chétives :

Une rose est fleurie au bord de ma terrasse,
Pâle, et vers moi tendue ainsi qu'une main lasse.
Je la regarde, dans ce matin, au réveil,
Boire comme un lait pur la pâleur du soleil.

Le vent ne la ballotte pas : elle se penche,
Couleur chair sur le banc de la terrasse blanche.
Mais quand s'effeuilleront ses pétales, un soir,
Ils seront, en tombant, blancs sur le jardin noir.

Des aspirations humbles et sincères vers Dieu ennoblissent ce livre dont la beauté réside avant tout dans l'harmonie de ses sentiments, et qui ne manque pas de charme quand il trace, avec une ironie souriante, de gracieux petits tableaux villageois.

Les vers de Mme Jeanne Bernard-Arnoux nous révèlent une nouvelle et charmante poétesse. Une âme fraîche reprend une fois encore les immortels thèmes féminins de l'amour et de la douleur. Une sensualité ingénue célèbre les jardins de roses, les rossignols et l'amour :

O rose trop ardente, êtes-vous donc un cœur
    Qui dans l'ombre souffre et se pâme,
Que, passant près de vous, votre puissante odeur
    Emeut si fortement mon âme ?

Après le printemps et les parfums voluptueux, le poète redit les tendresses désespérées d'une âme pure et le désir de la mort. Et toutes ces strophes musicales frémissent d'un accent sincère et contenu. Mme Jeanne Bernard-Arnoux dès ses premiers poèmes joint à la ferveur de son chant une justesse de voix fort touchante.

Les accents de Mme Amélie Murat ont plus de force et d'ampleur, mais non plus de charme. Sans doute, elle aussi est de ces femmes dont elle nous parle :

En disant : le bonheur, elles pensent : l'amour !

Mais sa poésie est moins riche d'images spontanées ; elle est souvent plus éloquente que lyrique, et plus ingénieuse que vivante. Elle affectionne aussi plus la ligne que la couleur, et la plénitude du sens que la musique des mots. Bref un peu de froideur seule est la rançon de sa louable netteté et de sa claire intelligence.

Marcel Ormoy, — dont nous avons souvent loué ici-même les petites plaquettes qu'il signait alors Marcel Prouille, — se plait aujourd'hui à faire chatoyer devant nous *le jour et l'ombre* tour à tour. Il est du petit nombre de ces gens de goût qui ne se croient pas des prophètes modernes mais qui seulement se veulent les souples amants de la vie. Il le déclare :

Epris d'émotions intenses et précises,
Nous cherchons dans l'instant sa complète beauté...

Et il se complait à ordonner de petites notations agréables et menues et les fixe en de charmants tableautins :

Elle offre, cependant qu'un peu lasse elle avance,
Aux caresses du vent la forme de son corps ;
Dans le soir imprégné de parfums, elle pense
Au plaisir dont son sein vibre et frissonne encor.

Elle songe, accueillant la fatigue venue
Comme l'injuste prix de ce bonheur trop court,
Que jeune, et connaissant la fierté d'être nue,
Tout le jour elle fut l'esclave de l'amour.

Et, dans le soir voluptueux et sans tristesse,
Un peu lasse et marchant à pas lents, elle laisse
Errer sur l'horizon mauve et presque embrumé,
Ses yeux tout orgueilleux encor d'avoir aimé.

Nicolas Beauduin a des dessins plus amples, les développements à perdre haleine ne l'effraient pas et son lyrisme est sans brides. Il a réveillé naguère les ombres colossales de Prométhée, de Samson, de Michel-Ange et c'est avec la même grande éloquence qu'aujourd'hui il orchestre des clairs de lune et gonfle hors de propos de verlainiennes lamentations.

Sans doute est-il encore trop tôt pour porter un jugement d'ensemble sur ce jeune poète vraiment doué et souvent intéressant, et dont les vers effrénés valent mieux que la bruyante et pauvre réclame que ses amis et lui-même organisent de si pitoyable façon.

Les « carnets de voyage » de M. Jean Bonnerot sont d'un réalisme de bon aloi, et ses petits tableaux provinciaux sont exacts, alertes et jolis. La raillerie chez lui n'exclut pas l'émotion, et la mélancolie partout s'ensoleille d'un sourire :

La cuisine en sous-sol est une crypte ancienne
Dont la voûte se plie en trois arcs ogivés ;
Côte à côte, au milieu, montent et la soutiennent
Six piliers de granit, comme six bras levés...

Il fait un jour discret et tiède, où tout se noie.
Une odeur de pain frais flotte en l'air printanier ;
Dans un coin, une femme assise plume une oie :
Je suis l'hôte, un instant, d'un tableau de Téniers.

Le livre de M. Thomas Braun témoigne de dons descriptifs remarquables et d'un goût très grand pour les paysages et la vie campagnarde. Mais trop souvent les délicates notations de son livre sont gâtées par un prosaïsme déplaisant et qui n'est souvent qu'une inutile affectation d'exactitude et de simplicité. Un poète est un créateur et non un trop naïf copiste, et M. Braun se révèle souvent poète.

M. Dorsennus balbutie, il chantera peut-être un jour. Il fait preuve de bonne volonté, tout comme M. Charles de Saint-Cyr dont les sentiments ne sont malheureusement pas servis par une suffisante inspiration et des dons d'expression bien originaux.

H. M.

LITTÉRATURE

Henry de Bruchard: 1896-1901, *Petits Mémoires du Temps de la Ligue*. Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1912.

Il est inutile de dire que toutes ces pages pourraient porter le titre de « choses vues ». Les adversaires eux-mêmes de M. de Bruchard ne peuvent contester sa véracité. Ce sont bien des mémoires, mais l'auteur s'efface volontairement et ne donne ses soins qu'aux singuliers milieux dont il rapporte les intrigues. Par plus d'un côté ce petit volume d'histoire politique ne nous appartient pas. Mais, à ne considérer que la partie d'histoire littéraire, je ne saurai trop dire combien ses rapides tableaux sont pleins d'admirable entrain et de vie, et quels jours curieux ils projettent sur les journaux et les petites revues de cette trouble époque.

H. M.

Bibliothèque Française: **La Fontaine,** Textes choisis et commentés par Edmond Pilon. Paris, Plon.

Nous avons, en France, trop peu d'éditions « populaires » de nos grands classiques et sur ce point nous avons beaucoup à apprendre des librairies étrangères. Aussi nous applaudissons avec joie à cette nouvelle *bibliothèque française*. En voici un des premiers volumes et nous ne pouvons que souhaiter que tous lui ressemblent : notre plus délicat poète, sans doute, Jean de La Fontaine, y est commenté avec ce tact délicieux, cette grâce parfaite

et si profondément érudite, que nous retrouvons à tout nouvel ouvrage de M. Edmond Pilon.

H. M.

PARMI LES REVUES

L'OCCIDENT

Fondé vers la fin de 1901, l'*Occident* se proposait de réagir contre les excès du rationalisme dreyfusien et d'ordonner l'esprit d'innovation qui troublait depuis plus d'un siècle les Lettres Françaises. Pour remplir ce programme, les rédacteurs de la nouvelle revue mirent leur confiance dans la tradition française, soigneusement recherchée par eux, en des séries d'articles, dont les plus remarquables sont dus à M. Adrien Mithouard.

Mais, tandis que par un effet de leur formation, par l'influence de leurs admirations premières, ils ne devaient pas se garder suffisamment contre ces partis-pris de bizarrerie par quoi les tentatives les plus intéressantes de nos aînés ont été gâtées, ils allaient donner par ailleurs dans un nationalisme intellectuel trop étroit.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter le détail de cette doctrine. L'erreur principale à mon sens, de l'*Occident* consiste à croire que tout est dit, que tout est fait lorsque certaines incantations ont été accomplies. Cette revue bataille en faveur d'un art essentiellement « occidental » et sur son drapeau, en guise d'emblème, elle a fait broder une cathédrale. Parlez-vous à ces Messieurs de notre musique moderne. ils vous démontrent qu'elle est organisée comme une cathédrale. Leur faites-vous remarquer la différence qu'il y a entre un Racine et un Viélé-Griffin, ils vous affirment sans rire que ces deux écrivains se réconcilient dans la cathédrale. Bref à toutes vos constatations, à toutes vos objections : cathédrale ! On croirait entendre Lisette et Crispin, répondre obstinément à Géronte ahuri : « C'est votre léthargie ! »

Cette doctrine, gracieuse image littéraire, une fois mise à part, nous devons reconnaître la belle tenue artistique de la revue. Dégoûtés (à bon droit) de l'anarchie intellectuelle qui régnait autour d'eux, ses rédacteurs furent des premiers à relever pour s'en faire honneur leur titre de

Français, — en ce temps-là fort décrié. Quelles que soient les erreurs de sa doctrine, tel est le service rendu par l'*Occident*. Il est immense. Les revues littéraires qui se réclament de la tradition (et souvent d'agaçante manière) abondent aujourd'hui Il ne faut pas oublier les bons exemples donnés quand c'était plus difficile.

M. Adrien Mithouard a publié dans la revue, qu'il inspire, tous les chapitres de ses trois livres : *Traité de l'Occident, Les Pas sur la terre* et *Les Marches de l'Occident*. Ouvrages d'une prose excellente, un peu massive peut-être, mais qui s'allège sans rien perdre de sa force lorsque l'auteur parle de l'Ile de France. Pour les ciels de ce beau pays, il éprouve une tendresse fervente et lucide. Bon voyageur, subtil et passionné de belles choses, Mithouard a vu d'autres cieux : Venise, l'Andalousie, dont il nous a donné des tableaux inégaux, alourdis ceux-ci de théories contestables, tout animés ceux-là d'une belle poésie directe et personnelle. Je mets cette prose qui est d'un écrivain de race bien au-dessus des vers du même auteur. Mais M. Ingres n'avait-il pas son violon ?

A côté de M. Mithouard, on trouve fréquemment Raoul-Narsy, Jean de Bosschère, Miomandre, Marcel Labey, Alphonse Germain. Nous n'aurons garde d'oublier les pages excellentes de Maurice Denis, François Fosca, Jacques Rivière, Tancrède de Visan, et celles si savoureuses, en parler berrichon, du grand sculpteur Jean Baffier. M. Francis Vielé-Griffin, lorsqu'il écrit dans cette revue, délaisse la poésie pour la critique : il a grand tort. M. Suarès y déclama. Quant à M. Robert de Souzaon, le voit parfois apparaître avec, sous le bras, l'appareil enregistreur de l'abbé Rousselot. Dans la République des Lettres, M. de Souza vient d'être nommé « Vérificateur des Lois et Mesures ».

Parmi les vers que j'ai relus avec plaisir, tandis que je feuilletais cette collection, je citerai ceux de MM. Guy Lavaud, François-Paul Alibert, Marc Lafargue, Maurice de Noisay (surtout son *Epître*, vraiment belle), Paul Claudel, Francis Jammes (une églogue délicieuse), Georges Batault, André Lafon et Henry Dérieux. Mais tous ces auteurs ne sont pas essentiellement de l'*Occident*. Il est vrai que pour en faire partie il suffit d'avoir du talent. Il en est de même pour certains jeunes collaborateurs de cette revue, comme André de Poncheville, le dernier ami de M. de Saint-Evremond, Armand Praviel, Louis Rouart et Eugène Marsan. Ce dernier a donné là des pages bien agréables : critiques

fort sensées, fantaisies charmantes et méditations. Ne pouvons-nous lui demander de les réunir bientôt en volume ? Nous réclamons les « Jeux puérils ».

Mais l'*Occident* me plait surtout parce que, plus souvent qu'ailleurs, j'y trouve la signature de Fagus. Je relis toujours avec le même plaisir et un plus grand profit son *Discours sur les préjugés ennemis de l'Histoire de France*, sa *Politique de l'Histoire de France*, ses pages sur la *Terre occidentale*, son portrait émouvant d'*Alfred Jarry*. J'aime cet écrivain modeste, laborieux et têtu. En lui je découvre mieux qu'un littérateur : sous la pudeur de ses phrases souvent précieuses, j'entends battre un cœur, je sens une âme. Quelques strophes de lui devraient être apprises aujourd'hui dans toute la France : elles sont comme le chant de notre race opprimée. Je veux parler de ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle : *la complainte du pauvre bougre de chrétien*.

En somme, l'*Occident* demeure une des revues les plus jeunes et les mieux faites à présent, l'un de ces rares asiles qui restent à la pensée désintéressée. Ce n'est pas un mince avantage pour elle que d'être inspirée par l'un des esprits les plus élevés et les plus sympathiques de notre temps.

JEAN-MARC BERNARD.

REVUE DES REVUES

Nous revenons peut-être plus fréquemment, dans cette *revue des revues*, sur les articles critiques que sur les productions spontanées des auteurs. Sans doute pensons-nous qu'aujourd'hui ce n'est point le talent original qui manque, mais que nous avons besoin surtout de *directions*. Honneur donc aux jeunes critiques qui savent le mieux faire preuve de goût, de pénétration et de sagesse ! Au premier rang de ceux-ci, se place M. ALBERT THIBAUDET, dont je n'ai sans doute pas prononcé le nom dans ces pages, mais que depuis ses chroniques de « *La Phalange* », je suis avec l'intérêt le plus soutenu. Il faut lire ces *réflexions sur le roman* qu'il donne à la **Nouvelle Revue Française** (août). C'est à propos de pages récentes de M. Paul Bourget sur quelques romanciers que M. Thibaudet aborde quelques points de l'esthétique du roman. Je n'ai point ici la place d'analyser ses idées ingénieuses et fortes, et si dignes du grand critique qui les inspire, mais j'y renvoie avec confiance tous ceux

qu'intéresse le large problème des sources, de la construction et des fins du roman. Même sur les points où l'on réserve son adhésion, on trouve amplement à réfléchir : habitude salutaire qui se perdait à lire les Doumic, les Deschamps et les Ernest-Charles. Mais qui s'amuse encore à ces fossiles ?

Dans les numéros du **Mercure de France** des 1er, 16 juin et 1er juillet, M. FRANÇOIS MAURIAC a publié un petit roman : *l'Enfant chargé de chaînes*, qui en dépit de ses médiocres qualités littéraires, n'est pas négligeable. Non pas qu'il ne renferme encore de menues gentillesses qu'offraient déjà les vers de M. Mauriac, mais surtout sa psychologie un peu sèche et de courte haleine est intéressante. Par petites touches tremblantes ce roman recompose le curieux tableau d'une âme d'adolescent qui s'essaie à la fois à la littérature et aux œuvres sociales, avec une veulerie qui nous peinerait, même chez un « spiritualiste ». Mais toute l'œuvre a un accent de sincérité indiscutable, et pour cela le roman de M. Mauriac demeure un document qu'il ne faut pas dédaigner. (Comme il ne convient pas de se mûrer en des idées trop étroites, on lira la contre-partie du roman de M. Mauriac, tous les lundis, dans le *Gil-Blas* où ANDRÉ SALMON habille à sa manière, qui est bien amusante, quelques « spiritualistes ».)

La Revue Critique des Idées et des Livres publia dans ses deux numéros de juillet les attachants *Souvenirs de Venise* de JEAN LONGNON, riches d'érudition, nourris d'idées, et lourds de sensations ordonnées. HENRI CLOUARD chaque quinzaine poursuit dans cette revue ses très remarquables notes littéraires. Rien de ce qu'il écrit ne nous est indifférent, mais j'ai particulièrement goûté *La sagesse d'Anatole France* (nº du 10 août), et surtout ses si nettes et si heureuses *précisions pour la littérature* qu'il intitulait *Le Renouveau Français* (10 juillet), ou *Apologie pour la critique* (10 septembre).

Dans **Les Marches de l'Est** (25 août) HENRI DACREMONT traite du *mariage de Charles IX*, RENÉ LAURET consacre à *Henri de Kleist* un intéressant article, et GEORGES DUCROCQ écrit de jolis vers : *Les roses du Valois*. Le 10 septembre, M. TANCRÈDE DE VISAN, gobiniste impénitent, nous entretient longuement du premier roman du comte de Gobineau.

Il nous faut encore revenir sur le plaisir que nous prenons chaque fois à la lecture des **Marges** où M. GEORGES LE

Cardonnel écrit sur les romanciers les plus attrayantes critiques. Il vient de nous donner ainsi des pages parfaites sur *Jules Romains* et *Han Ryner*. — M. J.-F. Louis Merlet a consacré un copieux fascicule de **Propos** à *trois artistes : Auburtin, Bourdelle et Cottet.*

Achem.

NOTES

Le samedi 7 septembre *La Revue du Bas-Poitou* célébrait son vingt-cinquième anniversaire. Nombre de collaborateurs de cette érudite et hospitalière revue, ont fêté son aimable directeur-fondateur. M. René Vallette, et le lauréat du prix Goncourt (1912), M. Alphonse de Châteaubriant, le charmant auteur de *M. des Lourdines*, dont la revue du Bas-Poitou avait accueilli naguère les premiers essais.



Pour paraître à l' « Edition du Temps Présent », Paris : *Sub Tegmine Fagi*, amours, bergeries et jeux, par Jean-Marc Bernard, dauphinois. Il sera tiré de ces poésies fugitives quelques exemplaires sur Hollande Van Gelder, à grandes marges, sous couverture Japon tirée or Aucun de ces exemplaires ne sera mis en librairie par les éditeurs. Prix : 12 fr. Envoyez les adhésions à M. J.-M. Bernard, Saint-Rambert-d'Albon (Drôme).

Le Gérant : G. Clouzot

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.

Nostalgies Françaises

I. La Maison Fleurie

Entre le port rose et blanc de Roseau
Et, le hameau vert de Charlotteville,
J'habite en un lieu que charme un oiseau
Une maison blanche et fraîche et tranquille.

Un tamarinier ombrage ma cour
Et, sur mon bassin qu'orne une liane,
Un souple cassier berce avec amour
Des grappes d'un or blond et diaphane.

Près d'un grand laurier sommeille un vieux puits.
Un ruisseau léger chante entre des pierres.
Et le soir l'odeur des belles de nuit
Se mêle à l'odeur des grandes fougères.

Un colibri vert au beau col changeant
Frôle la liane aux cloches laiteuses,
L'oiseau-papillon tout en voltigeant
Pille le nectar de mes fleurs heureuses.

L'eau de mon bassin descend des sommets
Où jaillit l'azur d'une source claire,
J'écoute chanter l'âme des forêts
De la Dominique en sa voix légère.

On dirait un bruit de rivière au loin
Quand sur le vieux toit ruisselle un orage,
Et je dors aux chants frais du maringouin
Par les douces nuits du long hivernage.

Ouvrant sur le bleu d'un vaste horizon,
Ma maison est calme et claire et tranquille ;
Que je serais bien dans ma petite île,
Si mon âme était dans notre maison !

Mais mon âme, hélas, au loin enfuie,
Revient vers l'hiver, d'un jardin français,
Où, quelque jet d'eau, harpe épanouie,
Fredonne un vieil air triste que je sais.

2. Aux Souvenirs

Venez mes Souvenirs, venez mes vieux amis,
Ne croyez pas que le présent peut me suffire ;
Le décor d'aujourd'hui que j'aime et que j'admire
Ne vaut pas le bonheur que vous m'avez promis.

Vous gardez le parfum des beaux jours endormis
Et la sérénité de leur calme sourire,
Et parmi vos chansons d'adieu chante la lyre
Des premiers soirs d'amour où mon cœur a frémi.

Fidèles Souvenirs des plus belles années,
Je veux mêler l'odeur de vos roses fanées
Aux parfums de l'Avril qui fleurira demain.

Vous m'accompagnerez vers les aubes nouvelles,
Sous le ciel grave, au long des routes éternelles
Et mes jeunes Espoirs vous donneront la main.

3. Mon beau Rêve

Mon beau Rêve, mirage amical de ma vie,
Doux compagnon aux yeux étoilés de mensonge
Qui par les mauvais soirs où le mal se prolonge
M'ouvre les balcons bleus de la mélancolie.

Mon beau Rêve, changeant et pur comme la mer,
Vert printemps de mon cœur, plein de vols de colombes,
Tu donnes de l'espoir au deuil le plus amer ;
Comme le rossignol tu chantes sur les tombes.

Ce soir l'air est en fleur, mais la Réalité
M'oppresse. Aussi, fermant les yeux à sa beauté,
Tu franchis d'un seul bond d'infranchissables lieues.

Et dans l'immense paix des grandes nuits sans voiles,
Tu montes, ô fumée, en des spirales bleues,
Vers les doux archipels des tranquilles étoiles.

4. Volupté

O Soleil de mes nuits, immarcescible joie !
Vous souvient-il de nos fêtes de volupté ?
Les fenêtres laissaient rentrer la nuit d'été ;
Votre corps pur était une splendide proie.

C'étaient de longs baisers où tout l'être se noie
Et qui font de l'alcôve un ciel plein de clarté,
Les rossignols chantaient dans le parc enchanté,
Le ciel noir s'étalait comme un grand lit de soie.

Nous sentions sur nos fronts planer comme un vautour
L'aile mystérieuse et sombre de l'Amour,
O baisers de minuit où tout l'être se pâme.

Les heures de soleil étaient lourdes d'ennuis
Car votre nudité n'éclairait plus mon âme,
Car nos jours n'étaient plus que l'ombre de nos nuits !

Daniel Thaly.

Jean Giraudoux

Un parfum nouveau, une couleur nouvelle, quelqu'arrangement inattendu qui transforme un peu la toilette de la Muse : les plis d'une ceinture, la façon d'une tunique, une fleur rare disposée singulièrement parmi les feuillages de la couronne, une touche de fard plus rose et qui ajoute à l'attrait d'un immortel sourire, voilà ce que nous voudrions toujours trouver chez un écrivain dont nous voyons pour la première fois le nom en haut du rectangle jaune de la couverture, comme une inscription sur une porte mystérieuse que jamais nous n'ouvrons sans appréhension et sans gourmandise, nous promettant un plaisir, qui, le plus souvent, est déçu.

L'habitude de la déception a fini par nous rendre moins exigeant : nous ne demandons plus à un écrivain d'être entièrement original ; et n'est-ce point même souvent le seul et le plus sûr amusement du lecteur que de découvrir, dans l'ouvrage d'un jeune homme de vingt ans, la famille spirituelle dont ce jeune homme est le descendant ? Celui-ci a vécu dans la maison de Stendhal, demeure construite dans le Milanais, et toute remplie de meubles à fiches, d'appareils à expériences, de rameaux cristallisés ;

cet autre, orgueilleux et solitaire, ne quitte guère la lande élevée, où, du seuil de la maison roulante interrogeant le ciel, Vigny regarde passer des anges parmi les nuées ; ce troisième, voluptueux et caressant, tenant contre lui une vivante déesse, ne dépasse point un portique peuplé de marbres, admirant, entre les colonnes nues, le jardin paresseux où, avec M. Henri de Régnier et M. Gabriel d'Annunzio, Théophile Gautier se promène ; celui-ci, comptant les troupeaux, assis près de la source, écoute la flûte de Chénier ; celui-ci, à la fois tendre et amer, suit dans les rues populeuses, dans les tristes faubourgs, Dostoiewsky et Charles-Louis Philippe, aux cœurs pleins de pitié. Pas un qui n'accepte, comme maître et comme guide, pour ces premiers essais et ces premières promenades, quelque grand mort capable de lui donner des leçons et des modèles, grâce auxquels il trouvera plus vite le trésor petit ou grand qu'il doit faire fructifier.

On peut imaginer l'Empire des Lettres comme un vaste domaine divisé en nombreuses provinces, différentes d'étendue, et chacune le bien d'un prince qui, pour héritier, a son meilleur disciple. Parfois la pénurie et la désaffection font que telle ou telle province, pendant un temps plus ou moins long, demeure sans maître ; parfois aussi, c'est le contraire qui arrive, et une seule province est disputée par de nombreux prétendants. Ces provinces-là, souvent, à force d'avoir été cultivées,

retournées et pressurées, ne sont plus que de faible rendement, tandis que les autres, sous leur aspect redevenu sauvage, cachent une terre riche, nullement épuisée.

Ces dernières provinces sont situées aux confins du royaume. Les frontières qui les séparent de l'inconnu et de l'inexploré ne sont pas immuables. Parfois il arrive qu'un héritier, plus audacieux ou plus étourdi, dépasse la frontière existante et pénètre dans ces forêts vierges, dans ces champs jamais foulés. De ces explorateurs, qui sont un peu les héros de notre art, M. Jean Giraudoux est le plus souriant et le plus modeste. Jusqu'à présent deux livres sont les résultats de ses expéditions. Il les a offerts sans tapage et sans vanteries. Dans les quelques pages qui vont suivre, nous voudrions essayer de découvrir la province d'où ce jeune écrivain est parti, quelle frontière il a franchie, et de quelle étendue est son nouveau domaine.



Le premier aspect de la province où nous voyons le berceau de notre auteur est bien difficile à définir. C'est une contrée sans routes et sans lois, protégée par des murailles de brouillards, mouvantes et changeantes murailles, qui, parfois, s'ajourent ou s'écartent pour laisser entrevoir un royaume bizarre et enchanté. C'est le pays de la Fantaisie, ce pays où le sourire est le meilleur

ami des larmes, où la mélancolie se mêle aux jeux du plaisir, où les rossignols fiévreux répondent aux aériennes alouettes, où les fleurs les plus malicieuses et les plus joyeuses naissent de la blessure d'un cœur poignardé. Si tu pénètres dans ce pays, tu te sentiras devenir léger, léger, et, cependant, le trésor choyé de ta peine ne diminuera jamais ; des Ombres plus réelles que des êtres solliciteront ta curiosité et, pour toi, comme pour Siegfried l'oiseau dans la forêt, ces Ombres, et toutes les choses, auront un langage que tu comprendras sans t'en étonner. Tu trouveras entre ceci et cela les rapports des plus inattendus ; tu dédaigneras toute hiérarchie et toute contrainte ; la pâquerette la plus humble te semblera aussi précieuse que les lis de Salomon, et tu quitteras sans regret la Reine de Saba, que tu suivais depuis dix minutes en frémissant, pour aller t'agenouiller au seuil du moulin, aux pieds de cette enfant en guenilles qui dépouille de ses feuilles une badine d'aulne afin de rassembler ses oies. Chaque heure tour à tour te tendra sa main rose, sa main d'or, sa ténébreuse main ; sur un banc que la nuit enveloppe, tu pleureras aussi fort que la fontaine du voisinage ; mais l'aurore te trouvera prêt à secouer tous ses grelots de cristal, et midi t'écrasera sans que tu t'en plaignes sur sa poitrine tigrée. Tour à tour méfiant comme un devin et crédule comme un innocent, tu seras celui « à qui on ne le fait pas », et celui que toute

superstition captive ; et, alors, c'est parce qu'une fée te protège que tu ne te noieras pas en allant chercher la lune dans un puits. Pour te réchauffer de ce bain glacial, tu entreras dans quelque cabaret rempli du chant de Silène, et l'on ouvrira devant toi la cave prodigieuse où dans chaque bouteille, habillé de rubis ou de topazes, un Rêve puissant est enfermé.

Dans ce domaine dont le dessin change chaque jour, les fantômes de quelques princes de choix protègent le passant. Voici l'ancêtre Lucien, avec ses élyséens causeurs ; voici le pître sans nom qui découpa dans l'arc-en-ciel les losanges du costume d'Arlequin ; voici William Shakespeare, potentat voyageur qui règne sur cent provinces ; voici, sous ses boucles défaites, Jean de la Fontaine que le lièvre suit sans crainte : il tient d'une main un bouquet de fleurs champêtres, et de l'autre le miroir et la lampe de Psyché ; voici Sterne courant les routes, les théâtres et les hôtelleries ; voici Voltaire que des Turcs et des Hurons entourent ; voici Musset auquel, au bout d'un hameçon, Fantasio apporte une perruque ; voici Gautier entre Fortunio et Madelaine de Maupin ; voici Nerval enveloppant d'arabesques les plus fraîches chansons ; voici, précédé respectueusement par l'agile Monsieur de Miomandre, Henri Heine, l'un des plus grands monarques parmi ceux qui régnèrent ici : il cache sa souffrance derrière une grimace, et, sur ses pas, une jaune hespéris fleurit.

Devant ce cortège désordonné et chimérique, M. Jean Giraudoux, né sous une rose d'Amérique, fait sa plus belle révérence, puis, avec une aisance merveilleuse, comme Mercutio franchit les balustrades, ce danseur sentimental franchit la frontière, et retombe, sur ses pieds adroits, dans un pays inconnu.



Provinciales et l'*École des Indifférents*, tels sont les titres des deux recueils que M. Jean Giraudoux a publiés jusqu'à ce jour. Appellera-t-on nouvelles, poëmes en prose, essais, les différents morceaux qui forment ces deux recueils ? Les uns ont de la nouvelle l'allure romanesque ; mais ce sont peut-être ceux-là, qui semblent s'asservir à un genre, où l'on trouvera le moins ce qui fait la qualité originale du talent de M. Giraudoux. A ces quasi nouvelles, nous préférons pour notre part, ces récits où le mystère enlace la réalité comme une écharpe enlace un beau corps. Nulle explication, nul éclaircissement. Sous la dentelle à grandes fleurs des images nous voyons briller, puis disparaître un bras blanc, un sein rose, l'éclair d'un regard ou d'une lèvre. Bercé dans ce hamac à franges de paillettes, le Plaisir-de-Rêver, dieu masqué d'azur, dort et sourit dans son sommeil. Mais nous nous en voudrions si nous laissions croire que le mystère,

chez M. Giraudoux, est le frère de l'obscurité. La langue qu'écrit ce joueur charmant est pure, précise et forte. Elle est simple aussi. Elle contient la musique indispensable à toute prose poétique. M. Giraudoux compose souvent des phrases belles et balancées comme celle-ci :

> Je l'ai embrassée parce qu'elle était la plus éloignée de moi et la plus triste, par tendresse et par repentir, parce que je ne la connaîtrai jamais davantage. Ainsi, quand deux paquebots se croisent et que les passagers, tous au bordage, s'envoient des signes, chaque jeune homme dédaigne un moment son flirt, et sourit aux jeunes filles inconnues qui reviennent vers le pays qu'il abandonne, otages de son absence, prendre souci des thés et des repas.

Les rêveries de M. Giraudoux sont toutes mêlées à la vie. Elles ne naissent point de la tristesse solitaire, du désenchantement. Une jeunesse radieuse, prodigue, rebondissante coule comme un fleuve joyeux entre les petites îles d'or que le talent de M. Giraudoux édifie. Qu'il se nomme Jacques, Manuel ou Bernard, ou que, comme dans *Allégories,* il ne porte pas de nom, le jeune homme qui est le héros familier de M. Giraudoux n'a point d'amertume ni de révolte. Tout, autour de lui, l'amuse et le sollicite. Il est devant les choses et les êtres un spectateur aussi tendre que malicieux. M. Jean Giraudoux a écrit

sur les femmes et sur les jeunes filles des observations d'une extrême finesse psychologique, et, cela, sans user jamais de l'appareil scientifique et compliqué dont usent en général les psychologues. Par une image inattendue dont le baroque peut d'abord faire sourire, cet écrivain en dit bien souvent plus que par une page d'analyse. C'est son privilège de poëte.

Qu'on lise ces quelques phrases. Séparées de ce qui les entoure, elles gardent assez de saveur, pensons-nous, pour plaire et séduire encore :

... Elle porte autour d'elle un secret, comme une cage ; chacun de ses gestes s'y heurte, et, quand elle offre la main, elle semble la tendre à travers des grilles...

... L'Europe est profitable aux femmes qui vieillissent ; elles y retrouvent tous les souvenirs qu'elles n'ont point eus, un passé tout fait qui est leur revanche ou leur consolation...

... Elle avait un beau visage ovale et sur lequel les traits étaient accrochés posément comme des armes sur une panoplie...

... Chaque fois qu'elle dit un mot, elle tourne vers moi un visage éclatant qui vacille encore une minute après le moindre sourire, comme un rameau d'où l'oiseau vient de s'envoler...

... Elle est une des mille jeunes filles qu'un destin mystérieux oblige, au milieu des médiocres, d'être belles et résignées. Ne pouvant atteindre aucun de leurs désirs, elles semblent elles-mêmes plus sacrées, comme les statues qui n'ont plus de bras...

... Puis elle me sourit, mais avec sérénité, avec franchise : elle n'est point comme les autres femmes qui se passent éternellement, dans leur sourire, un lambeau de la tristesse que la première nous déroba...

L'art de M. Giraudoux, c'est l'art Lombard, où la malice prend un air de mystère, où la tendresse accompagne toujours une demi-raillerie. Peinte par Léonard, on voit la Muse de cet écrivain ; elle a un visage d'adolescente, aux traits fins, mais point tout à fait arrêtés encore ; le nez palpite faiblement, la bouche porte le baiser entre les lèvres comme l'églantine entre ses pétales porte son discret parfum ; elle a dans le regard une caresse fragile, incertaine, qui d'abord fait sourire, mais qui, bientôt, donne envie de pleurer ; sur son jeune sein les voiles ont des couleurs subtiles ; c'est une enfant qui songe, mais que de frais espoirs agitent et qui est prête à donner tout son cœur dans un baiser.

Guidés par cette compagne dont la délicatesse n'altère pas la santé, les personnages de M. Giraudoux découvrent l'amour et cherchent l'amitié. Les sentiments que les jeunes filles et les femmes inspirent à ces jeunes gens ne sont point violents et définis. Etonnés et charmés par les êtres et par les choses, ils goûtent tous les spectacles et acceptent toutes les aventures autant par l'esprit que par le sentiment. Jacques l'égoïste, Don Manuel le paresseux, le faible Bernard se

ressemblent beaucoup. Tous trois ont reçu du destin le même privilège : apercevoir entre des choses et des idées des rapports qu'on ne soupçonnait point. M. Giraudoux n'invente pas : il découvre. Ses images ne sont jamais un exercice de rhétorique. Il semble que, sur les chemins de l'univers, il se soit placé à un croisement où aucun écrivain ne s'était encore arrêté ; de ce point de vue nouveau, son œil regarde des perspectives nouvelles ; traversant ce carrefour, les vivants comme les objets inanimés échangent des propos dont M. Giraudoux surprend la confidence. Il nous les répète, amusé et touché. D'abord il nous étonne, nous étourdit un peu ; puis nos yeux et nos oreilles s'habituent : nous apprenons avec lui à voir et à écouter ce que nous ne savions pas percevoir et entendre ; et, bientôt, nous ne pouvons plus nous détacher de ces peintures et de ces concerts dont la nouveauté, qui nous enivre, a sur nous l'effet d'un talisman.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

Les Christs d'Argent

Le passant ignorant les formes de mon rêve
Sur les ondes, divine mer, entendra-t-il,
Pareille aux flots lointains qui chantent sur les grèves,
Mon âme s'exilant qui chante son exil ?

Un écho de ma voix vivra-t-il sur les rives,
Ys, ville de l'oubli, qu'emplit ce bruit confus ?
Qui donc écoutera le soir, quand l'ombre arrive,
Les vains mots qu'avait dits l'exilé que je fus ?

O sommeil ténébreux, frère des nuits mortelles ?
Dormirai-je si fort que mon cœur appelé,
Dans la mort, n'ouvrant plus ses anxieuses ailes,
Triste, s'éloignera, de lui-même exilé ?

Et que tous les oiseaux passeront sur ma tombe,
Corps que le soir d'été mêle à son ombre errant,
Sans que j'écoute le chant long des nuits qui tombent
Où sur les ifs les Christs veillent en s'étirant ?

II

Les Christs d'argent s'étirent sous la lune.
La face de la nuit sourit aux morts.
Des voix de vents légers venus des dunes,
Fantômes, rôdent par les champs d'Armor.

Autour du vieux clocher les branches vaines
Baisent l'ombre palpitante de sons.
La brise rit, traîne ses fines chaînes,
Vole et secoue dans l'air tous leurs frissons.

Sur les plages que la lune a glacées
J'écoute, écume blanche s'avançant,
Des pas courir, des vagues effacées
Qui sonnent sur le sable bruissant.

La frissonnante nuit met sa mantille
Sur le front du jour mort aux doux cheveux.
Mille et mille étoiles vertes scintillent
Sous les rameaux des pins mystérieux.

Et serfs du vent qui porte de longs râles
Se plaignent à la mer les cœurs navrés.
Dans le jardin des morts des rosiers pâles
Aux pieds des Christs fleurissent, expirés.

Baignés de lune et baignés du mystère
Qui rêve sur les bords des mers d'Armor,
Les Christs d'argent n'ont pas quitté la terre.
Ils veillent quand les autres dieux sont morts.

Claude Odilé.

L'Œil du Diable

A Roland Dorgelès.

Parfois — dépassant un mur — c'était, sur le ciel blanc de cette matinée d'automne, une branche lourde de pluie que le vent balançait. Des cours immenses, vides et sonores, émerveillaient le promeneur. Il s'arrêtait. Il repartait du même pas régulier qui sonnait sur les pierres. Les ruelles descendaient, montaient, s'enchevêtraient, aboutissaient à une petite place nue de province. Il les suivait et s'égarait avec elles, traversait la place et, dans un cabaret mystérieux, se faisait servir une bouteille de vin...

... On entendait le doux crépitement d'une averse sur les vitres vertes de la salle..

— O cher abri ! comme tu étais profond et fourré de langueur ; comme tu endormais mon cœur ! Mais mon cœur se réveilla lentement et je commençai de souffrir. Mille souvenirs me harcelaient. Je la voyais, mélancolique et malheureuse, cherchant à m'attirer. Sa beauté me

faisait mal. Elle m'appelait et j'étais à la fois méprisant et séduit, sévère et tourmenté. Ah ! que ton amour me fut alors difficile à combattre ! Tu pleurais, tu n'exagérais pas tes larmes. Comme toujours tu étais affectueuse, apitoyée, jeune, accueillante et belle. Et moi qui t'aimais, dès le premier jour, je n'avais pu m'attacher à toi.. parce que je t'aimais.

(Ne comprends pas.. Comprendrais-tu ?. Je ne veux pas que tu me méprises).

Donc j'étais parti : j'avais dans des villes inconnues recherché les filles qui te ressemblaient. Plusieurs m'attirèrent, mais ce n'étaient que poupées stupides et, depuis, l'univers devenait pour moi comme un bazar aux pantins actifs ou désordonnés dont je connaissais tout le mécanisme. — Ici, le promeneur reprit à travers les ruelles tortueuses son chemin de hasard. Il admira leurs noms : rue d'Aigrefeuille, rue de Saint-Pierre le Vif.

... Les cours immenses et sonores s'ouvraient toujours vides. Le vent balançait toujours les feuillages alourdis de pluie....

Il entra dans un musée et quand il en sortit, sa mémoire était pleine de visions amères. Il se rappelait surtout les paysages de Salvator Rosa, cette nature sauvage et convulsée et les brigands

qui la peuplent. Au bord d'un gouffre, trois hommes attendent. Deux sont assis. Le troisième, appuyé sur sa pique, est habillé de rouge.. Les rochers arrachés à la terre, les arbres fauchés par l'ouragan et la profondeur de l'ombre l'arrêtèrent longtemps.

C'est à cette toile, maintenant, qu'il rêve en grimpant la rue étroite sous le ciel blanc. Les portes géantes des hôtels d'autrefois sont à lui et les corridors largement dallés l'invitent à entrer... — Comme ces brigands — (il rêve, laissez-le) — comme ces brigands, j'aurais joué ma vie à toute heure. Sur le chemin de la forêt, à l'auberge et dans la campagne mon nom seul fait trembler le voyageur que j'arrête et dépouille.

— Est-il mort, compagnon ? — Voici ta part.
— Dieu lui pardonne ! — Et toi, viens-tu ?...

Mais il pleut. Le promeneur reprit ses sens. Dans la clarté du jour indécis, les cloches battaient à la volée, se répondaient, et le rêveur, traversant la place qu'il avait découverte le matin même, rencontra — tirée par deux haridelles prétentieuses — une berline dans laquelle Madame la Préfète se rendait à l'Office. Et la berline tourna très vite. Et Madame la Préfète se signa car ce grand diable déguenillé qu'elle dévisageait par ennui, la toisait d'un regard cruel.

Francis Carco.

Stances

I

Souvenirs d'un ardent passé, réapparus
Ce minuit de décembre,
Vous ne franchirez point, souvenirs, vains intrus,
La porte de ma chambre.

Et mon âme étant close à l'amour, la clarté
Tranquille de ma lampe
Ne caressera plus que la seule beauté
Du livre ou de l'estampe...

Mais est-il vrai, parfois, ô mon cœur apaisé,
Que loin des vieux orages,
Le voyageur, songeant aux mers qui l'ont brisé,
Regrette ses naufrages ?

II

Sans doute les parfums, le fard, ta robe claire
M'ont un instant fait oublier mes soirs moroses,
Et ta beauté, peut-être une heure, a pu me plaire
A cause du printemps qui sourit dans les roses.

Mais en vain ! Survenue à mon heure frivole,
Tu ne seras jamais qu'une autre, ô Passagère,
Et cet obscur amour dont rien ne me console,
Renait et me poursuit sur ta bouche étrangère.

HENRI DE VERNEUSE

Sur une phrase de Gœthe

Quand je lus pour la première fois, à seize ans, le Faust de Gœthe, c'était dans un jardin charmant, sous les lilas. Ni le décor plein de volupté molle, ni mon âge grisé d'une tendresse sans but, ne me disposaient à aimer l'œuvre sombre : je ne gardai d'elle, l'ayant achevée avec peine, qu'un souvenir confus où surnagea une phrase unique : « Si jamais je dis à l'instant : Attarde-toi, tu es si beau !... » — Faust jette à Méphisto qui lui offre tous les trésors du monde, ces mots de défi. Je ne les pris point dans leur sens, car s'ils restèrent en moi, tenaces, ce fut comme une musique câline formulant d'imprécis espoirs.

Plus tard, dans ce même jardin, un sourire longtemps attendu brilla soudain pour moi, suave. Sous le bonheur de cet instant mon cœur qui défaillait cria : « Attarde-toi, tu es si beau ! »

Pendant les rapides années où l'on marche avec un fier élan sur le chemin qui doit devenir si dur, je pus me remémorer souvent la phrase

sublime. Dieu merci, ils illuminèrent généreusement ma route, les éclairs de bonheur dont le souvenir aujourd'hui me déchire ! Ne pensai-je pas, hier encore, que sans leur clarté conductrice la vie cesserait ses battements et qu'il ne s'agirait plus que d'attendre dans l'ombre l'arrêt des rouages, un à un ?

Hélas ! la vie ne s'inquiète guère que nous ayons perdu ceci ou cela — même l'amour ! Du fait qu'elle est, elle triomphe et nous entraîne, blessés s'il le faut, dans sa course. Nous voudrions l'ignorer, ne plus avancer que par la vitesse acquise, les yeux fermés, sans la voir. Elle nous prend brusquement par l'épaule, nous secoue, nous galvanise, et nos yeux rouverts sont éblouis de son mobile visage.

Lundi dernier, 11 novembre, sur le seuil prestigieux qu'est à Paris la gare de Lyon nocturne, je crus clore mes regards au monde charmant et faire mes adieux à toute chose. Il me semblait qu'une fois franchi ce pas qui m'allait séparer de mon existence première, rien ne me serait plus sensible et que nulle émotion ne saurait agiter désormais mon être endolori. Mais je comptais sans les mouvements du sang, ces périssables mouvements que suit trop notre âme immortelle. Malgré le calice amer bu jusqu'au bout, il devait suffire de quelques heures de détente pour rendre à ce sang détesté le rythme

égal qui se transforme en joie dans toutes nos veines.

Je partais pour l'Italie sous un vain prétexte d'art, en réalité dans le but de m'y engourdir comme une bête qui a seulement besoin d'une terre chaude où se coucher.

Je partais parce que je suis à l'âge où se dresse tout à coup devant nous l'affreuse nécessité d'épuiser toute la souffrance, parce qu'il vient un moment où l'âme fière ne doit plus se nourrir que de douleur, parce que pour ne point abîmer ce qui fut le passé, il faut le séparer nettement d'un austère avenir.

Afin d'obéir à cette loi que ne reconnaît point le vulgaire, je termine volontairement ici de longues années d'ineffable tendresse, j'arrache de mes bras où elle respire toujours mon éternelle passion.

O précieux amour, trouvé jadis au prix de tant de peine, je ne tolèrerai pas que le temps vous touche de son aile sourde. Puisque je suis déjà marqué de cette fade empreinte, qu'un goût de cendre vient à mes lèvres, sèches d'avoir dit un seul nom, que le vide se fait dans mon cerveau, hanté jusqu'à la fatigue d'une seule image, puisque je ne puis plus soutenir le brillant personnage seul digne de vous, ô mon très-bel amour, adieu !

En dépit du déplorable courage qui m'y amène, j'arrive ce lundi soir à la gare de Lyon, brisé.

L'immense hall fulgurant et sombre, bourdonne. Mon train, portières ouvertes, bénévole, attend. Je piétine au milieu d'un groupe formé par ceux que l'annonce d'une absence prolongée a réunis autour de moi. Ce sont quelques amis de choix dont l'amitié para mes temps heureux comme la moindre fleur embellit une femme belle. Ce sont mes frères Pierre et Henri. Il y a là aussi ma mère. Tous, sans en connaître le ressort secret, suivaient le fil de mes jours avec un intérêt tendre. Ils ne savent pas que j'ai tenu hier, pour la dernière fois, entre mes mains glacées, les joues chéries de mon unique amour.

Nous ne causons guère. Quoi se dire ? — Nul ne croit à ces musées d'Italie dont j'invoque l'impérieuse attirance et je discerne dans les regards une interrogation timide. Mes traits creusés doublent l'anxiété de ces êtres qui avaient droit à mes confidences... Mais est-il une langue pour traduire le drame mystérieux qui se joue à son heure dans un cœur trop comblé ?

J'affecte un maintien dégagé ; dans le fond, excédé, je meurs d'impatience. Le cri « En voiture » me libère enfin. Je gagne, avec une prestesse que je me reproche, mon compartiment où l'on n'ose pas me suivre. J'y installe minutieusement mes bagages et ne reparais à la por-

tière que juste pour serrer les mains. Le train siffle, s'ébranle. Il faut encore que je me penche, que je fasse des signes avec mon mouchoir. Là-bas un suprême mouchoir s'agite. Je retombe sur la banquette, soulagé. Tout est fini.

Tout est fini !... Non pas seulement la comédie que j'ai jouée à mes proches, mais ma jeunesse et je suis seul. Quand je souffrais autrefois, j'avais dans une âme pareille un beau miroir où je me souriais à travers mes pleurs. Aujourd'hui je suis seul pour la première fois...

Le plus pressé est de dormir, car physiquement je suis à bout, les dernières semaines ont été si dures !

Je ferme la lumière, je m'étends, altéré de sommeil. Tout de suite je le sens qui vient, et d'un élan, me semble-t-il, j'y tombe.....

Une heure, Dijon. Trois heures, Andelot. D'autres arrêts peut-être, l'indicateur dit cela. Moi j'ai un vague souvenir de gênes survenues au milieu de mon repos bercé, mais à Pontarlier seulement je m'éveille et je regarde autour de moi. Déjà Pontarlier ! que cette première partie de mon trajet fut courte et apaisante ! Ma lassitude a disparu. Vais-je redormir ou va-t-il falloir subir le joug de mes pensées ?

Le train repart et je reprends ma position couchée sans pouvoir retrouver ma complète torpeur.

Je ne me mets cependant pas non plus à contempler mes maux. Une inquiétude menue perce le voile dont mon esprit demi-conscient s'enveloppe : Vallorbes, me dis-je comme en rêve, la frontière suisse, la douane, je devrai descendre sous peine de perdre mes bagages. Ai-je le loisir d'essayer de ressaisir mon sommeil avant cette station qu'il est urgent de ne pas passer ?

Le bruit monotone des roues sur les rails m'engourdit peu à peu sans que me laisse toutefois tranquille l'agaçante piqûre de ces syllabes qui me harcèlent : « Vallorbes, la frontière, la douane. »

Je ne sais quel temps s'écoule pendant que je suis en proie à cet état fébrile.

Une imperceptible lueur se montre peureusement aux vitres. Le rythme du tapage change, ralentit, fond en un glissement doux. Nous stoppons. C'est bien Vallorbes, l'employé longeant les wagons le crie d'un accent net. La douane !

Ce mot est en moi, mobile de l'acte que je fais de descendre. Pourquoi m'y accroché-je soudain ? Est-ce parce qu'elles travaillent sourdement dans mon cerveau depuis une heure que ces six lettres y éclatent tout à coup, chant libéré, subitement revêtu d'allégresse, dont le son clair communique cette aisance à mes gestes, à mes membres cette élasticité ? Je me suis posé, depuis, ce problème. Sur le moment je ne m'en préoccupe pas. « La douane ? » dis-je à un homme d'équipe

d'une voix légère. Et cadençant mon pas selon les syllabes ensorcelées qui m'escortent toujours, je me dirige vers le hall qu'on m'indique, où vient se ranger sans hâte un bagage d'ailleurs maigre. J'agite dans mes mains, gaîment, mon trousseau de clefs, je jette autour de moi des coups d'œil indulgents et curieux.

Je m'éprends d'abord des yeux d'un jeune garçon qui grelotte là, au bras de sa mère, yeux longs, étrangement découpés à fleur du visage, comme deux petits losanges en velours sombre collés sur les joues lisses.

Je reporte ensuite mon intérêt sur un homme au masque pâle, au regard endormi que dément son profil d'une rare acuité ; je me plais à imaginer le sort de cette âme.

Je hume avec délices le parfum d'une grande femme qui porte noblement sa tête très voilée. Je cherche à deviner, d'après les initiales gravées au flanc des malles, quelles peuvent être les siennes, et suis satisfait de ma perspicacité quand je la vois revendiquer comme son bien, la malle précisément que j'avais distinguée et que l'inspecteur ordonne d'ouvrir.

Maintenant je jouis béatement du spectacle offert à ma vue. Les casiers pleins du coloris charmant des robes et des jupons mêlés, sont posés côte à côte. Une main grossière explore le fond de la caisse élégante et je souris presque

de tendresse à deviner dans cet amas de blancheurs la douce lingerie.

Au fait... je dois sourire, car un rustaud voisin de moi, murmure en me poussant le coude une plaisanterie sans goût. J'ai donc l'air de pouvoir plaisanter ?... Et voici que je m'interroge. D'où vient cette expression nouvelle et claire que je sens sur mes traits au lieu de la contraction de douleur déjà familière ? Que m'advient-il sur cette ligne de frontière ? Imaginé-je donc que mes maux vont rester en deçà d'elle, que je trouverai l'oubli en Suisse ou en Italie, et parce que je passe à l'étranger, pensé-je perdre le poids affreux qu'est la dépouille de mes jeunes années ?

Non, je le sais, l'homme ne se renouvelle pas. Il est partout lui-même : il n'a rien à attendre des aspects divers du monde. Partout, ainsi que Caïn l'œil sévère, il voit le cercle étroit de sa destinée au-delà duquel se meuvent, riches de possibilités qui lui sont à jamais interdites, des hommes comme lui pourtant !

Je sais tout cela d'une science dont nulle influence suave ne saurait désormais voiler la noirceur et je goûte joyeusement, il n'en faut pas douter, la petite gare plongée dans la pénombre, où vont et viennent quelques passants maussades, où règne ce froid engourdi de l'aube, si misérable, où des faïences de pauvres attendent sur une table mal éclairée qu'on les emplisse de café au lait ou de chocolat suivant le goût des rares

voyageurs. Je trouve consolant ce ciel encore nocturne que j'appris à haïr parce qu'il symbolise le sombre gouffre dans lequel je me sens glisser, je passe enfin un instant vivant, pressé, comme s'il allait venir quelque chose, comme s'il me restait d'autre espoir que la solitude.

Le grand jour sournoisement s'étale, achevant de me rendre mes esprits. Je regagne à petits pas mon wagon, méditant sur la cause de mon étrange griserie.

Hélas ! c'est simple. J'avais passé tant de nuits d'insomnie, mes nerfs étaient si tendus, que le repos profond goûté dès ma sortie de la ville fatigante régénéra mon être. Depuis des mois, pareil sommeil, sans rêves, sans cauchemars, n'était venu me visiter et par son action apaisante jouer le rôle du tremplin d'où l'on repart plus vigoureux.

Mais cette explication m'irrite. Ainsi, et malgré la détresse de mon âme, il peut suffire que mon corps reçoive quelque bienfait pour me faire éprouver l'aise intime et parfaite, si connue, si liée à mes plus chers souvenirs ! Ainsi je suis exposé à entendre chanter dérisoirement la divine phrase : « Si jamais je dis à l'instant : Attarde-toi, tu es si beau ! »

Sous cette réminiscence les larmes me viennent aux paupières, lentes d'abord, puis plus pressées. Bouleversé, je leur donne libre cours. Mon com-

partiment solitaire bien fermé, je me vautre sur la banquette, je pleure, je pleure.

Il me restait cela à apprendre. Jusqu'à présent je n'avais point connu, dans mon passé imprégné d'amour, que certaines minutes, privées de toute raison de plaire, valent par elles-mêmes, et sans rien donner ni promettre, imposent leur absurde saveur. Mes jours futurs, coupés parfois de ces minutes, ne seront pas la morne léthargie espérée ; à cause d'elles je me sentirai vivre et ce ne sera que pour me rendre mieux compte de ma misère et de mon dénûment.

A Lausanne je ne trouve plus la force de continuer mon voyage. Je descends, je gagne un hôtel, et avant de m'engager sous le Simplon noir d'où jaillira le ciel bleu d'Italie, poussé par l'irrésistible besoin de me regarder souffrir, j'écris ces lignes.

La peur reste en moi de ces moments où l'on jouit de respirer et de voir, sans pouvoir faire à nul être l'hommage de ces biens, ensemble si nuls et si précieux.

O vie, beau phénix qui renais toujours de tes cendres, pourquoi narguer mon cœur fourbu par tes brusques essors !

Jane Clouzot.



Les Chroniques

CHRONIQUE STENDHALIENNE

Stendhal : *La Chasse au Bonheur*, *maximes*, *anecdotes*, *conseils et paradoxes*, avec une introduction par Alphonse Séché. Paris, Nouvelle Bibliothèque de Variétés Littéraires, Sansot, 1912.

M. Alphonse Séché est l'auteur d'une vie de Stendhal qui résume assez heureusement ce qu'on a écrit jusqu'ici de plus certain sur l'auteur du *Rouge*. En portant aujourd'hui les ciseaux dans l'œuvre touffue d'Henri Beyle, il sacrifie avant tout à la mode du jour où l'on aime assez ces sortes d'ouvrages. Ceux-ci, cependant, ne prouvent pas grand chose et ne peuvent véritablement servir qu'à offrir un assez joli choix d'épigraphes à l'usage des jeunes littérateurs pressés. Déjà M. Jules Bertaut avait composé un petit recueil, voici six ou sept ans, de *Pensées et d'Impressions* choisies dans les écrits de Stendhal et l'avait présenté finement au public en lui disant : « Voici un petit flacon d'essence beyliste... »

En réalité, ces petites découpures peuvent amuser une seconde. Certains mots de Stendhal sur le bonheur ne nous lasseront jamais :

Cette chose, peut-être, est comme les jeunes fruits ; on la gâte en y touchant ; il est un bonheur qui ôte l'usage de la pensée.

La beauté est une promesse de bonheur.

Décrire le bonheur, c'est l'affaiblir. C'est une plante trop délicate qu'il ne faut pas toucher.

Il faut sentir et non savoir.

1. S'accoutumer aux chagrins : tout homme en a sept ou huit par jour.

2. Ne pas trop s'exagérer le bonheur que l'on n'a pas.

3. Savoir tirer parti des moments de froideur pour travailler à perfectionner notre art de connaître, ou esprit.

Le bonheur est presque dans l'observation de ces trois maximes.

Tout cela peut bien être ingénieux et agréable ; mais ces *pensées* détachées ne portent pas vraiment, ne sont pas suffisamment éclairées, n'ont plus tout leur sens ; tandis que lorsqu'on les situe à leur place dans les livres et la vie de Beyle, elles illuminent singulièrement l'homme, et c'est ce qui importe.

Tous les fragments qu'il a réunis, avec adresse, mais bien artificiellement, M. Séché le dit très bien, ce sont *des états d'âme*. Aussi voudrions-nous savoir comment ils sont nés, à propos de quoi, à la suite de

quels événements. Sinon, comment saisir ces propos elliptiques et souvent contradictoires ?

Sans doute pour ceux qui ne connaissent pas Beyle, ne le veulent pas connaître ou sont incapables de le lire avec fruit, le petit livre de M. Séché pourra sembler instructif et amusant. Pour nous, nous reprendrons la *Correspondance*, *l'Amour*, les *Mémoires d'un Touriste*, le *Journal*, ou *Brulard*, et si nous faisons un choix, il nous sera personnel.

H. M.

Racine et Stendhal.

A propos de ces remarquables « réflexions sur le roman » que M. Albert Thibaudet publiait dans la *Nouvelle Revue Française*, *la Revue Critique des Idées et des Livres* apporte, par la plume d'un de ses rédacteurs qui malheureusement n'a pas signé, un précieux témoignage au culte sans cesse renaissant de Stendhal.

L'auteur cite cette phrase d'Albert Thibaudet :

Il est aussi dangereux d'imiter Stendhal que d'imiter Racine, parce que tous deux sont, à des points de vue bien différents, un paradoxe de limpidité et de simplicité, parce que l'imitateur voudra ajouter à leur dedans des dehors, les compléter, les enrichir, faire mieux, et tout sera gâté !

Et il la commente ainsi :

Le parallèle de Stendhal et de Racine, ou plus exactement la réunion de leurs deux cultes, pourrait bien, en résumant nos admirations, résumer aussi les tendances de la nouvelle époque. Ce sera demain le mot de passe de toute une famille d'esprits.

(10 septembre 1912).

Les œuvres complètes de Stendhal.

Ce n'est pas un mythe. Nous allons avoir une édition *complète* des œuvres de Stendhal. M. Adolphe Paupe, l'homme le mieux averti qui soit de tout ce qui touche Beyle-Stendhal, s'en porte garant : « M. Edouard Champion, l'actif éditeur, revient de Grenoble, où il est allé examiner les manuscrits de Stendhal, à la bibliothèque municipale. Il rapporte 250 pages *inédites* de la *Vie de Henri Brulard*, qui nous promettent un premier ouvrage des plus intéressants ».

Il était assez logique, en effet, de commencer cette publication par la *Vie de Henri Brulard*, qui sous sa forme intégrale comprendra deux volumes. C'est M. Henry Debraye, ancien élève de l'école des Chartes, archiviste de la ville de Grenoble qui accorde ses soins à ce premier ouvrage.

Sous le titre de *Stendhal, candidat à Polytechnique*, *l'Opinion* du 14 septembre a publié un des chapitres nouveaux dont nous allons prochainement lire l'ensemble en volume.

LES ROMANS

ROBERT DE TRAZ : *Les désirs du Cœur*. Paris, Calmann-Lévy.

Les livres de M. Robert de Traz sont toujours plus que des récits romanesques, ingénieux et attrayants : ce sont des documents précis et très fouillés sur l'état d'âme des jeunes gens de notre temps. Sans doute Werther, René, Adolphe ne sont pas les prototypes de toute la jeunesse de 1800 à 1830, mais ils n'agirent

sur la partie vraiment la plus intéressante de cette jeunesse que parce qu'elle se reconnaissait bien sous ces noms fameux.

Aujourd'hui, Philippe Marandon, que nous présente Robert de Traz, procède encore de ces grandes ombres, mais s'il n'en a plus la pose insupportable et l'outrecuidance maladive, il souffre cependant d'un mal issu du leur. Mais il nous est bien plus sympathique, car on devine que ses années d'apprentissage ne lui seront pas vaines, et que cet imaginatif forcené qui ne peut pas vivre sa vie et ne songe qu'à la rêver intensément saura profiter de sa dure expérience. Ainsi ce jeune homme qui ressemble tant au héros de Benjamin Constant suivra plutôt l'exemple de Gœthe et sortira victorieux de ses épreuves passionnelles.

En attendant, l'aventure romaine de Philippe illustre un nouveau cas de narcissisme sentimental et jette de curieuses lueurs sur cette impuissance d'aimer dont avec un rire si gentil se plaignait Jean de Tinan.

C'est encore un *livre du désir* que le héros de M. de Traz inscrit sur les feuillets de son cahier d'impression durant ses promenades à Rome où la solitude accroît son exaltation.

Quelle maladresse aussi de s'éprendre de cette comtesse Narnia, voluptueuse peut-être mais volontaire, tandis qu'à ce sentimental la moindre grisette eût versé plus de lâches délices.

Mais qu'importe une aventure ou une autre aventure, ce qui nous captive ce n'est que la répercussion des événements dans une âme semblable à celle de Philippe.

Une méditation sur l'amour d'un jeune homme timide, cultivé et méthodique au moment où il découvre l'Italie, voilà tout le livre de M. Robert de Traz. Et ce livre est délicieux, car il ne révèle pas seulement un écrivain délicat et très ferme, un analyste perspicace, ou un artiste épris de toute beauté, mais un cœur clairvoyant et qui peut bien chérir ses mirages, mais n'oubliera jamais les réalités de la vie.

H. M.

CHARLES DERENNES : *Le Miroir des Pécheresses*. Paris, Louis Michaud.

Charles Derennes expose une galerie fort appétissante de jeunes irrégulières que mettent en valeur la présentation, sobre mais poussée, de quelques cavaliers de choix : chérubins très modernes ou greluchons au dernier cri du jour. C'est dire que le miroir véridique qu'il tend au lecteur est, malgré son eau pure, assez spécieux. Mais le goût du péché avec de semblables protagonistes n'est point toujours désagréable. Et c'est avec des gestes souples et précautionneux d'amant que Charles Derennes déballe devant nous les petites âmes ingénues et perverses de ses tendres héroïnes. Amoureuses qui mourront de n'être plus aimées, impudentes et parfois imprudentes petites filles de Machiavel aux roueries passionnées, jeunes disciples de Nietszche jusqu'à l'absurdité et au-delà, enfants trop romanesques ; voilà les amusantes, les curieuses et parfois les stupides héroïnes qu'anime le talent avisé d'un charmant romancier. Car plus encore que ces poupées fragiles et compliquées, que ces quelques gigolos de marque, nous plait l'esprit amusé de l'auteur. Après les *Caprices de Nouche*, le *Béguin des*

Muses et le *Miroir des Pécheresses*, la réputation bien parisienne de Charles Derennes est établie et immuable. Mais nous connaissons bien sa finesse, son charme, sa douce ironie, ses dons d'écrivain, sans jamais oublier qu'il est un poète qui, dans le silence, mûrit quelque œuvre plus haute. Aujourd'hui nous n'avons à juger que le fruit de ses jeux : nous y avons pris autant de plaisir que lui. H. M.

Franz Toussaint : *Gina Laura*. Paris, Calmann-Lévy.

Parler des livres nouveaux dans une petite revue expose à feuilleter bien des médiocrités et à ignorer des œuvres vraiment intéressantes. M. André du Fresnois heureusement a consacré une de ses chroniques du *Gil-Blas* au roman de M. Franz Toussaint, et à propos de *Gina Laura* évoqua le talent délicieux de M. Jean Giraudoux. Nulle référence ne pouvait me tenter davantage. J'ai donc lu et relu *Gina Laura*. Et je veux dire à mon tour que j'ai été ravi par l'exquise fantaisie de l'auteur et par sa charmante émotion.

Je ne sais plus au juste dans quelle revue je lisais, il y a quelques mois, l'aventure d'une petite fille qui avait gagné un accordéon à la foire. Et ces pages colorées étaient belles de sobriété, et poignantes. Maintenant cette histoire tragique, la voici toute entière avec son prologue et son dénouement : Pauvre petite Virginie Pagès, devenue Gina Laura, quelle sombre destinée fut la tienne !

Comme tout le récit du sensible et irrésolu Gerberoy, plaît à ce monstre délicat, son lecteur, son semblable, son frère ! H. M.

PIERRE LASSERRE : *Le Crime de Biodos.* Paris, Plon.

M. Pierre Lasserre est un critique remarquable et redouté. Mais il joue du violon : je veux dire qu'il écrit des romans. Sans doute se pense-t-il de la lignée de Balzac ; il n'est qu'un frère cadet de M. Bordeaux. *Le crime de Biodos* est une curieuse étude de mœurs tout un village, tout un petit pays y résume sa vie sociale, mais l'auteur y montre trop ses prétentions à la plus maligne perspicacité, et cette sorte de fatuité d'auteur prête autant au sourire que l'affabulation romanesque semble mesquine et usée. Et pour comble de malheur, M. Lasserre, écrivain nerveux et plein quand il traite des livres des autres, semble avoir emprunté pour écrire son roman le style de Georges Ohnet et le vocabulaire de Zola.

Quelques exemples :

« Ménaut » était un surnom dont le porteur s'était présenté à lui sous son vrai nom de Jean Daubagna.

. . . . .

Mais il eût fallu changer, comme on dit, la mentalité de M. Durand de Belmare et l'habitude profonde de ses viscères.

. . . . .

Chacun sait à quel point une petite ville de province est conjurée contre les plaisirs de ces messieurs. Mme Mora était pour les moins austères une véritable fondation officielle dont ils pouvaient estimer la rareté. Les mieux faits en murmuraient merveille à leur successeur.

. . . . .

La triple incapacité où était M. Durand de Belmare de prononcer une parole qui n'eût pas un but prémédité, de manifester un sentiment sans en épier minutieusement l'effet sur le visage de toutes les personnes présentes, enfin de dire non à une idée quelconque, pourvu qu'elle fût générale, voilà

ce qui paraissait à François comporter une frigidité et une petitesse de viscères profondément incompatibles avec ce plaisir à vivre que l'immense majorité des philosophes considère, disions-nous, comme attaché au fait de la vie.

Partout on sent ainsi une écriture aussi pénible qu'appliquée, le souci de faire une œuvre « psychologique », la maladive préoccupation des nuances morales. Et bien des qualités indéniables sont gâtées par un galimatias fréquent, par des métaphores physiologiques au moins hasardeuses, par un goût immodéré des périphrases.

Nous relirons plutôt le *Romantisme français.*

H. M.

LES POÈMES

Gabriel-Joseph Gros : *La Beauté du Ciel.* Paris, E. Basset, 1912. — **P.-J. Jouve** : *Présences.* Paris, G. Crès, 1912.

M. Gabriel-Joseph Gros estime (et non sans raison) que les vieux thèmes de la joie et de la douleur se rajeunissent à chaque chanson nouvelle, et que la couleur d'un ciel, les mouvements d'un paysage, peuvent les varier à l'infini. Son premier volume, *Les Yeux pleins de larmes*, nous avait prouvé une âme sensible et digne. *La Beauté du Ciel* fortifie notre heureuse impression. Pour M. Gros, le poète sans doute est celui qui ressentant les émotions communes, les fixe dans le frémissement d'une élégie et les exalte dans la strophe lyrique. Et certes il se croira volontiers bien près de la gloire, s'il imagine qu'un amant inconnu se trouve aux pages de son livre, ou qu'une

femme un peu lasse, marchant par un riche crépuscule d'automne aux allées d'un jardin déjà nu, s'abandonne au trouble délicieux de ses vers.

Mon cœur, vous désiriez la joie, et cependant,
Comme vous maudissiez la douloureuse année,
Votre voix vous sembla plus belle en sanglotant
L'automne en désespoir sur des roses fanées.

M. Gabriel-Joseph Gros, fils de Baudelaire, et de Samain, entretient jalousement l'inquiétude de son cœur. Il aime le « cher parfum d'angoisse » des roses solitaires. Mais comme il sied, il ne s'attarde pas trop aux chants désespérés. Il regarde les étoiles sereines et la paix descend en lui. Maintenant c'est le bonheur. — La sincérité de son inspiration, servie par un métier habile, lui mérite largement notre sympathie.

M. P.-J. Jouve conçoit tout différemment la poésie. Certes ses *Présences* ne se déchiffrent pas toujours avec aisance. Il arrive même que le lecteur s'irrite contre cette méthode délibérément « offensive ». Mais M. Jouve, non plus que ses amis MM. Romains, Duhamel et Arcos, se soucie peu d'un succès facile ; et si la paresse intellectuelle de « l'adversaire » (M. Duhamel nomme ainsi le lecteur innocent) parfois se fatigue et se dérobe, il est juste de reconnaître que la ferme constance de ces écrivains leur donne droit à quelque effort de notre part. Et d'abord nous sommes obligés d'estimer leur beau désintéressement et leur volonté soutenue ; nous ne saurions refuser notre admiration à leur conscience. Il ne s'agit plus là des sanglots à la Musset, de crépuscules nostalgiques et de roses mouillées. Nous passons dans la métaphysique. On nous propose une doctrine.

Le monde extérieur n'est plus seulement le cadre traditionnel, et commode pour nos menues émotions Derrière ses apparences mobiles vivent des âmes. Elle luttent et se mêlent, se « compénètrent », oserais-je dire comme on l'a dit, si ce mot affreux ne m'épouvantait. Ces âmes absorberaient la nôtre, si de lui-même le jeu de notre instinct ne les réduisait. Bientôt nous les contiendrons toutes en nous :

En toi pénétrera d'abord le Soleil lourd
Qui est une présence immense sur les hommes...
Puis tu contiendras des passants aux jambes dures,
Une rue qui s'arrache à ses maisons et coule,
Des trains qui crient très haut à l'instant de mourir...

Déjà nous serons des hommes. Nous pourrons enfin nous « propager dans tous les sens ». Loin de nous diminuer, cette dispersion nous accroîtra. Car tout est Dieu.

J'ignore si je résume à contre-sens l'« unanimisme » qu'affirme ce poème. J'avoue l'avoir lu avec une passion parfois satisfaite, car souvent ces images colorées m'ont ouvert de larges fenêtres sur « le monde clair ».

Francis Éon.

Tristan Derème : *Le Poème de la Pipe et de l'Escargot.* — **Emile Henriot :** *Eglogues imitées de Virgile.* — **Philippe Henriot :** *La Clairière aux Sources.* Paris, « Le Temps présent », 1912. — **Marc-José de Chantal :** *Par delà les Yeux.* Paris, Figuière, 1912. — **Herman Frenay-Cid :** *Chants de Five-O' Clock-Tea.* Paris, « Le Beffroi », 1912. —

Marcel Rogniat : *Théâtre fantaisiste.* Paris, Figuière, 1912.

Les lecteurs du *Divan* connaissent bien le talent si personnel et si fin de M. Tristan Derème, puisque la moitié de la petite plaquette qu'il nous adresse aujourd'hui a été publiée d'abord ou reproduite ici-même. Ce poète n'enfle guère la voix, il se joue avec le lyrisme, et toujours il dit des choses charmantes, et il les dit sans prétention pour son plaisir comme pour celui de ses amis. Ecoutons-le encore, puisqu'aussi bien, pour moi, je ne m'en lasse jamais :

Bien qu'avec passion à mes bras tu te livres,
Je sais que tout est vain, l'amour comme les livres ;
Les étoiles se faneront dans le foin bleu
Et rien ne vaut le soir ma pipe au coin du feu
Qui me caresse et m'offre un trouble paysage.
Et pourtant je reviens toujours à ton visage
Encore que je sache au monde qu'il n'est rien
Qui puisse consoler un cœur comme le mien.

M. Tristan Derème ne rime pas toujours aussi sagement, sa fantaisie a même inventé une sorte d'assonance dont il tire des effets variés et fort curieux. Ce n'est plus le retour du même son, indiqué par la même voyelle ou la même diphtongue, mais avec des consonnes d'appui différentes, qui chez lui constitue des rimes approchées ; ce sont les consonnes et les syllabes muettes qui se répètent fidèlement, tandis que les voyelles changent. Nous voyons accouplés ainsi ces mots : *pure* et *pare, sucre* et *nacre*, *zèbre* et *cabre*, *marche* et *torche*, *saigne* et *cygne*, *feuilles* et *filles*, *écorce* et *sources,* etc... C'est là un procédé que

je crois nouveau, et qu'il faut bien noter à une époque où chacun se vante d'innover. Même quand il marche sur les mains et s'essaie à d'imprévues cabrioles, M. Tristan Derème est délicieux et tendrement pathétique.

M. Emile Henriot n'aime guère également les grands cris romantiques et les livres pesants. De petites plaquettes présentées avec goût et souvent hors-commerce attestent sa sagesse. Cette fois il a emprunté à Virgile « l'atmosphère mantouane et l'air où respirèrent les bergers. » Dans ses vers joutent Thyrsis et Corydon, tandis qu'Amaryllis, Pasiphaé ou Atalante projettent leurs ombres gracieuses ou émouvantes. Et toujours nous entendons

Des chants rythmés et doux et qu'inspirent les dieux.

L'inspiration de M. Philippe Henriot, dans ce livre qui s'intitule aimablement *La Clairière aux Sources*, est assez disparate ; et si certains vers pesants et de couleurs vulgaires datent un peu, d'autres strophes sont légères et d'une fraîcheur agréable. Que n'en peut-on dire autant de l'intempérance de M. Marc-José de Chantal ? Ses développements sans fin se déroulent, monotones et fades. Si les poèmes de M. Herman Frenay-Cid ont plus de brièveté, ils ne présentent, hélas ! avec plus de bizarreries, guère plus d'agréments. Nous préférons beaucoup les amusements un peu funambulesques de M. Marcel Rogniat, écrivain plaisant, preste et clair.

H. M.

LITTÉRATURE

Jean-Marc Bernard : *Pages Politiques des Poètes Français.* Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1912.

Jean-Marc Bernard a eu l'heureuse idée de rechercher les pages politiques des poètes français. Royaliste, il n'a tenu compte que des œuvres qui étayaient ses idées, et il les présente en une introduction nourrie qui n'est point la partie la plus négligeable du volume.

Son anthologie est sans doute un excellent bréviaire poétique à l'usage des jeunes monarchistes ; ce n'est pas une histoire des passions politiques de nos grands poètes. Mais au seul point de vue littéraire, aimerons-nous que le Hugo des *Odes et Ballades* soit seul cité et que pour Verlaine l'*Ode à Metz* témoigne seule pour lui ?

Et quand, en face de cela, l'auteur ne donne aucune page de Vigny, craint-il vraiment que des vers du *Trappiste* « pâliraient trop dans le voisinage de ceux de Ronsard, de Malherbe, de Racine, voire de ceux du Hugo des *Odes et Ballades.* » Vraiment leur faiblesse seule a-t-elle empêché de citer ces vers :

> O faiblesse mortelle, ô misère des hommes !
> Plaignons notre nature et le siècle où nous sommes,
> Gémissons en secret sur les fronts couronnés ;
> Mais servons-les pour Dieu qui nous les a donnés.
> Notre cause est sacrée, et dans les cœurs subsiste.
> En vain les rois s'en vont : la royauté résiste,
> Son principe est en haut, en haut est son appui ;
> Car tout vient du Seigneur, et tout retourne à lui...

Mais si éloignés que nous soyons de vouloir, même un instant, confondre la politique et la poésie, il nous

faut bien entrer dans les vues de l'auteur et accorder que son ouvrage est remarquablement composé et témoigne autant d'un goût parfait que d'une érudition profonde.

H. M.

REVUE DES REVUES

Le **Mercure de France** vient au cours de ses derniers numéros de publier un curieux roman de RICHARD RANFT, l'aquafortiste et dessinateur de grand talent. *L'illustre famille* est une bien amusante histoire, illustrée à ravir par l'auteur. — Dans le n° du 1er septembre de la même revue, J.-F.-H. ADNESSE répondait au docteur Guède à propos de Casanova et de son évasion des Plombs : le docteur Guède la disait de pure imagination et s'efforçait d'en fournir les preuves ; ce sont celles-ci que combat son contradicteur. — Le 16 septembre, GEORGES BATAULT nous entretenait des *tendances de la poésie contemporaine* dans un article documenté et qui se veut objectif pour prouver un amour nouveau pour la vie et un intérêt puissant pour les choses quotidiennes. Avec des arguments bien voisins des siens, et en se servant des mêmes noms, M. Batault ne croit-il pas que l'on pourrait avancer aussi bien le contraire ? Ce n'est point tant l'amour de leurs semblables que l'amour de l'amour, et qui toujours est décevant, que chantent nos poètes. Et c'est pour oublier la douleur de cette blessure perpétuelle qu'ils se sentent un désir insensé d'espace, un appétit du nouveau ; l'amour des voyages n'est qu'une autre forme terrible de la névrose. Tous les poètes que cite M. Batault sont des romantiques, ils ne sauraient satisfaire leur sensibilité au spectacle d'un labeur régulier et fécond, de la vie utile et simple. — Le 15 octobre et le 1er novembre, PAUL ESCOUBE a donné une étude minutieuse et d'un haut intérêt sur *Jules Laforgue*.

Il nous a été donné de lire dans **La Revue Hebdomadaire** du 12 octobre quelques pages de HENRI CLOUARD sur *Jules Tellier et son œuvre*. Cette esquisse sur le noble et infortuné auteur de ces admirables *Reliques*, et qui eut si vraiment « la tradition de la langue française » comme l'a écrit Barrès, place enfin Tellier à sa vraie place dans nos Lettres : « L'œuvre de Jules Tellier, comme celle de Maurice de Guérin, à laquelle on l'a comparée pour la

tristesse et la noblesse, est une pointe avancée dans l'inexploré, une limite, une « marche » du classicisme français. »

M. Paul Claudel a déjà des disciples, et voici dans **La Nouvelle Revue Française** (septembre et octobre) un drame imprévu et d'une âpreté souvent pathétique : *Miguel Manara* par O. W. MILOSZ et qui est tout à fait dans la manière de l'auteur de l'*Otage*. Au demeurant une belle œuvre. — Dans **Les Marges** (octobre) MARC LAFARGUE écrit à Pierre Camo une lettre sur *La Fontaine*, *Viélé-Griffin, l'Art classique et le Parnasse* : « ce qui est classique, c'est ce qui est devenu éternel, le génie toujours débordant n'ayant pas craint de se soumettre à certaines lois du goût qu'on ne peut violenter. » — LÉO LARGUIER a écrit une petite pièce en un acte, en vers sur *Les Charmettes*, d'un romantisme un peu obstiné où la rose écarlate rime inévitablement avec le coffret d'agathe, mais, en dépit de ces quelques vétilles qui rompent l'enchantement d'une belle musique et d'une âpre envolée, ces vers sont souvent d'une plénitude et d'une pureté de plus en plus rares chez les poètes contemporains. On les lira avec plaisir dans **La Vie Française** (juillet-septembre). — Dans l'**Effort libre,** JEAN RICHARD-BLOCH intitule *les Chasses de Renaut* des pages qui pourraient s'appeler « la naissance du jour à la campagne », et qui abstraction faite d'un unanimisme, plausible ici, mais qu'on sent trop voulu, sont riches de saines et vibrantes sensations. — Dans **La Phalange** (septembre) RENÉ D'AVRIL nous entretient de *Charles Guérin*. Et nous ne nous lassons jamais d'entendre parler de ce grand poète. — Au cours d'un article sur *le général Lyautey* dans les **Marches de l'Est** (25 septembre) M. EMILE GAUTIER trace quelques pages du plus vif intérêt sur Isabelle Eberhardt. — **Le Feu** (octobre) : HENRY DÉRIEUX : *La poésie d'Henry Bataille ;* LOUIS THOMAS : *Paul Drouot ;* et d'EMILE SICARD, des vers souvent charmants. — Récemment on découvrait les sources utilisées par Anatole France pour écrire *La Rotisserie*, aujourd'hui M. SERGE EVANS montre dans **La Société Nouvelle** (septembre) combien *le Livre de mon Ami* suit de près pour un de ses épisodes les *Mémoires de Madame Elliott sur la Révolution française*. Voilà qui fera plaisir à Sylvain Bonmariage. — Les deux derniers numéros des **Marches de Provence** sont consacrés l'un à *Tristan Corbière*, ce poète lunatique et génial, l'autre à *Léon Bloy*, prophète et raseur.

ACHEM.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA QUATRIÈME ANNÉE

POÈMES

ÉTUDES ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES

VOYAGES, FANTAISIES ET NOUVELLES

LES CHRONIQUES

LES POÈMES

LES ROMANS

LITTÉRATURE

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT IMP. NOUVELLE - G. CLOUZOT


UND BY